

P 8.971 B

29 MAI 1979

1979

CAHIERS DE **CLIO**

Périodique trimestriel

Numéro 57

Premier trimestre 1979



Bruxelles

Liège

Centre de la pédagogie de l'histoire et des sciences de l'homme

**SCIENCES DE L'HOMME
ET DE SON ENVIRONNEMENT**

COMITE DE PATRONAGE :

John BARTIER - Marinette BRUIER - Giovanni BUSINO - Roger
CHRISTE - Gilbert DE LANDSHEERE - Huguette DUSSAULT-DUMAS -
Pierre GOUBERT - Paul HARSIN - Etienne HELIN - Jean-Jacques
HOEBANX - André JORIS - Christian LAVILLE - Jacques LE GOFF -
Louis-Théo MAES (†) - Lucile MARBEAU - Philippe MOUREAUX -
Albert SOBOUL - Jacques STIENNON.

COMITE DE REDACTION :

Minna AJZENBERG-KARNY - Pervenche BRIEGLEB - Josette DEBACKER -
Liliane DE KEYSER - Gérard DELCROIX - Jacqueline DELROT - Jean
DUGNOILLE - Arlette GODFROID-LAURENT - Maggy HODEIGE - Nicole
JOZIC-HIERNAUX - Michel REVELARD - René ROBBRECHT - Freddy
SCHANER - Gérard TURPIN - Jenny VANROELEN - René VAN SANT-
BERGEN - Marie-Rose VILLE.

ABONNEMENT 1979 (4 numéros) :

* Belgique, pays d'Europe occidentale :

Professeurs, bibliothécaires, etc.	400 fr. b.
Professeurs retraités, etc.	350 fr. b.
Etudiants	300 fr. b.

* Autres pays (expédition par avion) :

Professeurs, bibliothécaires, etc.	500 fr. b.
Etudiants	400 fr. b.

Les abonnés belges verseront le montant de leur abonnement au compte
n° 704-0423333-82 du Centre de la pédagogie de l'histoire, avec la mention
« Cahiers de Clio, 1979 ».

Les abonnés étrangers verseront le montant de leur abonnement soit au
compte bancaire n° 704-0420050-97, soit au compte chèque postal
n° 000-0016824-43 de la Caisse d'Épargne IPPA - 4000 Liège (Belgique),
avec la mention « D.S. 10.750.713, Centre de la pédagogie de l'histoire,
abonnement Cahiers de Clio, 1979 ».

Prix du numéro :

* Belgique et pays d'Europe occidentale :

Professeurs, bibliothèques, etc.	120 fr. b.
Etudiants	100 fr. b.

* Autres pays :

Professeurs, bibliothécaires, etc.	150 fr. b.
Etudiants	120 fr. b.

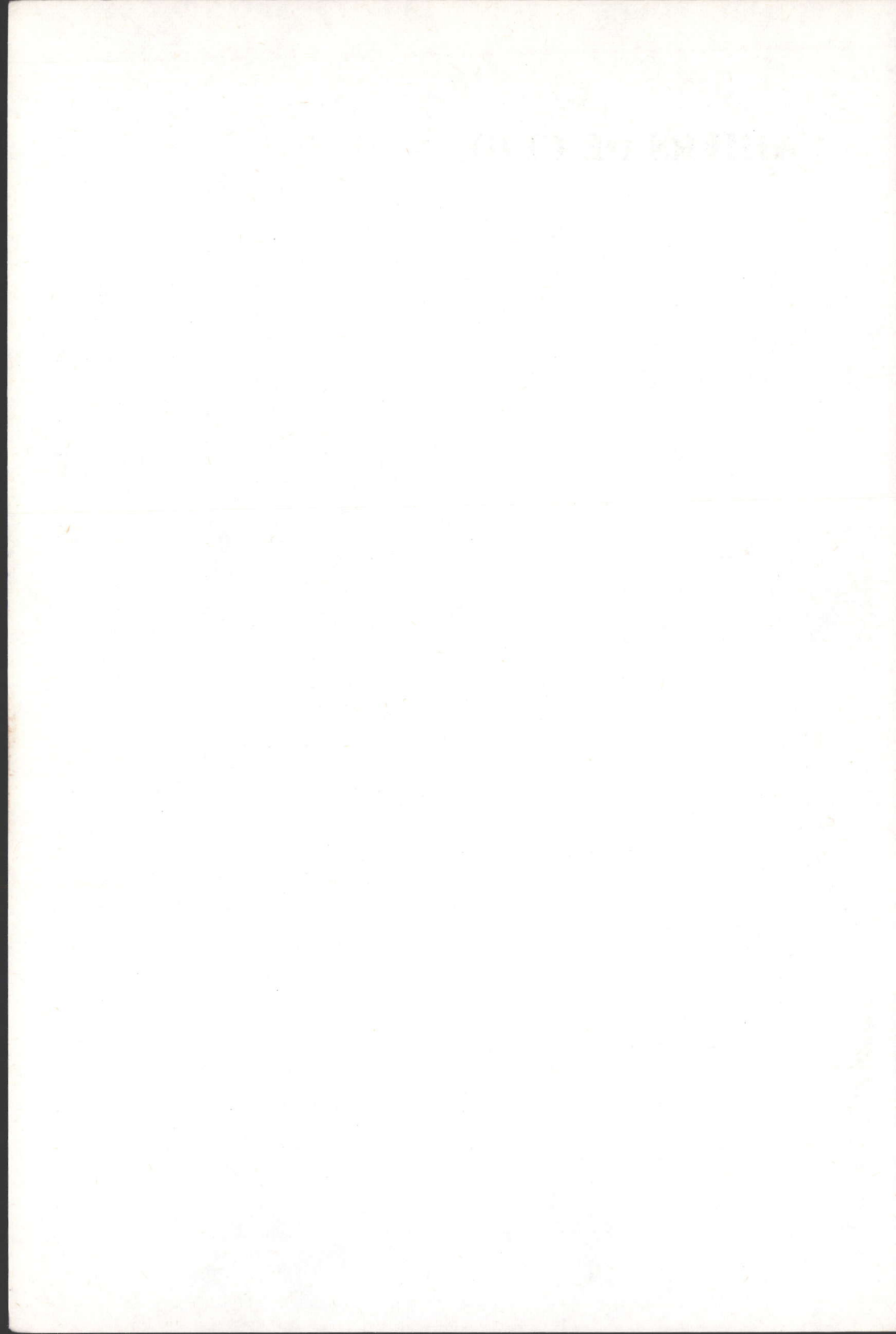
Correspondance concernant les abonnements à adresser à :
Maggy HODEIGE, rue Saint-Gilles, 343 - boîte 054 — B-4000 LIEGE
(Belgique).

Envoyez-nous vos suggestions et vos critiques

SECRETARIAT :

Liliane DE KEYSER, avenue Télémaque, 51 — 1190 BRUXELLES.

CAHIERS DE CLIO



INFORMATION SCIENTIFIQUE



ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

(Université de Liège)

AVANT-PROPOS

Pendant l'année académique 1977-1978, le Conseil de la Section de philologie classique de l'Université de Liège a organisé un cycle de conférences suivies de débats, destinées à la fois aux professeurs de l'enseignement secondaire et au grand public. Le but des organisateurs est de collaborer à la formation continuée des professeurs et à l'information culturelle en général. Le moyen utilisé est de présenter, sous forme de synthèses, les développements récents de la recherche dans différents domaines de l'antiquité.

Nous avons voulu éviter aussi bien les sujets trop étroits que les questions de méthodologie spéciale des langues anciennes. Les premiers relèvent des sociétés savantes, les secondes des spécialistes de la didactique. Ici, chaque conférencier s'est efforcé de faire le point sur une question suffisamment générale pour servir de fondement ou d'arrière-plan à certains enseignements et pour intéresser les esprits curieux.

On nous a demandé de publier les différentes communications. Les Cahiers de Clio, qui avaient annoncé les conférences, nous offrent aujourd'hui l'hospitalité pour cette publication. Que le Comité de Rédaction en soit remercié !

Les textes qui suivent se succèdent dans l'ordre de leur présentation publique. Les auteurs se sont efforcés de condenser leur exposé tout en sauvegardant l'essentiel de son contenu. Eux aussi doivent être remerciés pour cet effort ingrat et souvent frustrant. Faut-il ajouter que les textes qu'on va lire n'ont nullement la prétention d'être des contributions originales à la recherche ? Ce n'est pas leur objectif. Si ces pages fournissent de bonnes informations, si elles apportent de l'aide à certains professeurs, si elles intéressent les autres lecteurs, elles auront atteint leur but.

A. B.

ENSEIGNEMENTS DES FOUILLES BELGES DE THORIKOS⁽¹⁾

Il s'agissait de faire entrevoir, à la fois, quels sont les moyens d'investigation d'une fouille archéologique soigneusement actuelle par ses méthodes, et quel est, en l'occurrence, l'objet de ces investigations. A l'un et l'autre point de vue, l'exposé cherchait son utilité en ceci qu'il voulait remettre à jour certaines idées tenaces, encore trop passivement reçues, concernant « une fouille » et « un archéologue ».

On comprendra toutefois combien ledit exposé, qui ne s'accommodait déjà guère de diapositives trop statiques (un processus aussi constamment évolutif qu'une fouille réclamerait au moins de longues séquences filmées), se prête plus mal encore, par écrit, à un compte rendu synthétique.

Retenons-en donc, seulement, quelques bornes repères et quelques points de référence.

Depuis 1963, une équipe interuniversitaire belge, qui a maintenant le statut de mission étrangère en Grèce, a entrepris d'explorer systématiquement le site où s'étendait le dème attique de Thorikos. Ce choix n'avait rien de fortuit et permettait, au contraire, des espoirs fondés : de vieilles fouilles partielles attestaient l'occupation de l'endroit depuis l'âge du Bronze jusqu'à la fin de la période classique ; d'autre part, aucun habitat ultérieur n'était venu s'y implanter, qui eût entravé des recherches en extension ; enfin, il était bien connu que Thorikos, dème le plus important de l'Attique méridionale, s'intégrait dans la célèbre région minière du Laurion d'où Athènes tira le plomb et surtout l'argent qui permit la flotte de Salamine et qui resta la source primordiale de sa richesse, de sa puissance ultérieures.

De la sorte, bien vite, les fouilles actuelles de Thorikos ont eu pour objectif principal d'étudier, sous tous ses aspects, cette métallurgie du plomb argentifère, en soigneux complément de ce qu'apprenaient déjà les vestiges épars dans tout le Laurion. D'un point de vue historique tout d'abord : l'exploration d'une galerie de mine, — sans doute, en ce genre, la plus vieille du monde, — et de différents vestiges d'ateliers, ont permis d'établir, à Thorikos, l'exploitation de la galène et la séparation de l'argent dès le troisième millénaire avant J.-C., c'est-à-dire aussi haut que puisse l'attester n'importe quel objet d'argent trouvé en Grèce. D'un point de vue technologique ensuite : l'examen minutieux d'ateliers de broyage, de lavage de minerai (ces « laveries » de différents modèles qu'on a pu restituer et faire fonctionner expérimentalement), de fours aussi, de résidus divers, ont fait considérablement progresser notre connaissance des techniques antiques,

(1) Le lecteur se reportera également à G. DONNAY, *Les fouilles belges de Thorikos*, dans les *Cahiers de Clío*, n° 17, p. 31-41, Bruxelles, Labor, 1969.

souvent stupéfiantes, à nos yeux modernes, par leur adéquate simplicité. D'un point de vue urbanistique également : c'est la première fois qu'on peut observer, sur grande surface libre, l'implantation et tous les dispositifs d'une agglomération classique de type mi-rural, mi-industriel, ainsi que le mode de vie de ses habitants. Et cette énumération d'exemples n'a évidemment rien d'exhaustif.

Par ailleurs, d'autres « enseignements » des chantiers de Thorikos valaient sans doute aussi d'être mis en lumière.

Ainsi, sur l'« acropole », la fouille et le relevé exacts de deux tombes royales à coupole, — trop souvent traitées, jadis, comme « emballage perdu » d'un mobilier qu'on espérait riche, — et qui ont permis des observations très nouvelles, tant sur les rites funéraires mycéniens que sur l'architectonique de ces vastes monuments qui révèlent, eux aussi, une technique étonnamment sûre sous des moyens apparemment rudimentaires.

Il convenait enfin de faire saisir qu'une équipe archéologique se doit, aujourd'hui, d'être largement pluridisciplinaire.

Seul, un topographe chevronné pouvait mesurer et matérialiser par bornes, sur terrain accidenté, un quadrillage général orienté, par carrés de 50 x 50 mètres, permettant tous les repérages et tous les reports sur le plan général du site.

Il fallait un géologue quaternariste pour relever, en étudiant la résistivité électrique du sol, le tracé antique de la côte dans la plaine cultivée encore interdite à la pioche, et pour y déterminer, avec exactitude, l'emplacement d'un temple de 30 mètres de long : sans doute un temple de Déméter, à mettre en relation avec ce point du rivage où, si l'on en croit l'*Hymne homérique*, la déesse en quête de sa fille mit le pied sur le sol d'Attique.

Mais il fallait un géologue pétrographe pour montrer au mycénologue en quête d'une nécropole creusée, comme toujours, dans la roche tendre, les limites des couches de schiste entre les bancs de calcaire...

En somme, ces aperçus variés tendaient à mettre bien en évidence quelques vérités tout à fait actuelles.

Si l'« archéologue » d'aujourd'hui n'a pas lieu de se plaindre quand il lui échoit de mettre au jour des trésors intacts (comme, tout récemment, les tombes royales de Macédoine), son rôle n'est plus d'être, primordialement, un pourvoyeur d'objets d'art. L'évolution des techniques archéologiques, les objectifs des fouilleurs suivent étroitement, pour la servir, les mutations de l'histoire elle-même, telle qu'on la conçoit à présent.

Il n'y a certainement pas lieu de s'en affliger ni de redouter, pour l'une comme pour l'autre, un quelconque désintérêt : que les sceptiques regardent mieux les étalages de libraires !

Jean SERVAIS

Orientation bibliographique

Les fouilles belges de Thorikos sont placées sous la responsabilité du *Comité des Fouilles belges en Grèce* (C.F.B.G.) qui a pour président le Professeur

L. LACROIX (U. Lg.) et qui compte comme membres MM. les Professeurs Ch. DELVOYE (U.L.B.), J. LABARBE (U. Lg.), J. BINGEN (U.L.B.), T. REEKMANS (K.U.L.), H. MUSSCHE (R.U.G.) et R. DE MEYER (R.U.G.). Le centre logistique et scientifique de la mission se trouve dans le Service du Professeur H. MUSSCHE (R.U.G.), Directeur des fouilles.

Les résultats des travaux sont publiés dans une suite de rapports provisoires allant de *Thorikos I*. 1963, à *Thorikos VII*. 1970/1971. Le tome VIII est sous presse.

D'autre part, le tome I de la publication définitive est paru en 1977 : œuvre de J. LABARBE, il groupe et commente tous les *Testimonia*, tant littéraires qu'épigraphiques, relatifs au lieu et à tous ceux qui ont eu *Thorikos* comme démotique.

Enfin, — ainsi qu'il devient heureusement d'usage pour la plupart des sites importants fouillés tant par les Grecs eux-mêmes que par les missions étrangères, — est paru un guide général, abondamment illustré : H. F. MUSSCHE, *Thorikos. A Guide to the Excavations*, Bruxelles, 1974 ; et sa version revue et mise à jour, *Thorikos. Eine Führung durch die Ausgrabungen*, Gent/Nürnberg, 1978. Aucune édition française n'est actuellement prévue.

Tous ces ouvrages peuvent être consultés à Liège, 32, place du Vingt-Août : soit à l'U.D. des Sciences de l'Antiquité classique (3^e étage), soit à l'U.D. d'Histoire de l'Art et Archéologie (2^e étage), soit, pour informations plus précises, au Service d'Histoire grecque du Professeur J. SERVAIS, Directeur de chantier aux fouilles de *Thorikos* (2^e étage ; tél. 041/42.00.80, extension 606).

DES ANIMAUX PARMI LES HOMMES

L'ETHNOZOOLOGIE APPLIQUÉE A L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

L'ethnozologie a pour objectif d'étudier les animaux, sauvages et domestiques, dans leurs relations avec l'homme. Lorsqu'elle a été, au début du XX^e siècle, érigée en science, elle s'est d'abord essentiellement attachée aux populations dites primitives d'Amérique, d'Afrique et d'Australie. Mais l'évolution profonde des rapports de l'homme contemporain avec son milieu naturel a bientôt désigné d'autres voies de recherche, tant du côté des activités menacées, comme l'élevage traditionnel en Europe occidentale, que parmi les phénomènes en expansion, comme l'engouement pour les animaux de compagnie d'origine exotique. Dans le même temps, la nécessité s'est imposée de compléter les enquêtes sur le terrain par des investigations historiques, afin d'établir la genèse de la plupart des situations actuelles et de comprendre les conditions particulières de leur développement. A ce point de vue, l'antiquité gréco-romaine offre un domaine à explorer dont on commence à entrevoir les ressources réelles. Car, ainsi qu'en témoigne la tradition écrite et iconographique, les animaux y sont présents partout. L'expérience signalée par une sentence ou un proverbe, la brève notation d'un commentaire anonyme, l'attitude figurée sur une monnaie ou un vase sont ici aussi instructives que les exposés des spécialistes. Les unes et les autres contribuent, jusque dans leurs erreurs et leurs lacunes, à restituer les dispositions des Grecs et des Romains à l'égard des animaux. Faute d'avoir été scrutés dans ce sens, les ouvrages de synthèse, — ceux d'Aristote ne font guère exception, — et les notations éparses sont loin d'avoir livré tout leur contenu, qui, aujourd'hui, n'intéresse pas seulement le philologue et l'historien, mais le naturaliste, le vétérinaire et, plus largement, le grand public, curieux de *naturalia*. Cet attrait général pour les animaux crée, en soi, un contexte plus favorable que jamais à l'approfondissement du savoir zoologique des peuples de l'antiquité. Les travaux de l'éthologie et de la psychologie animale, divulgués par le livre et le film, les nouveaux examens consacrés aux débuts de la domestication, et l'intérêt renouvelé pour la nature et les êtres qui y vivent, aident à retrouver « la qualité spéciale de perception »⁽¹⁾, sans laquelle les anciens n'auraient pu connaître les animaux ni leur accorder, à travers toute leur histoire, une place aussi spécifique. Deux exemples suffiront, pour la présente synthèse, à le montrer.

(1) L. PARMENTIER, *Sur le sens méconnu de quelques mots homériques*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1 (1922), p. 418.

1. Mules et chiens homériques

Les animaux interviennent rapidement dans l'*Iliade* : aux oiseaux et aux chiens nécrophages des vers 4-5 (chant A) succèdent, au vers 50, les mules et les chiens sur qui Apollon déchaîne l'épidémie : οὐρήας μὲν πρῶτον ἐπώχετο καὶ κύνας ἀργούς.

Les mules, à l'époque de la guerre de Troie, sont des animaux de création récente, puisqu'elles n'apparaissent qu'au cours de l'Âge du bronze, à la suite du croisement des juments, venues des steppes euroasiatiques, avec les ânes originaires d'Égypte et d'Afrique orientale. Leurs qualités d'endurance, de sobriété et de patience, qui les adaptaient parfaitement au milieu montagneux et sec du pourtour méditerranéen, les ont vite fait apprécier⁽²⁾ et préférer comme bêtes de trait, de somme et de bât⁽³⁾. Elles emmènent le chariot contenant la rançon d'Hector⁽⁴⁾, celui où Nausicaa entasse la lessive familiale⁽⁵⁾, tandis que, pour les guerriers grecs, elles remplissent les tâches qui seront les leurs dans toutes les armées antiques : transport du matériel et travaux d'aménagement.

Le cas des chiens se pose en d'autres termes, car les héros achéens n'ont pas, comme un des Athéniens qui combattit à Marathon⁽⁶⁾, emmené avec eux leur compagnon favori⁽⁷⁾. Le chien, au contraire des mules, est le premier des animaux que l'homme a réussi à s'attacher : au moment du siège de Troie, sa domestication est longue d'au moins 10.000 ans⁽⁸⁾. Les chiens du camp grec, de même que ceux qui rôdent dans la plaine⁽⁹⁾, sont donc des animaux domestiques, mais leur vie est redevenue errante et sauvage. Selon une évolution que l'on observe encore de nos jours en Afrique et dans le Sud-Est asiatique, avec les chiens *pariahs*, ils vivent en bandes d'importance variable, à proximité de l'homme dont ils s'approchent occasionnellement. Ils se nourrissent de détritiques, de déchets et, sur le champ de bataille, de cadavres⁽¹⁰⁾. Malgré le mépris et le dégoût que leur comportement inspire⁽¹¹⁾, le service d'éboueur qu'ils assument les fait tolérer jusqu'auprès des baraques. Quelquefois d'ailleurs, — par un processus qui éclaire directement les premiers stades de la domestication, — certains d'entre eux renouent avec l'homme et se laissent alors apprivoiser, de manière durable ou temporaire : tels les neuf chiens de Patrocle parmi lesquels Achille prélève deux victimes⁽¹²⁾, ou ceux que Priam a nourris dans son palais et dont il

(2) Les Mysiens se sont bientôt distingués dans leur élevage : les mules de Priam sont un de leurs ἀγλαὰ δῶρα. (HOMÈRE, Ω 278).

(3) HOMÈRE, K 351-354.

(4) HOMÈRE, Ω 265-280.

(5) HOMÈRE, ζ 36-38.

(6) ÉLIEN, N.A., VII, 38.

(7) Argos, le chien d'Ulysse, en est la preuve la plus connue. Cfr ci-après, p. 23.

(8) Sur cette question complexe, voir notamment S. BOEKONYI, *History of Domestic Mammals in Central and Eastern Europe*, pp. 313-333, Budapest, 1974 ; Fr. PETTER, *Les animaux domestiques et leurs ancêtres*, pp. 13-27, Paris, 1973 (synthèse commode). Cfr aussi F. E. ZEUNER, *A History of Domesticated Animals*, Londres, 1963.

(9) HOMÈRE, P 272-273, 556-558 ; X 86-89, 508-509 ; Ψ 182-183 ; Ω 408-409.

(10) HOMÈRE, A 4-5 ; Σ 283 ; etc. Cfr, à Athènes, durant l'épidémie : THUCYDIDE, II, 50, 1-2.

(11) Cfr Saara LILJA, *Dogs in Ancient Greek Poetry*, Helsinki, 1976, pp. 21-25, 35.

(12) HOMÈRE, Ψ 173-174.

pressent qu'il deviendra la proie lorsque, à sa mort, personne ne prendra soin ni de lui ni d'eux⁽¹³⁾.

Errants ou non, ces chiens de l'épopée sont souvent pourvus de l'épithète ἄργος qui a suscité, dès l'antiquité, d'interminables controverses⁽¹⁴⁾. Deux acceptions ont, en effet, été mises en balance : la première est celle que l'adjectif possède dans la plus grande partie de ses emplois, homériques et postérieurs, *clair, éclatant, brillant, blanc* ; la seconde, qui ne vaudrait que pour les chiens, en fait un synonyme de ταχύς ou de ὤκυς, *agile, rapide, prompt*. Les traducteurs et exégètes modernes optent, dans l'ensemble, pour la dernière interprétation, arguant du fait que la notation de couleur, purement ornementale, est moins plausible encore que celle de mouvement⁽¹⁵⁾.

Il ressort cependant des analyses étymologiques⁽¹⁶⁾ et des observations de la physique⁽¹⁷⁾ que toutes les attestations de l'adjectif ἄργος sont homogènes et relèvent d'un seul et même sens exprimant la clarté, l'éclat, la blancheur. Reste alors à confronter les mots à la réalité zoologique car si l'on se borne à traduire l'expression κύνας ἀργούς par *les chiens blancs*, les images qui viendront presque inmanquablement à l'esprit pourraient bien induire en erreur. Evoquer, à propos des chiens de l'épopée, le berger des Pyrénées ou celui des Kabyles, précisément sélectionnés pour leur fourrure ou leurs poils blancs sans quoi ils risqueraient d'être confondus avec les prédateurs (loups et ours), se référer aux chiens de chasse à robe claire, — qui sert pareillement à les distinguer, — et, *a fortiori*, aux chiens de compagnie, comme le bichon ou le jeune dalmatien, est aussi inadéquat. Chacun de ces chiens *de race*, les uns de création ancienne, les autres beaucoup plus récente, doit sa couleur à l'intervention persistante de l'homme, à la fois pour créer cette qualité et pour la maintenir. Dans la nature, en dehors du leucisme saisonnier, lié à la spécialisation adaptative⁽¹⁸⁾, et des cas d'albinisme, qui s'éliminent d'eux-mêmes, le pelage blanc ne se trouve pas. Les chiens errants se caractérisent, au contraire, par une coloration indécise, faite de blanc, de noir, de roux mélangés, indispensable à leur intégration au biotope. Les variations individuelles restent cependant bien marquées⁽¹⁹⁾, d'autant que les accouplements avec l'ancêtre et les parents sauvages, — loup, chacal, coyote, — sont

(13) HOMÈRE, X 66-71.

(14) Cfr scholies (b) A b HOMÈRE, A 50 Erbse (I, p. 24, ll. 54-55) : ἀργούς δὲ ἀκουστέον τοὺς λευκοὺς etc.; *Etym. magnum*, 136, 2-4 : 'Ἀργός· σημαίνει δύο· τὸν λευκὸν... καὶ τὸν ταχύν.

(15) H. EBELING, *Lexicon Homericum*, I, p. 168, Berlin, 1885 : « ep. ornans ». Cfr W. RICHTER, *Die Landwirtschaft in homerischen Zeitalter*, p. 82, Göttingen, 1968 ; — H.-G. BUCHHOLZ, G. JOEHRENS, I. MAULL, *Jagd und Fischfang*, p. 112, Göttingen, 1973 ; — S. LILJA, *op. cit.*, pp. 26-29 ; — Cfr G. REITER, *Die griech. Bezeichnungen der Farben Weiss, Grau und Braun*, pp. 45-52, Innsbruck, 1962 (où il souligne les hésitations des exégètes). Aucun de ces auteurs cependant ne prend en considération les éléments que livre la zoologie.

(16) H. FRISK, *Griech. etym. Wörterbuch*, I, pp. 132-133, Heidelberg, 1960 ; — P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, I, pp. 104-105, Paris, 1968 (avec encore une distinction à propos des chiens homériques).

(17) Ch. MUGLER, *Dictionnaire historique de la terminologie optique des Grecs*, pp. 244-236, Paris, 1964 ; — Eleanor IRWIN, *Colour Terms in Greek Poetry*, p. 144, Toronto, 1974.

(18) Il se manifeste chez les espèces polaires et alpines, telles que le Renard polaire, le Lièvre variable, le Lagopède alpin, etc.

(19) Voir *Beauté du monde animal, Mammifères*, II, pp. 34, 1-3, Paris, Larousse, 1971 ; — *Larousse du chien*, pp. 194-195, Paris, 1974.

féconds, mais, à travers toutes les combinaisons que peut susciter la vie à l'état libre, un indice manifeste souvent, dans l'aspect des chiens vagabonds, la présence des antécédents domestiques : des zones claires, blanches ou blanchâtres autour du museau et aux extrémités des pattes, qui contrastent fortement avec l'ensemble du pelage. Tel semble bien être le trait distinctif auquel Homère fait allusion chaque fois qu'il met en scène les ἀργίπποδας κύνας (20). Il ne faudrait pourtant pas conclure aussitôt qu'il a, par métonymie, étendu à l'ensemble de l'animal l'épithète spécifique d'une partie du corps. La morphologie et les caractères physiques ne représentent que le premier de deux facteurs à considérer, et le second n'est pas moins important, puisqu'il s'agit des circonstances, — distance et éclaircissement, — dans lesquelles l'animal a été observé. Or, lorsque le soleil rayonne dans toute sa force, il devient un adversaire plus qu'un allié : il modifie les proportions, il altère les couleurs, même les plus vives, jusqu'à les faire paraître claires, proches du blanc⁽²¹⁾. Ainsi, roux, gris, beiges, les chiens errants peuvent tous, aujourd'hui en Afrique, en Inde ou dans la plaine anatolienne, comme jadis à Troie, être, à certains moments, qualifiés d'ἀργοί : quand la lumière puissante qui les enveloppe pâlit leur pelage et le fait voir si peu coloré qu'il semble être blanc. Cet effet de la lumière, aisément contrôlable, a donc été enregistré déjà par les aèdes qui l'ont volontiers retenu, parmi toutes les déterminations possibles, pour définir les chiens de manière plus expressive encore qu'ils ne l'auraient fait en soulignant une de leurs particularités intrinsèques. L'épithète ἀργός, loin d'être ornementale⁽²²⁾, saisit plutôt l'impression ressentie par l'observateur antique et permet toujours au lecteur d'en éprouver le bien-fondé.

Qu'elle soit née au chenil ou qu'elle ait été recueillie dans la nature, une portée de chiens pouvait cependant contenir un chiot doté d'un poil uniformément clair. Une telle propriété le destinait à être, plus vite qu'un autre, adopté par le chasseur ou par le berger, préoccupés de différencier leur futur auxiliaire du gibier ou des prédateurs, voire à être pourvu d'un nom qui rappelait son aspect⁽²³⁾. Ulysse n'a pas agi autrement, pour autant que l'on puisse en juger, avec Argos, le chien qu'il a pris soin de dresser, tout jeune, à la chasse au petit et au moyen gibier⁽²⁴⁾. Une telle aptitude détourne d'assimiler Argos aux dogues que les rois d'Assyrie utilisaient pour chasser les fauves⁽²⁵⁾, ou aux chiens de

(20) HOMÈRE, Ω 211 (chiens errants nécrophages) ; Cfr Σ 578 : κύνες πόδας ἀργοί (il s'agit des neuf bouviers figurés sur le bouclier d'Achille) ; υ 145 (les chiens de Télémaque, qualifiés en β 11 et en ρ 62 d'ἀργοί).

(21) Voir, notamment, à ce sujet les remarques de Th. ROBYNS DE SCHNEIDAUER, *Cygnets et oies sauvages*, p. 34, Bruges, 1961. Les constatations de l'ornithologue sont valables pour tous les naturalistes.

(22) Le cas des chiens ἀργοί est parallèle à celui de Bayard (Ξάνθος), un des chevaux d'Achille, qu'Homère qualifie de πόδας αἰόλος ἵππος (T 404). L. PARMENTIER (*op. cit.*, pp. 420-421) a bien montré que cette épithète, trop souvent banalisée dans la traduction « aux pieds rapides », désigne en fait « le signallement caractéristique du cheval d'Achille », qui est un balzan. PARMENTIER conclut, à la suite de son étude consacrée à αἰόλος, que le sens primitif de l'adjectif ἀργός est « blanc », et non « rapide », mais ses observations semblent inconnues aux auteurs cités ci-dessus (n. 15).

(23) Sur le choix des chiens de chasse et les noms à leur donner : XÉNOPHON, *Traité de la chasse*, 3-4 ; 7, 5.

(24) HOMÈRE, ρ 290-327.

(25) Cfr, par exemple, A. PARROT, *Assur*, n° 68, Paris, Gallimard, 1961.

garde qui feront plus tard la réputation de l'élevage des Molosses⁽²⁶⁾. L'allure du fidèle compagnon d'Ulysse se retrouve cependant dans l'art grec : parmi les chiens qui attaquent le sanglier sur une fresque tirythienne⁽²⁷⁾ ou, plus précisément encore, sur le médaillon qui décore une coupe de Vulci⁽²⁸⁾. Le chasseur rentre d'une fructueuse expédition contre le renard et le lièvre, il est accompagné de son chien, dont le pelage devait être si peu marqué qu'il a pu, selon les conventions de la peinture, être traité en blanc.

2. Les éléphants d'Hannibal

Peu d'animaux, parmi tous ceux qui interviennent dans l'histoire de Rome, sont aussi célèbres que les éléphants d'Hannibal. Cependant, malgré les commentaires abondants que les récits de Polybe et de Tite-Live⁽²⁹⁾ ont suscités, en dépit, — ou peut-être à cause, — des tentatives infructueuses qui ont été menées pour rééditer, même sous une forme simplifiée, la traversée des Alpes⁽³⁰⁾, les données relatives au transfert des éléphants depuis l'Afrique jusqu'à l'Italie sont longtemps restées difficiles à interpréter, faute de points de comparaison vraiment appropriés. Depuis que l'éléphant, massacré pour l'ivoire et concurrencé par les machines, a commencé d'être menacé de disparition en Afrique équatoriale aussi bien qu'en Asie, les naturalistes ont étudié de plus près le comportement des pachydermes en vue de mieux ajuster les mesures qui devraient conduire à les sauvegarder. Une documentation nouvelle se constitue peu à peu, qui servira aussi à l'exégèse des textes classiques. On sait, par exemple, désormais qu'une harde d'éléphants⁽³¹⁾ en liberté parcourt de 4 à 6 kilomètres à l'heure pour trouver sa subsistance, tandis qu'un éléphant dressé au travail peut, selon le terrain et sa charge éventuelle, franchir, en moyenne, 7 kilomètres à l'heure. A l'âge adulte, l'éléphant captif consomme environ 200 kilogs de fourrage par jour et doit boire de 70 à 90 litres d'eau. Indien ou africain, il est capable de s'élever en

(26) Les chiens d'Eumée, en revanche, pourraient bien appartenir à cette souche (HOMÈRE, ξ 21-38 ; π 4-10).

(27) Cfr, notamment, *Chefs-d'œuvre de l'art*, I, p. 76, Paris, Hachette, 1963. Il paraît difficile de soutenir, comme le fait S. LILJA, *op. cit.*, p. 33, que le thème des retrouvailles d'Argos et d'Ulysse a été un des préférés des artistes de l'antiquité. La scène n'est plus représentée aujourd'hui que par quelques monnaies d'époque romaine, par des gemmes gravées, etc. Cfr Odette TOUCHEFEU-MEYNIER, *Thèmes odysseens dans l'art antique*, p. 227, n^{os} 409-416, Paris, 1968. La nature de ces documents empêche qu'ils livrent des informations sur la couleur du chien, mais, pour ce qui est de sa morphologie, elle est en tous points comparable à celle du chien évoqué ci-après (n. 28).

(28) Cfr J. CHARBONNEAUX, J. MARTIN, Fr. VILLARD, *Grèce archaïque*, n^o 100, Paris, Gallimard, 1968. L'allure de ce chien, comme celle des animaux figurés sur les monnaies et les gemmes (cfr ci-dessus, n. 27), correspond à la description que donne Xénophon (cfr ci-dessus, n. 23) des chiens de chasse laconiens, spécialement habiles dans la chasse au gibier de moyenne importance.

(29) POLYBE, III, 46, 1-12 ; 54-55 ; TITE-LIVE, XXI, 32-38.

(30) Cfr J. PRIEUR, *L'épopée d'Hannibal à travers les Alpes*, dans *Archaeologia*, 121 (1978), p. 62 : deux expéditions emmenant l'une un seul et l'autre trois éléphants, en juillet 1959, ont pareillement échoué.

(31) Hannibal utilisait des éléphants d'Asie (*Elephas maximus*), importés par l'intermédiaire de la cour des Ptolémées, et des éléphants de l'Atlas, sous-espèce africaine aujourd'hui éteinte. Les observations modernes portent sur *Elephas maximus* et, surtout, sur *Loxodonta africana* dont on étudie particulièrement les sous-espèces de forêt et de savane.

altitude jusqu'à 3000 mètres et d'escalader, grâce à son toucher plantaire très fin et à son remarquable sens de l'équilibre, les pentes les plus abruptes. Les opérations de déplacements d'éléphants qui se sont déroulées ces dernières années, notamment en Afrique centrale⁽³²⁾, sont une autre source d'informations : elles complètent celles, éparses et souvent mal transmises, qui ont été accumulées, depuis l'antiquité, lors des importations d'éléphants vers l'Europe⁽³³⁾. Les précisions techniques et expérimentales qu'elles apportent contribuent à reconstituer l'état de préparation et d'organisation atteint, sous l'impulsion d'Hannibal, pour faire franchir à son troupeau d'éléphants indiens et africains les 1.600 kilomètres qui les séparaient de la plaine du Pô. Seule l'audace des Carthaginois, servie par la maîtrise des cornacs, pouvait faire aboutir, au moins pour une partie du contingent⁽³⁴⁾, pareille expédition dont les implications pour l'homme et pour l'animal peuvent être maintenant davantage appréciées.

Conclusion

Les animaux, sauvages et domestiques, qui pullulent dans la tradition gréco-romaine, ont trop longtemps souffert d'être traités comme des abstractions. Dès qu'on les aborde avec le concours de la zoologie, ils retrouvent intacte la vitalité que les auteurs, pour les avoir observés avec talent et sympathie, ont su leur insuffler. Comme les chiens de l'épopée ou les éléphants de Carthage, l'abeille chère à Xénophon⁽³⁵⁾, le rossignol dressé par Britannicus⁽³⁶⁾, le dauphin qui tenait la vedette dans la baie de Bizerte⁽³⁷⁾ font percevoir des facettes méconnues ou oubliées de la vie antique. Ils fournissent aussi des données essentielles sur l'histoire et l'évolution des animaux de l'ancien continent. Mais ils touchent si étroitement aux préoccupations contemporaines qu'ils constituent d'abord des relais entre le passé et le présent, bien faits pour intéresser l'enfant et l'adolescent d'aujourd'hui à découvrir l'antiquité.

Liliane BODSON

(32) A. et Nicole MONFORT, *L'« opération éléphants » au Rwanda, 1^{re} partie : Structure de la population du Bugesera et transfert des jeunes au parc de l'Akagera*, dans *La terre et la vie*, 31 (1977), pp. 355-384. Cfr le récit, destiné au grand public, des travaux de I. et Oria DOUGLAS-HAMILTON, *Les éléphants et nous*, traduction française, Paris, Stock, 1975.

(33) Cfr P. LOEVENBRUCK, *Les animaux sauvages dans l'histoire*, Paris, 1955, pp. 32-62.

(34) Une douzaine au maximum a pris part à la bataille de la Trébie (POLYBE, III, 74, 7 ; cfr III, 55, 8 ; 56, 2 ; TITE-LIVE, XXI, 55, 9-11). Un seul, le fameux Surus, est sorti des marais d'Etrurie (PLINE L'ANCIEN, VIII, 11). L'impression créée par la présence des éléphants sur le sol de l'Italie a été grande : une fois le péril carthaginois conjuré, les populations ont tenu à perpétuer leur souvenir. Cfr F. DE VISSCHER, *Une histoire d'éléphants*, dans *L'Antiquité classique*, 29 (1960), pp. 51-60. Pour d'autres indications, cfr H.H. SCULLARD, *The Elephant in the Greek and Roman World*, Londres, 1974.

(35) XÉNOPHON, *Économique*, 7, 17, 32-39.

(36) PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, X, 120.

(37) PLIN LE JEUNE, IX, 33, 2-11.

Orientation bibliographique

- ANDRÉ J., *Les noms d'oiseaux en latin*, Paris, 1967.
- AYMARD J., *Essai sur les chasses romaines, des origines à la fin du siècle des Antonins (Cynegetica)*, Paris, 1951.
- BODSON L., *Archias et la cigale* (Anthologie palatine, VII, 213), dans *L'Antiquité classique*, 44 (1975), pp. 632-637.
- BODSON L., *La stridulation des cigales. Poésie grecque et réalité entomologique*, dans *L'Antiquité classique*, 45 (1976), pp. 75-94.
- BODSON L., *Lièvres et mules au Royaume du Détroit. Les auxiliaires d'Anaxilas et de sa renommée*, dans *Les Études classiques*, 46 (1978), pp. 33-34.
- BODSON L., *L'expansion des Léporidés dans la Méditerranée classique*, dans *Les Naturalistes belges*, 59 (1978), pp. 66-81.
- BODSON L., *Le mouton dans l'antiquité gréco-romaine : de la civilisation créto-mycénienne au monde gallo-romain*, dans *Bulletin de la Société d'ethnozootechnie*, Paris, 21 (1978), pp. 107-121.
- BODSON L., *Redécouvrir les animaux antiques*, dans *L'Antiquité classique* (à paraître).
- BUCHHOLZ H.-G., JOEHRENS G., MAULL I., *Jagd und Fischfang. Mit einem Anhang: Honiggewinnung*, Göttingen, 1973 (*Archaeologia Homerica*, II J).
- COTTE H.-J., *Poissons et animaux aquatiques au temps de Pline. Commentaires sur le livre IX de l'Histoire naturelle de Pline*, Gap, 1944.
- DELEBECQUE Éd., *Le cheval dans l'Iliade*, Paris, 1951.
- de SAINT-DENIS E., *Le vocabulaire des animaux marins en latin classique*, Paris, 1947.
- DIERAUER U., *Tier und Mensch im Denken der Antike*, Amsterdam, 1977.
- DOUGLAS N., *Birds and Beasts of the Greek Anthology*, Londres, 1928.
- HULL D.B., *Hounds and Hunting in Ancient Greece*, Chicago-Londres, 1964.
- JENNISON G., *Animals for Show and Pleasure in Ancient Rome*, Manchester, 1937.
- KELLER O., *Die antike Tierwelt*, I-II (Leipzig, 1909-1913).
- KOERNER O., *Die homerische Tierwelt*², Munich, 1930.
- LILJA S., *Dogs in Ancient Greek Poetry*, Helsinki, 1976.
- POLLARD J., *Birds in Greek Life and Myth*, Londres, 1977.
- RICHTER G., *Animals in Greek Sculpture*, New York, 1930.
- RICHTER W., *Die Landwirtschaft im homerischen Zeitalter*, Göttingen, 1968 (*Archaeologia Homerica*, II H).
- SAUVAGE A., *Études de thèmes animaliers dans la poésie latine. Le cheval - Les oiseaux*, Bruxelles, 1975.

- SCULLARD H. H., *The Elephant in the Greek and Roman World*, Londres, 1974.
- SIFAKIS G., *Parabasis and Animal Choruses. A Contribution to the History of Attic Comedy*, Londres, 1971.
- THOMPSON D'A. W., *A Glossary of Greek Birds*², Oxford, 1936.
- THOMPSON D'A. W., *A Glossary of Greek Fishes*, Londres, 1947.
- TOYNBEE J., *Animals in Roman Life and Art*, Londres, 1973.
- VIGNERON P., *Le cheval dans l'Antiquité gréco-romaine*, Nancy, 1968.

POÈTES ET TYRANS DANS LA GRÈCE ANCIENNE

Pausanias, dans un chapitre initial de son *Guide de la Grèce* (1, 2, 2-3), rappelle qu'Euripide est allé vivre la fin de son existence auprès du roi Archélaos de Macédoine. Ce faisant, souligne-t-il, l'Athénien s'inscrivait dans la tradition, déjà ancienne, des poètes courtisans. Et de prétendre que cette tradition, cependant, ne remonte pas jusqu'à Hésiode et Homère : lesquels, à son avis, manquèrent leur chance de séjourner chez les rois, ou bien y renoncèrent de plein gré.

Le témoignage du Périégète n'est pas à l'abri de toute critique. Si Hésiode donne bien l'impression d'un poète livré à ses seules forces, en revanche on peut difficilement admettre qu'Homère ait eu une carrière totalement différente de celle des aèdes qu'il dépeint, et auxquels Pausanias lui-même fait allusion. Ce Phémios, dont les accents résonnent à la cour d'Ulysse, en Ithaque (α 154...) ; ce Démodocos, aux services de qui recourt Alcinoos, le roi phéacien (δ 44...) ; ces récitants en titre qui apparaissent chez Ménélas (δ 17) et chez Agamemnon (Υ 267) : sans doute aurait-il moins souligné le prestige qui était le leur aux yeux de la noblesse achéenne, et sans doute se serait-il moins voué, malgré les impératifs du genre épique, à l'exaltation de cette noblesse s'il n'avait pu compter lui-même, au moins de temps en temps, sur l'hospitalité de quelques seigneurs. Seigneurs d'un siècle de fer, qui n'égalaien pas leurs lointains prédécesseurs, mais devaient trouver plaisir à entendre parler d'eux.

Il reste que Pausanias a mis le doigt sur un phénomène intéressant, dont il fournit d'ailleurs plusieurs exemples : la facilité avec laquelle, après l'époque d'Hésiode et jusqu'en pleine période classique, les poètes acceptèrent de vivre dans les cours, et de frayer avec les souverains. Nombre de ces souverains étaient des *tyrans*, au sens grec du terme, c'est-à-dire des autocrates dont le pouvoir absolu rompait avec les traditions de leur Cité et ressemblait aux institutions du monde oriental. [Voir mon article *L'apparition de la notion de tyrannie dans la Grèce archaïque*, dans *L'Antiquité classique*, 40 (1971), pp. 471-504.]

Dans l'étude de l'antiquité grecque, on a longtemps accoutumé de séparer l'histoire littéraire de l'histoire politique. Et les savants mêmes qui, depuis la fin du siècle dernier, se sont attachés à prendre de chaque période une vue générale, où la littérature eût sa place, comme les événements politiques, les institutions, le mouvement économique, la vie des beaux-arts, — ces savants se sont bornés, le plus souvent, à procéder par juxtaposition. Il y aurait lieu de marquer étroitement les correspondances entre les catégories de faits. Certaines relations, si on en poursuit l'analyse de manière systématique, contribuent à rendre le monde grec plus intelligible.

Dans cette perspective, je voudrais présenter quelques témoignages et quelques réflexions sur la nature des rapports entre le tyran et le poète. L'intersection du plan politique et du plan littéraire, c'est ici la rencontre de deux individualités.

En général, que faut-il attendre de cette rencontre ? Rien d'autre, semble-t-il, que la situation dont parle Pausanias. Durant les périodes archaïque et classique, si le poète et le tyran ne s'ignorent pas, le premier trouve tout naturel de figurer dans l'entourage du second ; il accepte les propositions et s'arrange même parfois pour les susciter. On aurait du mal à citer un poète dont la fierté personnelle et la stricte morale se soient élevées avec une éloquence vengeresse contre un tyran déterminé et contre le système qu'il incarnait.

Stésichore, il est vrai, passe pour avoir représenté à la population d'Himère (d'Agrigente ?), par le moyen d'une fable, combien il était dangereux d'octroyer à Phalaris les pleins pouvoirs et une garde armée : ARISTOTE, *Rhétorique*, II, 1393 b 8 - 22. Mais Phalaris ne gouvernait pas encore, et rien ne suggère que, dans la suite, Stésichore l'ait jamais pris à partie. (Cfr CONON, 26 F 1, 42 Jacoby : témoignage selon lequel la personnalité visée aurait été Gélon, ce qui est chronologiquement impossible.)

Y a-t-il eu patriotisme sincère, refus de l'oppression, aspiration à la justice sociale chez Alcée (p. ex. fr. 6, 69, 70, 114, 129, 141, 306 (9), 326, 332, 348, 360, 364, 429 Lobel-Page) ? Oui, à première vue, mais ce « résistant », exilé deux fois au moins, doit avoir été surtout un tyran en puissance [cfr STRABON, XIII, 2, 3 (617 C.)], un révolutionnaire intéressé, un inadapté qui se consolait mal des insuccès politiques de son lignage : voir D. PAGE, *Sappho and Alcaeus*, Oxford, 1955, pp. 242-243.

Mis en mesure d'exercer la tyrannie dans sa ville natale, à Rhégion, Ibycos refusa cette charge et s'expatria. On en avait tiré l'expression proverbiale « plus arriéré qu'Ibycos » ou « naïf comme Ibycos », apparemment appliquée à qui ne savait pas profiter d'une occasion : DIOGÈNIEN, 2, 71 ; 5, 12 (*Paroemiographi Graeci*, I, pp. 207, 251 Leutsch-Schneidewin). Mais l'attitude d'Ibycos n'était pas dictée par une hostilité de principe au régime tyrannique : la preuve en est qu'il alla s'installer chez Polycrate de Samos (*Souda*, I 80 Adler).

Le corpus de Théognis donne aux attaques contre la tyrannie un tour tout à fait général : 39-52, 1203-1206. Un vers (824) s'y trouve en contradiction avec d'autres (1181-1182).

Le théâtre d'Euripide renferme plus d'une condamnation, mais où *τύραννος* doit être entendu comme un équivalent tragique de *βασιλεύς*. Les chefs abusifs qui ont nom Lycos, Égisthe, Créon, Étéocle, Thoas, Théoclymène, Penthée détiennent un pouvoir monarchique de type royal et ils appartiennent au monde du mythe. Il n'y a parmi eux la figuration d'aucun tyran réel avec lequel Euripide serait entré personnellement en conflit.

Les poètes, le plus souvent, paraissent avoir été mandés sur la foi de leur renommée.

Çà et là, nous voyons ou soupçonnons le rôle joué par des intermédiaires. Le beau Thrasybule, de qui Pindare, alors âgé de vingt-huit

ans, fit la connaissance à Delphes, était le neveu de Théron, du futur maître d'Agrigente, et l'on peut croire qu'il prépara les séjours ultérieurs du poète auprès de ce tyran sicilien : PINDARE, *Pythiques*, 6 ; 12 ; fr. 127 Turyn. Voir A. SEVERYNS, *Bacchylide. Essai biographique*, Liège-Paris, 1933, pp. 72-73. Semblablement, Bacchylide, s'il n'eut pas besoin de son oncle Simonide pour s'imposer à Syracuse, trouva probablement en lui un utile soutien à l'heure des premières prises de contact : A. SEVERYNS, *op. cit.*, p. 78.

Des motifs extra-littéraires n'ont agi que de façon tout à fait exceptionnelle pour fixer un poète dans un palais. On retiendra le cas de Phormis le comique, à qui le tyran Gélon avait confié l'éducation de ses enfants : *Souda*, Φ 609 Adler (où le nom est altéré en Φόρμος). Par contre, la tradition selon laquelle Anacréon aurait servi de précepteur à Polycrate adolescent (HIMÉRIOS, 29 Colonna) est une pure légende, issue d'une erreur de chronologie : voir mon article *Un décalage de 40 ans dans la chronologie de Polycrate*, dans *L'Antiquité classique*, 31 (1962), pp. 184-188.

Plusieurs traits remarquables caractérisent les poètes attachés aux cours des tyrans. D'abord, ce sont, en grande majorité, des *lyriques* : les tendances et les goûts de l'époque déterminaient, bien entendu, cette qualité, mais peut-être convient-il d'attribuer aux tyrans, conformément à leur caractère, une prédilection pour les genres où la personnalité d'un auteur trouvait à s'exprimer plus directement. Au demeurant, toutes les formes de lyrisme n'étaient pas représentées chez eux : on ne voit pas qu'ils se soient entourés d'élégiaques ni d'iambo-graphes. C'est à des maîtres de la poésie chorale et, secondairement, de la chanson, qu'ils se plaisaient à faire accueil. On sait que l'élégie et l'iambe perdirent assez tôt leur caractère initial et ne se prêtèrent plus guère qu'à la récitation. Les tyrans, pour leur part, avaient besoin de musique, d'œuvres aptes à rehausser d'un éclat sonore la pompe de leurs fêtes, les plaisirs de leurs banquets, le prestige de leur existence quotidienne.

Un désavantage majeur de la tyrannie consistait dans les habitudes sédentaires auxquelles le monarque devait s'astreindre : cfr XÉNOPHON, *Hiéron*, 11-12. Le dépaysement (qui, effectivement, ne lui était pas facile s'il désirait garder bien en mains les rênes du pouvoir), on croirait volontiers qu'il l'a cherché dans la fréquentation systématique de poètes étrangers. Certes, un Phormis ou un Épicharme étaient chez eux à Syracuse, mais le genre littéraire qu'ils y pratiquaient, la comédie, demeurait un genre local, qui n'avait pas encore fleuri ailleurs — pour lequel on ne leur connaissait point encore de sérieux rivaux au dehors.

Dans la plupart des cas, le poète courtisan n'est pas originaire de la cité où nous le voyons installé, ni d'une cité proche : il vient parfois de très loin. Mieux encore : les exemples ne manquent pas où il est d'une autre race que le tyran. Le Lesbien Arion vit chez Périandre de Corinthe (HÉRODOTE, I, 24, 1) ; Polycrate de Samos reçoit Ibycos de Rhégion, aussi bien qu'Anacréon de Téos, colon abdéritain ; les Pisistratides, à Athènes, ont des hôtes ioniens, mais aussi doriens ; même mélange à Syracuse, où Simonide et Bacchylide de Céos côtoient le Béotien Pindare. C'est à de tels phénomènes que l'on mesure pleinement la réalité

vivante, par-delà les groupes ethniques, la pullulation et la dispersion des États-cités, d'une seule nation grecque, à l'intérieur de laquelle toutes les ententes étaient possibles. En ce qui regarde la poésie chorale, il importe d'ailleurs de remarquer qu'elle s'était fabriquée une espèce de *koinè* dorienne, assez ingénieusement conçue pour tenir la balance entre les divers dialectes et être comprise par-tout sans grand effort.

Ces tyrans, qui avaient la prétention d'encourager la vie intellectuelle dans leurs propres palais, possédaient-ils une formation digne de leurs hôtes éminents et les qualités qu'il fallait pour les apprécier à leur juste valeur ? A pareille question on ne saurait répondre en une simple phrase : tous les cas ne sont pas les mêmes.

- Rusticité de Gélon : PLUTARQUE, *Apophtegmes de rois et de généraux, Gélon*, 4 (*Mor.*, 175 B) ; cfr ÉLIEN, *Histoire variée*, IV, 15.
- Culture tardive d'Hiéron, favorisée par une maladie qui l'immobilisait : ÉLIEN, *l. cit.*
- Ampleur de la bibliothèque de Polycrate (ATHÉNÉE, I, 3 A), peut-être moins significative de sa culture littéraire que de sa passion de collectionneur (XII, 540 C-E).

Au haut de l'échelle, nous trouvons les tyrans qui se piquaient eux-mêmes de littérature.

Hipparque faisait de l'éducation populaire. Il composait des distiques, à graver sur les hermès servant de bornes, le long des routes de l'Attique : ps.-PLATON, *Hipparque*, 228 C - 229 B. Sur la face gauche de l'hermès, un hexamètre dactylique précisait vers quel dème la route conduisait, venant de la ville ; sur la face droite, le pentamètre comportait la signature d'Hipparque, suivie d'une maxime. L'ambition du Pisistratide, paraît-il, était de contribuer à la formation morale des campagnards.

Denys l'Ancien, à Syracuse, est l'exemple le plus achevé du tyran homme de lettres. Obtenir la faveur d'un vaste public était son désir le plus cher. Détail notable : dès 393, quand Athènes consentit un éloge en son honneur et en l'honneur de sa famille, la proposition fut introduite par Cinésias, c'est-à-dire par un poète de dithyrambes (*I.G.*, II², 18). En 388, il présenta aux concours Olympiques des poèmes de son cru, au service desquels se trouvaient les meilleurs interprètes, mais le récital fut un four, et il fallut toute l'adresse de ses courtisans pour lui faire supporter son échec : DIODORE, XIV, 109, 1-6. En 367, profitant de ce que les Athéniens avaient eu plus besoin que jamais de resserrer leurs liens avec lui, il parvint à faire représenter — et couronner — chez eux, aux Lénéennes, une tragédie intitulée *La Ranson d'Hector* (p. 794 Nauck²). La victoire qu'il remportait (enfin!) lui causa tant de joie qu'il la fêta par des banquets et des beuveries : de quoi il tomba gravement malade, ouvrant la route aux louches intrigues qui hâtèrent sa fin (DIODORE, XV, 74, 1-4). Avant d'en arriver là, il s'était, dit-on, procuré les tablettes d'Eschyle lui-même, que, naïvement, il croyait propres à nourrir son inspiration : LUCIEN,

Contre un bibliomane ignorant, 15. Denys appartenait à cette catégorie d'hommes éminents qui attachent infiniment moins de prix aux succès obtenus dans leur profession et leurs activités habituelles qu'à une réussite brillante dans leur *hobby*.

Une fois devenu l'hôte d'une cour, le poète y poursuivait sa création littéraire, mais, dans une certaine mesure, avec des sujets, des obligations, des préoccupations d'un type nouveau. Il était là, avant tout, pour plaire au tyran, pour le divertir et pour servir sa renommée. Les protégés de Polycrate ne faillirent pas à cette tâche. Les quelque cinquante vers d'Ibycos que l'on a retrouvés sur papyrus il y a un demi-siècle [fr. 1 (282) Page] se terminent par une dédicace solennelle, promettant au maître de Samos une *gloire impérissable* — « impérissable comme celle que me vaudra mon chant » précise le poète (avec le même orgueil ingénu que sera celui d'Horace : *Odes*, III, 30). Quant à Anacréon, toute son œuvre, au témoignage de Strabon, était « pleine du souvenir de Polycrate » : STRABON, XIV, 1, 16 (638 C.).

En Sicile, Pindare, Simonide, Bacchylide ont loué la magnificence d'Hiéron et de Théron, leurs éclatantes victoires aux Grands Jeux, la qualité de leurs haras, leurs succès guerriers, leur sens de l'hospitalité, leur esprit de piété ou de justice. Et Pindare, notamment, trouvait là une occasion de plaider pour son art : le plus sûr moyen pour un souverain de passer à la postérité, — il l'a proclamé dans une de ses *Pythiques* (3, 198-206), — est encore de confier le soin de sa réputation à un grand poète.

Les éloges de tyrans ne comportent pas beaucoup d'imprévu. Mais c'est un fait remarquable que maints poètes courtisans n'aient pas hésité à s'ériger en conseillers moraux.

Pindare, s'adressant à Hiéron, lui peignait le portrait du souverain idéal : *Pythiques*, 1, 157-195. On peut douter que ce sermon ait vraiment été au goût du destinataire. Toujours est-il que Pindare perdit ensuite une commande importante qui fut passée à Bacchylide, poète moins direct dans son invitation à pratiquer la vertu : cfr A. SEVERYNS, *op. cit.*, p. 93 et n. 79.

De Simonide nous n'avons conservé aucun poème qui renferme une exhortation morale aux tyrans, mais le dialogue fictif de Xénophon intitulé *Hiéron* donnerait à croire qu'il en existait dans son œuvre.

Parfois, le poète de cour se risquait à la censure la plus hardie, comme en témoigne une réponse d'Épicharme à Hiéron : PLUTARQUE, *Comment distinguer le flatteur de l'ami*, 27 (*Moralia*, 68 A).

Il est arrivé aux poètes de s'intéresser de près à l'action des tyrans.

Un de ceux qui l'ont fait le plus est sans doute le dernier auquel on penserait. La réputation de gracieuse futilité habituellement attachée au nom d'Anacréon s'accorde mal avec l'idée qu'il ait commenté l'actualité politique. Pourtant, dans le petit nombre de fragments que nous possédons de lui, il s'en trouve plusieurs où cette matière est abordée :

- célébration de la singulière procession qui marqua le début du règne de Polycrate et de ses frères : ANACRÉON, fr. 117 Gentili (HIMÉRIOS, 28, 2 Colonna) = *ad* 138 (482) Page. — Cfr mon article *Un putsch dans la Grèce antique : Polycrate et ses frères à la conquête du pouvoir*, dans *Ancient Society*, 5 (1974), pp. 30-31.
- allusion aux Samiens que Polycrate avait essayé d'exiler et qui, revenus dans l'île en révoltés, étaient à deux doigts de s'en rendre maîtres : ANACRÉON, fr. 21 G. = 8 (353) P. ; — cfr HÉRODOTE, III, 45, 2.
- écho probable des rapports que Polycrate avait avec Magnésie du Méandre, et qui finirent par causer sa perte : ANACRÉON, fr. 1 G. = 3 (348) P. ; — cfr HÉRODOTE, III, 122-125.

Le cas d'Anacréon est frappant. Mais d'autres sont à mentionner. Vers la fin de 476 ou tout au début de 475, Hiéron avait procédé à un transfert des populations de Naxos et de Catane, et fondé dans la région une ville dénommée Etna, dont il était très fier :

- esprit d'à-propos de Bacchylide qui, dans les premiers mois de 475, faisant l'éloge du tyran, disait envoyer son ode « dans Etna, la cité bien bâtie » : BACCHYLIDE, fr. 20 C, 7 (p. 99) Snell-Maehler.
- mention du nouvel établissement dans une ode de Pindare adressée à Chromios, lieutenant d'Hiéron et sans doute gouverneur provisoire d'Etna : PINDARE, *Néméennes*, 9, 1-6 ; 70-78.
- exaltation d'Etna par Pindare à l'occasion d'une victoire d'Hiéron à la course des chars : PINDARE, *Pythiques*, 1, 56-78.
- contribution d'Eschyle qui, hôte de la cour syracusaine à cette époque, tint à composer et à faire représenter sur place une tragédie intitulée *Les Etnéennes* : fr. 6-11 Nauck² ; — cfr *Vie d'Eschyle*, 8.

Simonide, lui, assumait personnellement une tâche politique. Quelques mois après la mort de Gélon (478), ses frères Hiéron et Polyzaos entrèrent en conflit, et comme Polyzaos cherchait appui et protection auprès de Théron, son beau-père, une guerre domestique allait éclater. Simonide offrit ses bons offices et amena les tyrans à se réconcilier durablement : TIMÉE, 566 F 93 Jacoby.

Le poète était ordinairement bien traité et avait droit à des faveurs insignes. Quand Hipparque fit venir Anacréon en Attique, il montra en quelle estime il le tenait : pour le prendre à Samos, il n'envoya rien de moins qu'une pentécontore, un vaisseau de guerre pourvu de vingt-cinq rames sur chaque bord (ps.-PLATON, *Hipparque*, 228 C). Plus d'une fois, les indications données par les anciens révèlent que le poète partageait la vie quotidienne de son patron :

- intimité d'Anacréon et de Polycrate : HÉRODOTE, III, 121, 1 ; STRABON, XIV, 1, 16 (638 C.).
- *dolce vita* à la cour de Syracuse : PLATON, *Lettres*, 7, 326 B-D.

- éloge du « foyer bienheureux d'Hiéron » et des « nobles divertissements souvent offerts autour de sa table amicale » : PINDARE, *Olympiques*, 1, 16-17 ; 24-25.
- souïeries en commun de Denys l'Ancien et de son hôte Philoxène de Cythère : PHAINIAS, fr. 13, 1. 28 Wehrli.

Des rétributions en argent étaient attachées aux compositions poétiques — du moins à celles qui avaient fait l'objet d'une commande. Nous trouvons la chose assez naturelle : elle ne l'était pas autant aux yeux de certains délicats, chez qui s'exprime le regret d'une époque révolue où la Muse n'était pas encore vénale. Pindare a de beaux accents pour condamner les servitudes d'un monde que le commerce et l'appât du gain avaient rendu bien différent de celui des grands ancêtres (*Isthmiques*, 2, 9-18). Dès l'antiquité, certains ont voulu voir dans sa vitupération une hypocrisie, et même une impudente façon de rappeler qu'il comptait sur des droits d'auteur : Schol. BD à PINDARE, *Isthmiques*, 2, 19 (III, p. 216 Drachmann). Mais la sincère amitié qu'il portait au destinataire, Thrasybule, ne nous autorise pas à accepter cette interprétation désobligeante. Tout au plus pouvons-nous croire qu'il n'avait pas eu de lui-même l'idée du regret, et qu'il s'est borné à reprendre un thème traité par un prédécesseur. En fait, on relève déjà chez Anacréon cette mention d'un bon vieux temps « où la Persuasion d'argent ne jetait pas encore ses feux » : ANACRÉON, p. 106 G. = 39 (384) P.

Anacréon, lui, était-il pleinement désintéressé ?

Une anecdote en deux versions le représente comme tel, dont l'inauthenticité est à peu près certaine : STOBÉE, *Anthologie*, IV, pp. 759, 12 ; 767, 1 Hense. Elle peut avoir trouvé sa source dans un éloge de l'*aurea mediocritas* [ANACRÉON, fr. 4 G. = 16 (361) P.], en même temps que dans la volonté de contraster Anacréon avec Simonide, qui avait laissé le souvenir d'un personnage suprêmement cupide et avare.

Justement, dans la série des histoires et apophtegmes par lesquels les anciens illustraient cette *αἰσχροκέρδεια*, il s'en trouve où Simonide tente de justifier, à la cour de Syracuse, le penchant qui était le sien. C'est la femme d'Hiéron qui aurait recueilli ses professions de foi sur le vieillissement de toutes choses, hormis l'amour de l'argent (*Dits de Simonide*, dans *P. Hibeh*, 17, 1. 1-7), ou sur la nécessité de préférer la richesse à la sagesse « puisque les sages s'installent communément aux portes des riches » (ARISTOTE, *Rhétorique*, II, 1391 a 8 - 12). En Thessalie, Simonide passait pour avoir vécu une curieuse aventure. Une ode triomphale qu'il avait écrite pour Scopas, le tyran de Crannon, développait complaisamment — manière pratique d'étotter le sujet — certains aspects de la légende des Dioscures : fr. 5 (510) Page. Au moment de recevoir ses honoraires, il aurait eu la désagréable surprise de s'entendre déclarer qu'ils étaient réduits de moitié, les Dioscures eux-mêmes n'ayant qu'à payer le reste ! On connaît la suite de l'histoire, telle qu'elle a été immortalisée par La Fontaine : durant un banquet, Simonide recut d'un serviteur l'avis que deux jeunes gens l'attendaient au dehors pour lui parler. Tandis qu'il se précipitait dans la rue et y cherchait vainement ses visiteurs, le plafond de la salle céda et s'abattit sur les convives (Scopas

et sa famille), en les écrasant tous. Ainsi Castor et Pollux, Dioscures épiphanes et voyageurs, se seraient acquittés de leur dette. L'ode de Simonide pour Scopas, quoique nous n'en possédions rien, doit avoir existé avec sa digression ; quant à l'extinction de la famille des Scopades, elle semble réellement avoir été causée par l'écroulement d'un édifice. Sur le rapport qui aurait lié le fait littéraire à l'événement historique, le scepticisme s'impose (pour ne pas dire plus). L'ingéniosité antique a trouvé ici un fourre-tout commode. Outre une constatation amusée de la propension des auteurs d'épigrammes ou d'éloges à sortir de leur sujet (les lecteurs de Pindare savent bien comment le lyrisme choral fait craquer les cadres), la prétendue aventure nous rappelle que le poète est protégé des dieux ; on la mettait encore en relation avec les découvertes mnémotechniques de Simonide, qui, après l'accident, aurait pu identifier les corps horriblement mutilés, grâce au souvenir qu'il avait gardé de la place exacte occupée par chaque convive. Enfin, — et c'est par là qu'elle doit retenir présentement notre attention, — elle fait écho à certaine *désinvolture* envers le poète.

A table, le poète pouvait se voir traiter en parent pauvre, en convive de seconde catégorie :

— Simonide chez Hiéron : CHAMAILÉON, fr. 33 Wehrli.

— Philoxène chez Denys l'Ancien : PHAINIAS, fr. 13 Wehrli.

Des problèmes ne manquaient pas de se poser quand le tyran admettait ou conservait simultanément plusieurs poètes dans son entourage. Certaines cours, à certains moments, doivent avoir été de vrais paniers de crabes :

— Scandale chez Hipparque, à qui Lasos d'Hermione dénonça Onomacrite, pris en flagrant délit de falsification d'un oracle : HÉRODOTE, VII, 6.

— Possibilité d'interpréter un distique de Simonide (dans *Anthologie Palatine*, VI, 216), où la lettre *sigma* apparaît 18 fois en 27 syllabes, comme une raillerie envers Lasos, auteur d'un *Hymne à Déméter* et d'un poème intitulé *Les Centaures*, dans lesquels, assez puérilement, il avait réalisé la prouesse technique de ne pas employer une seule fois la sifflante [LASOS, fr. 1 (702) ; 3 (704) Page].

— Lutttes d'influence auprès d'Hiéron comme auprès de Théron : Pindare, assez maladroit quand il lui fallait manœuvrer pour obtenir la commande de telle ou telle ode de circonstance, a exhalé son ressentiment contre des concurrents plus heureux, ou qui lui paraissaient nuire à son crédit, par exemple Simonide et Bacchylide dans *Olympiques.*, 2, 154 - 159.

Des querelles naissaient aussi entre les poètes et les tyrans. La tradition leur donne volontiers un tour érotique et romanesque. A la cour de Samos vivait un jeune Thrace, appelé Smerdiès, à qui — la chose est assurée — Anacréon consacra de nombreux poèmes. Cet adolescent appartenait-il à une famille royale ? était-il un prisonnier amené en présent à Polycrate ? Maxime de Tyr l'affirme (*Dissertations.*, 90 b) et ne laisse en tout cas pas échapper l'occasion de comparer ici deux sentiments : celui du *tyran*, réduit à s'exprimer par des libéralités en argent et en or, spéculant sur la peur, usant de contrainte, celui du *poète*, qui

chant et l'éloge, était céleste, inspiré par la divinité, seul digne d'un Grec et d'un homme libre. Or ÉLIEN, dans son *Histoire variée* (IX, 4), rapporte un petit drame de palais. Loué avec éloquence, Smerdiès aurait marqué sa préférence au poète. Polycrate, dans un mouvement de jalousie, aurait alors fait couper la longue chevelure du favori, à la fois pour l'outrager, et pour mettre Anacréon dans une situation embarrassante. C'était sous-estimer la diplomatie de ce dernier, qui, au lieu de s'en prendre au vrai coupable, rejeta sur le seul Smerdiès, affirme Élien, la responsabilité du dommage. On retrouve ailleurs ce thème des soupirants rivaux, dont l'un se venge mesquinement en rasant la tête de l'éromène ; on entrevoit même comment il a pu s'introduire dans l'histoire de la cour samienne. Anacréon avait composé une chanson sur la chevelure coupée, — et même deux, ou plusieurs, comme nous le soupçonnions déjà à la lecture de *testimonia* antiques et comme l'a confirmé, en 1954, la publication d'une dizaine de vers retrouvés sur papyrus : ANACRÉON., fr. 26 G. = 69 (414) P.; 71 G. = 2 (347) P. Tout suggère que ces odes ne renfermaient aucune mention de Polycrate : c'est justement cette circonstance qui aura accrédité, dans l'esprit d'Élien, l'idée d'une manœuvre sournoise à laquelle Anacréon aurait répondu avec élégance et tact. Une autre raison, infiniment plus pausable que l'ire du tyran, peut avoir privé Smerdiès de sa chevelure : son arrivée à un âge où l'opération devenait nécessaire. En divers endroits de la Grèce ancienne, la reconnaissance légale de la puberté s'accompagnait d'un *νοῦρελον*, d'un sacrifice de « tonte ». Ce qu'Anacréon déplorait sans doute, c'était que Smerdiès dût quitter sa gracieuse adolescence.

Bien connus sont les démêlés de Denys l'Ancien, à Syracuse, avec le poète Philoxène de Cythère.

Celui-ci lui aurait pris sa maîtresse, une jolie musicienne du nom de Galatée, et, pour cette raison, aurait été enfermé dans les latomies, sorte de camp de concentration avant la lettre. De son dithyrambe le plus célèbre, *Le Cyclope* ou *Galatée*, certains anciens faisaient une œuvre à clefs, mais leur interprétation ne résiste pas à la critique : PHILOXÈNE, fr. 2 - 11 (815 - 824) Page.

On peut accorder davantage de crédit à la querelle opposant Denys et Philoxène sur le plan littéraire. Elle figure dans un plaisant récit de Diodore de Sicile, où les caractères sont dessinés avec vigueur : DIO-DORE, XV, 6, 2 - 5.

Denys avait un caractère difficile, surtout s'il est exact qu'il ait fait périr Antiphon le tragique pour une audace de langage : ARISTOTE, *Rhétorique*, II, 1385 a 10-11 ; PLUTARQUE, *Comment distinguer le flatteur de l'ami*, 27 (*Mor.*, 68 A - B). Philoxène, lui, n'attendit pas d'être exécuté : il quitta définitivement Syracuse, même si ce fut sans s'évader des latomies. Denys lui écrivit, là où il était, pour le rappeler en termes pressants, mais reçut pour toute réponse une feuille portant une série de cercles concentriques : Scholies à AELIUS ARISTIDE, 46, 236 (III, p. 683, 20-32 Dindorf). Chacun était la lettre *omicron*, alors appelée *ou*, comme la négation : Philoxène n'avait pas trouvé de façon plus énergique d'exprimer son « Non, non, et non ! ».

La plupart des poètes, à la différence de Philoxène, ne quittèrent pas leurs patrons dans un climat de discorde. Certains, même, leur restèrent fidèles

jusqu'au bout. Simonide et probablement Bacchylide vivaient encore en Sicile à la mort d'Hiéron (A. SEVERYNS, *op. cit.*, p. 94) : c'est l'assassinat d'Hipparque qui, une cinquantaine d'années plus tôt, avait vraisemblablement motivé le départ de Simonide et d'Anacréon pour la Thessalie (*ibid.*, p. 31) ; et un texte d'Himérios (39,2 Colonna), trop complexe pour être discuté ici, paraît impliquer qu'un voyage à l'étranger avait été la seule cause qui empêcha Anacréon, en 522, d'assister aux derniers moments de Polycrate. Les tyrans, en échange de leurs bons services, mettaient les poètes à l'abri des soucis matériels, mais les relations, entre eux, n'étaient pas limitées à des questions d'intérêt : les vers de Pindare, par exemple, révèlent une sympathie ou même une amitié sincère pour Hiéron.

Dans l'ensemble, loin d'entraver la création poétique, les tyrans en ont été les meilleurs auxiliaires ; malgré leurs défauts, ils ont puissamment contribué à l'essor du lyrisme archaïque et classique. Celui-ci, florissant surtout dans les palais, dans un monde artificiel de fêtes et de courtoisie, n'y a pas eu sans doute l'ample vision et toute la générosité auxquelles il aurait pu prétendre. Mais la vie chez les tyrans n'a fait qu'accroître le prestige social des poètes, et elle les a rarement contraints, semble-t-il, à se renier eux-mêmes : nous avons vu plus d'un exemple de franc-parler.

L'inconvénient d'une recherche comme celle que j'ai tentée, c'est que l'on y bute souvent sur l'anecdote invérifiable. L'antiquité a connu une « thématique » des rapports entre poètes et tyrans, comme elle en a connu une qui concernait les rencontres de rois et de philosophes. Mais les anecdotes fausses, elles-mêmes, ne sont pas dépourvues de signification. Vers 1890, on disait d'Oscar Wilde qu'il s'était un jour promené dans les rues de Londres en pourpoint de velours à manchettes de dentelles, un lys ou un tournesol à la main. Quand ses familiers l'interrogeaient là-dessus, Wilde niait, mais se félicitait chaudement qu'une telle prouesse lui eût été attribuée : « Il ne faut pas détruire les légendes » déclarait-il. « Elles nous aident à entrevoir la véritable physionomie des hommes ».

Jules LABARBE

LA TOMBE DU PLONGEUR A PAESTUM

ANALYSE ESTHÉTIQUE DE QUELQUES PEINTURES GRECQUES

Sans rappeler par le menu les conditions de cette exceptionnelle découverte (une tombe de calcaire peint, grecque, datant de 480 avant notre ère), notons seulement qu'elle fut mise à jour en juin 1968 par le Professeur M. Napoli et son équipe et qu'elle fait partie d'une petite nécropole située à environ deux kilomètres au sud de l'antique Posidonia. Les autres tombes de cette nécropole sont de dates variées, du VI^e au IV^e siècle, ce qui renforce encore l'aspect d'aubaine et de trouvaille de ce merveilleux fruit : maintenu frais sous terre pendant près de deux millénaires et demi.

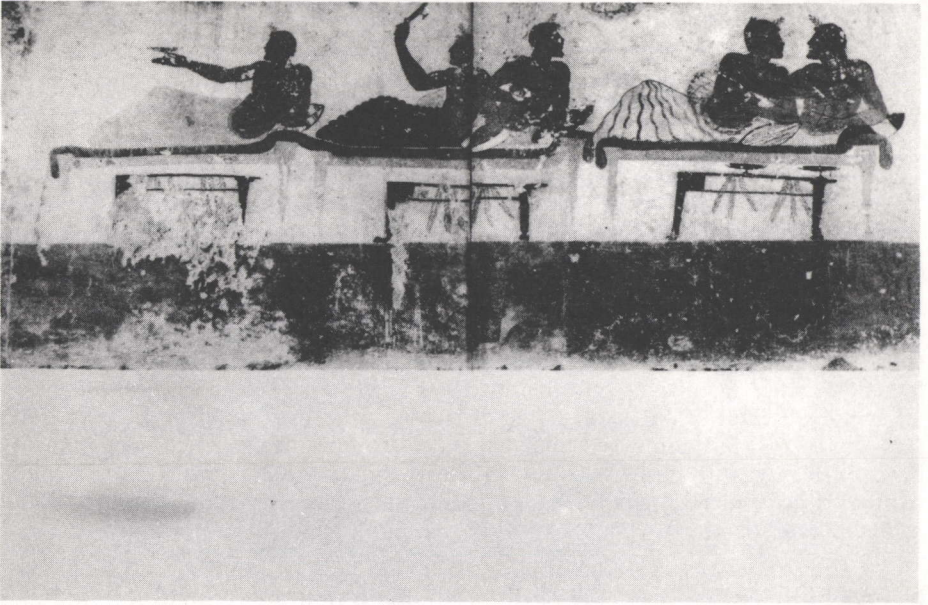
Cette découverte a donné lieu, en 1970, à la publication d'une étude par M. Napoli, intitulée *La Tomba del Tuffatore*⁽¹⁾. Les aspects historiques et techniques de ces peintures à la fresque y sont minutieusement analysés. Au niveau de l'interprétation sémantique, toutefois, le dernier mot n'a pas été dit, et bien que l'auteur pressente à juste titre la teneur orphico-pythagoricienne de la décoration intérieure de cette tombe, l'argumentation propre à établir une telle influence reste à étayer.

C'est ce que je vais m'efforcer d'atteindre et, *si licet parva*, de dégager à propos de cet ensemble un faisceau de convergences s'inspirant du travail de Carcopino qui aboutit naguère à nous révéler le caractère *pythagoricien* de la Basilique de la Porte Majeure à Rome⁽²⁾. Si j'avais osé, j'aurais donc intitulé cette contribution « la tombe *pythagoricienne* du plongeur de Paestum ». Hélas, le niveau de probabilité sémantique de mes convergences est loin d'atteindre à la force de l'argumentation de Carcopino et j'ai préféré garder un tour nettement hypothétique à la démarche que j'entreprends ici.

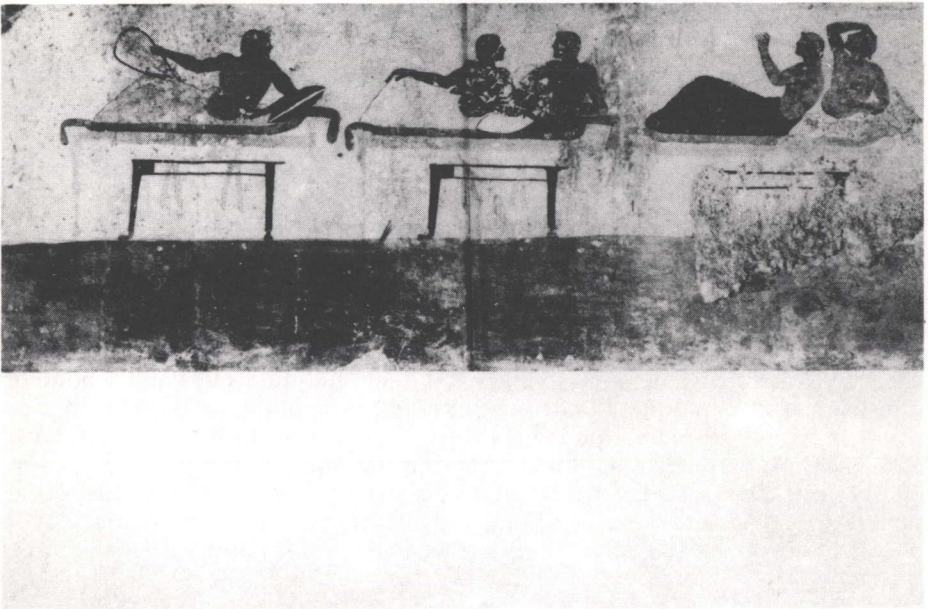
Rappelons d'abord le sujet des représentations. Sur les deux longs côtés, respectivement les faces nord et sud, nous voyons des scènes de banquet comprenant chacune trois *klinai* à deux personnages ou à un seul, munis de vases à boire ou d'instruments de musique. Les deux petits côtés, est et ouest, nous offrent respectivement une scène de libation et un cortège funèbre d'influence assez nettement étrusque. Une première remarque s'impose quant à la « lecture » de ces scènes : on peut difficilement admettre qu'elles nous offrent des sujets pris au hasard et sans relation aucune avec la personnalité du défunt. En un second temps, il semblerait étonnant aussi que ces scènes n'aient pas un rapport quelconque avec

(1) Sous-titrée *La Scoperta della grande pittura greca*, Bari, De Donato, 1970.

(2) J. CARCOPINO, *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, 1926.



Scène de Banquet, face nord (d'après NAPOLI)



Scène de Banquet, face sud (d'après NAPOLI)



Le Plongeur de Paestum (d'après NAPOLI)

l'au-delà. Leur signifiant obvie est bel et bien trivial et quotidien, mais la charge métaphorique qui s'en dégage nous oriente vers un signifié de type funéraire et probablement religieux.

Cela dit, après avoir rappelé à la suite de Napoli, que la trace des cordes laissées sur la peinture fraîche lors de l'assemblage des parois de calcaire prouve que la représentation était le résultat d'une commande et d'un choix dûment motivés en faveur du défunt, quittons résolument le domaine de l'iconographie pour nous interroger sur le sens possible ou probable de ces images. Une constellation de thèmes pythagoriciens, et secondairement orphiques, ne tardera pas à apparaître en filigrane.

Remarquons d'abord que le banquet, malgré les apparences, est fort éloigné des sympathiques beuveries historiées des coupes attiques à figures rouges et que sa situation funéraire en fait plutôt une évocation du *συμπόσιον τῶν δούλων* dont parle Platon au second livre de la *République* (363 C)⁽³⁾. Une remarque du même ordre surgit à propos de la scène de *κότταβος* de la face nord. Peut-on vraiment voir là, et n'y voir que la représentation de ce jeu d'ivrognes qui s'amusaient à lancer d'une coupe à l'autre un peu de liquide en espérant tirer du « coup au but » un signe de bon augure, érotique ou autre ? Ne pourrions-nous au contraire, valoriser cette scène en lui conférant une charge d'émotion et de sérieux autrement entraînante ?

(3) Il est vrai qu'Adeimante, interlocuteur de Socrate en ce passage, feint de ne pas saisir, lui non plus, la portée métaphorique de ce « banquet » attribué aux sectateurs de Musée.

Or, comment ne pas penser ici à un fameux précepte pythagoricien ? Parmi les *ῥαούσματα* et *Σύμβολα* que nous a conservés la Vie de Pythagore de Jamblique on peut lire, en effet « qu'il faut offrir des libations aux dieux par l'anse de la coupe » *σπένδειν τοῖς θεοῖς κατὰ τὸ οὔς τῆς κύλικος* (4).

Il semble difficile de trouver meilleure définition *sacrée* d'une activité proche de celle du *κῶτταβος* qui ne représente d'ailleurs sans doute que l'état fossilisé d'une ancienne pratique religieuse. Souvenons-nous que nos « jurons » ne sont rien d'autre que d'anciennes formules de serment banalisées par un usage abusif. Il pourrait en être de même ici, du moins dans l'hypothèse où nous acceptons de nous laisser guider par un contexte s'accordant mal à la trivialité des interprétations univoques ou de la *lectio faciliior*. Pourquoi, par ailleurs, appeler « amants » les deux personnages placés sur une même *klinè* de la face nord, comme si la chose était entendue ? Après le *Banquet* de Platon et sans aller jusqu'à Georges Bataille, une telle attitude ne peut que passer pour l'effet d'une insoutenable myopie.

Ajoutons qu'au niveau des réalités archéologiques, en plus des restes pulvérents d'un squelette décomposé par la sécheresse, dont on a pu voir que la tête avait été orientée vers l'est, en plus aussi des vases qui ont permis de dater la tombe, on y a retrouvé des fragments de carapace de tortue accompagnés de résidus métalliques (v. Napoli, *op. cit.*, p. 67). On ne peut s'empêcher de penser à la lyre primitive telle que l'inventa Hermès pour célébrer Apollon. La relation semble donc directe entre ces objets et les représentations musicales des faces nord et sud, sans omettre la flûte qui est la complémentaire traditionnelle de la lyre, comme Dionysos est inséparable d'Apollon et symétrique à lui.

Ainsi pour les instruments de musique, et compte tenu du rôle qu'ils jouaient traditionnellement dans les prosaïques banquets (on sait ce que furent les « flûtistes » d'Athènes, d'Alexandrie et d'ailleurs), il semble que l'on puisse se livrer également à une seconde lecture. On sait le rôle symbolique tenu en Grèce par ces deux instruments fondamentaux que sont la cithare et la flûte : ils représentent à eux seuls toute la musique monodique et, comme on vient de le voir, en réfèrent à Apollon et à Dionysos comme aux deux composantes jumelles d'une sorte de totalité idéologique, dont Nietzsche se fit le génial interprète. L'orphisme et le pythagorisme tout entiers peuvent s'y résumer, mais précisons notre propos. La musique est l'un des points d'application les plus précis du pythagorisme, car la théorie des nombres et la pratique des préceptes moraux s'y rencontrent. En effet, le calcul rationnel des écarts des tons de la gamme débouche, pour les Pythagoriciens, aussi bien sur les proportions cosmiques (orbes concentriques des constellations) que sur l'excellence intérieure, spirituelle et morale, du néophyte ou de l'adepte. L'un des principaux agents de la *κάθαρσις* pythagoricienne reposait en effet sur la pratique musicale, censée, ainsi que nous en témoigne Aristoxène « soigner les âmes au même titre que la médecine soigne

(4) JAMBLIQUE, *Vie de Pythagore*, 84, DIEZ-KRANZ (= D.K.), *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1961, 10^e éd., 1, 464 28. La thèse de F. Boehm, *De Symbolis Pythagoreis*, Berlin, 1905, reste muette sur ce précepte : elle le cite et en donne la source sans autre forme de commentaire (p. 12).

les corps » καθάρσει ἔχρῳντο τοῦ μὲν σώματος διὰ τῆς ἰατρικῆς, τῆς δὲ ψυχῆς διὰ τῆς μουσικῆς (5).

Or, devant la mort et la médecine impuissante, que peut faire la musique, sinon « purifier » les âmes et les préparer à une nouvelle et sans doute plus favorable métensomatose ?

L'attitude d'extase du premier personnage de la face sud, écoutant le flûtiste, n'en prendra que plus de relief et se situera au plus loin, — malgré les apparences de « lieu parallèle », — du peintre Smikros tel qu'il se représente lui-même sur un stamnos célèbre (conservé à Bruxelles aux Musées royaux d'Art et d'Histoire), en train de céder aux charmes de la courtisane Helikè. Notre éphèbe évoquerait plutôt le Socrate des derniers versets du *Criton*, en proie à son hallucination auditive et « corybantique ».

Un autre détail retiendra encore notre attention : le troisième personnage de la face sud, seul sur une *klinè*, tient un œuf entre le pouce et l'index. Loin d'être une allusion aux habitudes alimentaires des Grecs d'Italie du Sud, il doit s'agir là — personne ne le contestera — d'un symbolisme funéraire, par ailleurs bien connu. De l'œuf primordial des Orphiques à celui de Cuzco, c'est toujours la même métaphore néolithique du « si le grain ne meurt » qui semble se manifester, sous-tendue par la réalité agraire d'une mort toujours envisagée comme la seule condition de survie possible.

L'œuf serait ainsi un universel emblème de salut. Les Etrusques en paraient leurs morts et les Lucaniens du IV^e siècle, sur le territoire même de Paestum, en doteront également la représentation des leurs⁽⁶⁾. On rappellera aussi, non sans s'étonner de la permanence anthropologique de certains mythes, le rôle que tient l'œuf pascal dans le folklore grec-moderne du Χριστὸς ἀνέστη. Enfin, nous nous souviendrons que l'œuf figure en bonne place parmi les tabous alimentaires pythagoriciens, détail suffisant à en garantir la sacralité. De plus, une telle abstention ne peut que favoriser et renforcer la καθάρσις musicale dont nous avons vu plus haut la connotation de « viatique »⁽⁷⁾.

(5) « Les Pythagoriciens, comme le dit Aristoxène, opéraient la purification du corps par la médecine, et celle de l'âme par la musique », CRAMER, *Anecdota Parisiensia*, I, 172 = D.K., I, 468, 19-21. Parmi les allusions pythagoriciennes à la musique, on notera encore le souvenir de traités relatifs à l'art de la flûte dūs, selon Athénée (IV, 184, E = D.K., I, 399, 22 et 439 1-3), à des penseurs tels qu'Euphranor, Philolaos et Archytas. Pour les affinités dionysiaques du pythagorisme, en plus d'une appartenance apollinienne des plus déclarées, on se souviendra notamment que Stobée et Proclus nous ont conservé quelques fragments d'un recueil de Philolaos intitulé *Bacchai* (D.K., I, 415, 416). « L'arc et la lyre » s'y retrouvent ainsi associés aux stridences des flûtes. De telles affinités sont reconnues également par CARCOPINO (op. cit.). On consultera aussi l'article de A. DELATTE et Ch. JOSSERAND, *A propos de la Basilique de la Porte Majeure*, dans *Serta Leodiensia*, pp. 109-116, Liège-Paris, 1930, dont il ressort que le texte d'une inscription trouvée à *Tusculum*, publiée par Volgiano, relative au culte bacchique en cet endroit, pourrait éclairer certains aspects de la décoration stucquée du célèbre hypogée. La *catharsis* musicale des Pythagoriciens est, pour sa part, signalée par A. DELATTE, *Etudes sur la littérature pythagoricienne*, pp. 261-264, Paris, 1915, et par C.J. de VOGEL, *Pythagoras and early Pythagoreanism*, pp. 162-166, Assen, 1966.

(6) Sur le site même de Paestum, de nombreux sarcophages peints datant du IV^e siècle portent en effet ce témoignage d'une symbolique funéraire de l'œuf, comme de la grenade et du cheval (ou du cavalier), renouant par là sans aucun doute avec une série des plus archaïques.

(7) Voir à ce sujet dans mon *Essai sur la Poétique d'Aristote*, p. 68 et svtes, Paris, Vrin, 1975 consacrées à l'étude de la Cathartique pythagoricienne. Le texte de Diogène Laërce (VIII, 33 = D.K., I, 451, 14-19) est le suivant : « Les Pythagoriciens obtenaient la pureté par des pratiques

Reste le plongeon qui décore l'intérieur du couvercle et peut passer pour la pièce maîtresse de l'ensemble. J'en ai déjà parlé ailleurs, en extrapolant son sens funéraire général dans la direction d'un véritable thème anthropologique, le reliant en profondeur avec la « tauromachie » crétoise, une *jataka* bouddhique et un poème de Schiller, notamment⁽⁸⁾. Ici, je me bornerai à en développer l'aspect proprement religieux. Tenons pour acquis le sens funèbre, et insistons sur le statut métaphorique qui s'y incarne : celui de la métamorphose. Le saut et le plongeon ne sont-ils pas, en effet, les images les plus typiques du changement d'état ? Mort, survies et possibilités de métansomatoses y sont donc intimement associées. Les mythes d'Icare et de Phaéon sont là pour nous rappeler ce rôle de mort et de consécration tenu par la chute libre en forme de plongeon et de passage d'un élément à un autre. Mais il est un autre plongeon exemplaire, apparemment suicidaire ; c'est le « saut de Leucade », illustré par la poétesse Sappho, qui, dit-on se précipita dans la mer par désespoir de ne voir son amour pour le beau Phaon payé de quelque retour. Sans nous attarder aux valeurs d'ordalie ou d'exorcisme cathartique dont un tel trait a peut-être gardé le souvenir (ainsi qu'on le retrouve dans le rituel des *φάρμακός*) notons seulement que ce saut, pour mortel qu'il fut, était sans doute moins suicidaire qu'on l'a cru. En effet, en dépit du témoignage (fort tardif) du texte de la XV^e *Héroïde* d'Ovide, qu'est-ce que ce Phaon au nom solaire, ressemblant davantage à une épiclèse apollinienne qu'à un avatar érotique de la grande Lesbienne ? De fait, rien n'est moins bien établi et le beau travail de Jean Hubaux consacré au *Plongeon rituel* est là pour nous rappeler combien cette *devotio* sapphique semble un rappel culturel et mythique plutôt qu'un mélodramatique épisode amoureux⁽⁹⁾.

Evidemment, notre plongeur de Paestum n'est ni Sappho, ni Phaon, ni Phaéon. Alors ? Sans doute représente-t-il symboliquement le défunt ainsi que

purificatoires, des bains, des aspersions et par le fait de se tenir purs des deuils, des couches de toutes souillures, ainsi qu'en s'abstenant de nourritures mortelles, comme les viandes, les trigles, les serpents de mer, *les œufs et ce qui les produit*, les fèves et tous les autres produits dont doivent s'abstenir aussi ceux qui vivent en initiés aux choses sacrées » (c'est moi qui souligne). Un passage parallèle des *Questions conviviales* de Plutarque (II, 3, 2) est signalé par A. DELATTE dans son édition commentée de la *Vie de Pythagore de Diogène Laërce*, p. 23, Paris, 1922. On consultera également M.P. NILSSON, *Das Ei im Totenkult der Alten*, dans *Archiv für Religionsgeschichte*, XI (1908) pp. 530 et svtes, de même que E. ROHDE, *Psyche*, traduction française de A. REYMOND, p. 366, n. 2, et p. 607, Paris, 1928.

- (8) Voir à ce propos mon livre, *Donner à voir, Introduction à la méthodologie de l'histoire de l'art*, Liège, 1977 : les pages 72 et 78 sont consacrées à une étude de l'« image du plongeon ». Cfr aussi mon article intitulé *L'abeille et le taureau*, à paraître dans la *Revue de l'Histoire des Religions*.
- (9) Voir J. HUBAUX, *Le plongeon rituel*, dans *Le musée belge*, t. 27, pp. 1-81, 1923. L'auteur pense toutefois (sans que nous le suivions sur ce terrain) aux cultes de Cotytô (ou à d'éventuels rites de baptême) plutôt qu'à Pythagore. On consultera aussi, dans les *Serta Leodiensia*, déjà mentionnés, l'article *Une épode d'Ovide, Nouvelles recherches au sujet de la Basilique souterraine de la Porta Maggiore à Rome*, où Hubaux poursuit, sur le ton de la polémique, ses réserves à l'exégèse « pythagorique » de Carcopino. Il y interprète un passage de la célèbre Epode XIII du Catalepton pseudo-virgilien dans le sens « baptiste » qui lui est cher et l'applique à titre d'explication analogique à une représentation figurée de la Basilique. L'analyse y est serrée, prudente et stimulante, mais ne semble pas devoir saper la thèse de Carcopino dont le faisceau de convergence forme un véritable édifice. D'autre part, en confirmation de mon interprétation du plongeon comme double symbolique de la mort (et de la survie), on se reportera au texte de l'*Ibis*, extrait du même *corpus*, ainsi qu'à celui du livre XV des *Métamorphoses*, v. 239 et sqq, mentionnés tous deux par Hubaux à la fin de son article.

nous l'avons suggéré, mais peut-on voir là une pratique ou une représentation liée de près ou de loin au pythagorisme ? Or, voici un premier élément de réponse. Il n'est pas Sappho, certes, mais il est peut-être son doublet, si nous en admettons le sens culturel archaïque et, surtout, si nous souscrivons à l'hypothèse de Carcopino qui nous fait voir dans les stucs de l'abside de la Basilique de la Porte Majeure la clef de voûte de tout le système idéologique qui a présidé à sa décoration. Cette représentation du saut de Sappho semble, en effet, le point convergent des autres sujets historiés dûment reliés pour leur part aux croyances pythagoriciennes. De plus, l'auteur nous produit un texte de Pline l'Ancien qui témoigne de l'appartenance pythagoricienne de cet ancien mythe du plongeon⁽¹⁰⁾.

Un tel élément n'a certainement pas valeur de preuve, mais il vient renforcer, à titre de présomption, tout un faisceau de données préalables déjà bien établies. De plus, on ne peut s'empêcher d'évoquer le texte (certainement funéraire et probablement orphique) de la lamelle d'or de Thourioi :

« Je viens d'entre les purs, pure Reine d'en-bas
Enclès, Eubouleus et tous les autres dieux
(...)

Je suis passé, les pieds agiles, par la couronne désirée
J'ai plongé (ἔδυν) sous le sein de la Reine, Maîtresse d'en-bas,
Et je suis sorti, les pieds agiles, de la couronne désirée,
— Heureux, trois fois heureux, tu sera dieu de mortel que tu étais,
Chevreau, je suis tombé dans le lait »⁽¹¹⁾.

L'image du plongeon sous la forme d'un *Kathodos* déjà nettement affirmé par le terme ἔδυν se retrouve dans la magnifique clause du « chevreau noyé dans le lait »... Cet ultime exemple de mort et de survie promise moyennant plongeon et immersion, bien qu'originale de Grande-Grèce, n'est pas, nous dira-t-on, nommément pythagoricien. Hélas non. Cependant les affinités pythagorico-orphiques, en cette terre, reconnues dès Hérodote (II, 81) nous permettent, je crois, de porter ce texte à notre crédit. Il est loin, en tout cas, de s'inscrire en faux contre la direction générale de notre exégèse. Il en va de même du passage de l'*Hélène* d'Euripide où Théonoè fait allusion à l'esprit des morts « *plongeant* dans l'éternel éther » (... εἰς ἀθάνατον αἴθερ' ἔμπεσών v. 1016). Il faut aussi mentionner le fragment 108 de Phérécrate où un récit fabuleux et sans doute parodique des plaisirs aux Enfers est interrompu par une intempestive invitation à s'y « replonger » (παρὸν κολυμβᾶν, ὥς

(10) J. CARCOPINO, *op. cit.*, p. 382, tire argument du passage : *Histoire naturelle*, XXII, 20) que voici :

« [...] et Phaonem lesbium dilectum a Sappho : multa circa hoc, non magorum solum vanitate, sed etiam Pythagoricorum ».

Le contexte y est botanique : il s'agit des vertus érotiques de l'éryngée blanche. Qu'il faille, ou non, voir sous cette variante *candida* de l'éryngée une allusion à la plante *leucas* renvoyant elle-même au célèbre « rocher » ne confirme ni n'infirme en rien l'hypothèse de l'origine pythagoricienne du saut de Sappho. Cela dit, il faut bien admettre que les arguments avancés par Hubaux dans l'article des *Serta*, pp. 187-245 que je viens de citer semblent sur ce point de détail et contre Carcopino et Boyancé, devoir emporter l'adhésion : la *candida* n'est qu'une variante de l'éryngée, l'herbe « aux cents têtes », sans aucun rapport dans la *leucas*...

(11) I.G., XIV, 641, 1 = D.K., I, 17. V. dans mon *Essai sur la Poétique*, *op. cit.*, pp. 66 et 67.

ἔχει' εἰς τὸν Τάρταρον v. 21 dans T. COCK, *Comicorum Atticorum Fragmenta*, Leipzig, 1880 I, 175).

Un détail encore, typiquement pythagoricien, retiendra notre attention : les arbustes représentés sur les deux rives qui semblent séparer l'étendue d'eau où va s'engouffrer le plongeur sont des oliviers. L'aspect noueux des troncs, ainsi que la forme et la disposition des feuilles ne laissent guère de doute à ce sujet⁽¹²⁾.

Or, Pline l'Ancien nous apprend que Varron, sympathisant notoire des idées pythagoriciennes, s'était fait ensevelir « à la mode pythagorique, dans des feuilles d'olivier, de myrte et de peuplier noir » (*Histoire naturelle*, XXXV, 160).

Enfin, en nous rappelant que la présence pythagoricienne à Posidonia est attestée par diverses sources, tournons nos regards vers un temple comme celui d'Héra Argiva, d'une génération à peine postérieur à notre tombe du plongeur, et demandons-nous si le fait que le tracé en rectangle des deux demi-abaques additionnés de l'entrecolonnement réponde aux proportions du nombre d'or ($0,618/1$)⁽¹³⁾ aurait été possible sans qu'une confrérie pythagoricienne de maçons et d'architectes ne s'y fût préalablement établie⁽¹⁴⁾ ?

Peut-être avons-nous retrouvé là la sépulture d'un des leurs. Il est sans doute stimulant de pouvoir désormais l'imaginer d'une manière qui, osons l'espérer, ne soit plus trop improbable...

Pierre SOMVILLE

(12) Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter à titre de comparaison, les illustrations du *Garden Lore of ancient Athens* publié par l'American School of Classical Studies, Princeton, 1968.

(13) Voir à ce sujet F. CALI, *L'ordre grec*, p. 149, Paris, 1958 ; — Voir aussi, cité par CALI, FUNCK-HELLET, *De la proportion, l'équerre des maîtres d'œuvre*, Paris, 1951.

(14) Selon le témoignage de JAMBLIQUE, *Vie de Pythagore*, 239 et 267, (éd. DEUBNER), nous apprenons que les Pythagoriciens Thestor, Simos et Athamas, notamment, étaient originaires de Posidonia (Paestum). Pour plus d'informations, v. dans la Real Encyclopädie de PAULY et WISSOWA l'article *Poseidonia* signé par H. RIEMANN dans le *Nachträge* du t. XXII, 1, soit les pages 1230 et svtes. Nous y trouvons attestée la présence à Paestum des Pythagoriciens Proxénos, Kraniaos, Muès, Bathylaos et Phédon.

LES ORIGINES DE ROME

DÉCOUVERTES ET PERSPECTIVES NOUVELLES

1. Bref aperçu de l'état présent des recherches

Depuis les années qui ont suivi la seconde guerre mondiale, la problématique des origines de Rome, comme d'ailleurs la protohistoire de l'Italie tout entière, ont été complètement renouvelées. L'exploration archéologique en profondeur du sol romain, demeurée en veilleuse depuis les célèbres découvertes faites autour de 1900 dans le secteur du Forum et du Palatin, a été ranimée depuis 1948 par une série ininterrompue de fouilles ou de recherches stratigraphiques étendues à différentes régions de la ville antique. On les doit en ordre principal à MM. P. Romanelli, S.M. Puglisi, G. Carettoni, E. Gjerstad, sans compter les chercheurs plus jeunes. Plus récemment encore, nombre de bourgades du Latium, dont l'histoire primitive est inséparable de celle de l'*Urbs*, ont commencé à livrer leurs secrets : on doit mettre en première ligne la surprenante exploration du sanctuaire archaïque de Lavinium, qui éclaire d'un jour si neuf la pénétration en Italie des cultes d'Énée et des Dioscures.

De 1954 à 1973, le Suédois E. Gjerstad faisait paraître sa monumentale *Early Rome* dans laquelle il mettait au service de l'archéologie romaine une riche expérience en matière de stratigraphie et de chronologie acquise à Chypre depuis 1926. Il procédait à une révision critique de l'ensemble des données, et tentait de reconstruire les diverses étapes du développement de la Rome pré-républicaine : travail admirable d'observation précise, dont les spécialistes seront, pour le détail, longtemps tributaires. L'auteur voit dans l'une de ces étapes l'expression concrète de l'unification définitive de la cité : le premier empiérement du sol arasé du Forum, qu'il place autour de 575 avant J.-C. Mais, s'exagérant la portée d'observations faites par l'épigraphiste K. Hanell sur les premières années des Fastes consulaires, M. Gjerstad a été conduit à placer en 575 la fondation proprement dite de Rome et, par suite, à comprimer entre cette date et environ 450 le règne des six rois qu'il considère comme authentiques.

Ces vues étaient soutenues en un moment où la plupart des historiens, encouragés par les résultats de la recherche archéologique, revenaient à une considération plus confiante et plus compréhensive de la tradition littéraire gréco-romaine. Elles ne pouvaient manquer de rencontrer de vives résistances. Respectueuses de la tradition à certains égards, hardiment hypercritiques à d'autres, les conceptions de l'école suédoise occupent dans l'historiographie contemporaine une place à part. D'ailleurs, la chronologie des premiers temps de Rome a pu, elle aussi, être rectifiée ou précisée grâce à une meilleure connaissance des cultures

protohistoriques du Latium (H. Müller-Karpe en Allemagne, M. Pallottino et G. Colonna en Italie).

2. Le renouveau des études sur l'annalistique

Malgré la belle ténacité qu'il a mise à défendre ses idées, M. Gjerstad n'est qu'en partie à l'origine du renouveau des recherches sur la tradition historico-légendaire auquel on assiste aujourd'hui, spécialement en Italie (E. Gabba, A. Momigliano, celui-ci travaillant à Londres), aux États-Unis (A. Alföldi) et en France (J. Heurgon). Les travaux du Belge J. Poucet sur la légende sabine, la controverse engagée autour d'un livre de M. Alföldi sur les rapports de la Rome royale avec le monde étrusco-latin montrent que le vieux débat sur le degré de validité de la tradition n'est pas clos. Sans doute, en plus d'un cas l'archéologie laisse deviner la réalité sociale, économique ou religieuse. Mais il reste que les sources littéraires sont seules à nous fournir des cadres politiques ou institutionnels, fût-ce sous la forme d'un roman. L'historiographie antique étant irremplaçable, il demeure nécessaire de s'interroger sur les conditions psychologiques, idéologiques et documentaires de son élaboration. Quant aux légendes, sur lesquelles la critique se penche à nouveau avec intérêt, elles constituent, en tant que phénomènes de croyance, une source précieuse à beaucoup d'égards.

Ces dernières années a été remise en question la personnalité du premier des annalistes latins, Fabius Pictor (fin du III^e siècle) : porte-t-il la responsabilité d'avoir aménagé la matière historique et légendaire telle que nous la trouvons fixée deux siècles plus tard chez un Tite Live ou un Denys d'Halicarnasse ? Il est très malaisé de répondre, sinon à propos de quelques détails. Les recherches sur l'annalistique se heurtent à une difficulté d'ordre heuristique presque insurmontable. D'une part, il ne subsiste de ces œuvres que de rares et brèves citations faites par des écrivains ultérieurs ; et ceci, étant donné les habitudes antiques, pose immédiatement le problème de leur délimitation au sein du contexte. D'autre part, on est aussi mal informé sur ce qui, dans ces ouvrages perdus, revenait aux vieux historiens grecs d'Italie (Sicile et Grande-Grèce) et aux archives romaines, officielles et privées. Toute cette documentation ancienne est perdue ; et le moindre détail est quelquefois difficile à établir. Aussi est-ce avec un intérêt exceptionnel que les spécialistes accueillent de temps à autre la découverte de documents qui viennent jeter une lueur sur des secteurs, demeurés jusque-là dans la pénombre, du passé lointain de l'Italie : tels le papyrus de Callimaque contenant la mention d'un siège de Rome inconnu de l'annalistique (1937), les *elogia* épigraphiques de Tarquinia, où l'on voit une vieille famille étrusque romanisée se souvenir de hauts faits de ses ancêtres (1938), ou les tablettes étrusco-puniques de Pyrgi (1964), qui éclairent les relations entre Étrusques, Grecs et Carthaginois au début du V^e siècle. Or, voici qu'en 1976, on a fait connaître un groupe de trois inscriptions, venues montrer que la documentation la plus désespérément fragmentaire peut être enrichie dans des circonstances inattendues. Cette fois, c'est de Taormina en Sicile que provient la découverte, survenue fortuitement sous la piscine d'un hôtel. Ces documents sont des notices, en grec, sur des historiens, qu'on avait peintes sur les parois d'une bibliothèque vers 130 avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque romaine. L'une de ces notices est précisément consacrée à

Fabius Pictor, qui écrivait en grec et qui par conséquent pouvait être lu en milieu siciliote. Le fragment de stuc qui la contient porte aussi, sur la colonne de droite, une notice relative à l'historien sicilien Philistos, ce qui indique déjà que ces textes muraux se suivaient, comme les articles d'un dictionnaire, par ordre alphabétique (*Phabios*, *Philistos*). Or, il est un historien sicilien qu'on s'étonne de ne pas voir occuper la place intermédiaire : c'est *Philinos* d'Agrigente. M. G. Mangano, qui a publié ces textes (dans Alföldi, 1976), suppose ingénieusement que l'omission est voulue : ce Philinos est connu pour ses positions pro-carthaginoises, bien que son œuvre, elle non plus, ne nous soit pas parvenue : il devait donc être à l'index en cette époque aussi proche de la fin des Guerres puniques. Or, le contenu du texte sur Fabius appuie cette manière de voir. On y lit en effet que l'annaliste « racontait l'arrivée d'Héraclès en Italie et aussi le retour [de Troie] de Lanuvius, allié d'Énée et d'Ascagne ; beaucoup plus tard, ajoute l'inscription, vinrent Romulus et Rémus et la fondation de Rome », etc. Ce Lanuvius, inconnu jusqu'ici (le grec dit *Lanoïos*), est le héros éponyme de Lanuvium, vieille cité des monts Albains : héros évidemment fictif, et qui entre dans une série nombreuse. Pourquoi précisément celui-ci ? M. Mangano montre, — le détail serait trop long à rapporter ici, — que la présence de cette mention s'explique par des circonstances politiques locales. Il s'agit de la projection mythique d'une alliance entre Centuripe en Sicile (île d'où venait Énée quand il a abordé aux rivages du Latium) et Lanuvium. On voit par là quel usage il a été fait à des fins politiques des anciennes légendes.

Le texte de Taormina nous apprend d'ailleurs d'autres choses intéressantes, et qui touchent de plus près encore aux origines romaines. Ainsi, la forme *Rhemos* donnée au nom du frère de Romulus, et qui contraste avec l'éponyme *Rhōmos* des vieux historiens grecs, indique que, dès Fabius Pictor, le passage était réalisé entre deux états de la légende : l'un, purement hellénique, qui attribuait à ce Rhōmos la paternité de Rome et faisait de lui un descendant d'Énée à la première ou à la deuxième génération, et l'autre, d'origine italienne, et combinant lui-même plusieurs thèmes, qui avait abouti à mettre au premier plan Romulus, peut-être à la suite des prétentions d'une ancienne famille, les *Romilii*. Et c'est même pour effacer l'« éponymie » de son frère que, semble-t-il, le nom en a été dissimilé de *Rhōmos* en *Remus*. Enfin, on voit que Fabius se détachait sur un autre point encore de la plupart des traditions grecques, en insérant un long intervalle entre l'épisode d'Énée et la fondation romuléenne : or, c'est pour combler cet intervalle qu'a été élaborée la généalogie des rois albains reliant Ascagne et les Jumeaux ; et l'on verra plus loin que la primauté d'Albe-la-Longue sur Rome est contredite maintenant par l'archéologie.

Ainsi, ces vieux textes nous font entrevoir quelques-unes des manipulations que des intérêts familiaux ou politiques ont fait subir aux légendes de fondation. Mais on a des raisons de croire que, si quelque magie les faisaient tout entiers resurgir devant nous, ils ne nous informeraient encore que d'une manière bien imparfaite sur la genèse profonde, si l'on ose dire, de ces légendes. Des découvertes épigraphiques et archéologiques concordantes, jointes à quelques indices littéraires, établissent maintenant qu'une Énéide primitive et une légende des Jumeaux circulaient déjà lorsque les écrivains grecs des V^e-IV^e siècles ont

commencé de s'y intéresser : à une époque, donc, antérieure de beaucoup à toute littérature écrite à Rome.

Il est curieux de constater que, si haut qu'on remonte, l'empreinte hellénique soit perceptible sur chacune des légendes de fondations de villes italiques ; et ceci ne paraît pas tenir au fait que, à ce niveau, ce sont nécessairement des sources grecques qui nous en informent, directement ou non. Cette empreinte se dénonce par la référence explicite à la geste héroïque grecque, mais aussi par le modèle historiographique dont toutes procèdent, et qui est celui des « fondations » de type colonial (*Ktiseis*). Même la légende de Romulus où, on vient de le rappeler, il y a pourtant beaucoup de traits italiques, n'échappe pas à cette influence, puisque des versions anciennes de son histoire faisaient de lui un fils ou un petit-fils d'Énée. Comme ces légendes ont visiblement pour but de créer des liens de parenté entre populations indigènes de l'Italie (y compris les Étrusques) et le monde grec archaïque entendu au sens large, c'est dans le contexte des relations anciennes entre ces deux régions du monde méditerranéen qu'il convient d'en rechercher l'explication. Mais, Grecs ou Italiques, de qui servaient-elles les intérêts ou les prétentions ? A la fois des uns et des autres, pourrait-on dire. J. Bérard, il est vrai, observait il y a vingt ans que la distribution géographique de ces légendes ne correspond pas à l'expansion coloniale historique qui s'est poursuivie en Italie du Sud et en Sicile depuis le VIII^e siècle ; il inclinait à les mettre en rapport avec les navigations mycéniennes en Occident, dont l'archéologie, depuis, n'a fait que confirmer la réalité. On songerait alors à des milieux italiques, c'est-à-dire italiques hellénisés, non nécessairement colonisés. Pourtant, d'autres travaux établissent de façon convaincante que telles légendes proprement coloniales, qui se réclament des mêmes origines, s'expliquent en fonction de situations pleinement historiques : leurs auteurs ont cherché à justifier par une anticipation mythique des prétentions territoriales sur des populations indigènes ou des antagonismes entre colonies. Qu'il suffise de renvoyer ici aux publications de M. L. Lacroix. M. J. Perret, de son côté, vient de tenter d'étendre à l'Italie non-grecque ce type d'explication ; il reporterait à l'expansionnisme athénien l'inspiration de certaines légendes troyennes intéressant l'Italie du Nord et l'Étrurie. Mais comment expliquer que, conçues dans un esprit de conquête coloniale ou de concurrence commerciale, ces légendes aient été adoptées aussi facilement à Rome et en Italie, non seulement par l'historiographie, inspirée par le patriciat nationaliste, mais aussi, à ce qu'il semble, par l'opinion ? Sans doute, lorsqu'il se crée, à la fin du III^e siècle, une historiographie romaine, les positions relatives du monde italique (alors assujéti à Rome) et du monde grec sont inversées. En un moment où Rome prend une position de force dans la politique méditerranéenne et où, par exemple, sa politique sicilienne vient de lui attirer les âpres critiques de Philinos d'Agrigente (cfr plus haut), c'est elle qui a intérêt désormais à se faire reconnaître des quartiers de noblesse grecque ou semi-grecque. On peut dès lors se demander si les annalistes n'ont pas procédé à une « récupération » au profit de la propagande romaine de ces vieux récits élaborés à d'autres fins par les Grecs. L'ambiguïté psychologique qui s'attachait au référent troyen, ennemi ancestral des Grecs mais que, d'Homère à Euripide, toute une tradition considère avec une évidente sympathie, a pu faciliter ce retournement d'intention.

Il n'en reste pas moins que le culte d'Énée était populaire en Étrurie du Sud dès le VI^e ou le V^e siècle, et à Lavinium au IV^e ou au III^e siècle ; que, sans parler de la Louve du Capitole dont la relation avec le mythe des Jumeaux n'est pas établie, la figure de Romulus avait, vers 350, acquis à Rome assez de relief pour être connue d'un auteur sicilien, Alkimos, qui en faisait le fils d'Énée et d'une Tyrrhenia. C'est dire que ces deux héros apparaissent en Italie centrale dans des conditions dont ni la thèse des ambitions athéniennes (plausible surtout dans le courant du V^e siècle, bien que la céramique attique soit exportée dès la fin du VI^e) ni celle de la propagande romaine ne rend compte de manière pleinement satisfaisante.

Avec la tradition, nous sommes donc en présence d'un édifice complexe, qui s'achève à l'époque historique, après bien des remaniements ; mais ses fondations, plus profondes que ne donnerait à croire sa façade, sont faites de matériaux dont l'origine nous échappe en partie. Et c'est une question difficile que de savoir si, parmi les thèmes et les généalogies qui s'offraient à l'ingéniosité des premiers historiens, certains choix n'ont pas été commandés par le souvenir d'événements ou de situations authentiques que la légende n'aurait fait que styliser, en quelque sorte. Les hypercritiques l'ont nié, au moins implicitement. De nos jours, l'exhumation des civilisations préhelléniques, qui a fourni un substrat à plus d'un mythe grec, et la révélation d'une présence grecque très précoce dans la protohistoire de l'Italie du 1^{er} millénaire, ont rendu les exégètes plus prudents. M. Heurgon a même pu écrire récemment, en songeant sans doute aux grands mythes plutôt qu'aux légendes locales, « qu'à condition de ne pas demander à l'archéologie et à l'histoire un accord sur des faits ponctuels, on ne voit guère d'exemple où les progrès accomplis récemment par les sciences auxiliaires de l'histoire aient convaincu celle-ci de mensonge » (Heurgon, 1977). De toute façon, l'écart qui s'interpose entre ces événements lointains et leur représentation accessible au travers des textes rend ceux-ci peu utilisables sans la contre-épreuve archéologique. A ce niveau, l'histoire se transforme en une sorte d'« archéologie » de la mémoire historique des Anciens.

Cette question me paraît être au fond de la controverse qui s'est élevée, — et, à l'heure présente, le débat n'est pas clos, — autour de l'œuvre dumézilienne. Celle-ci, on le sait, intéresse la période royale, et tout spécialement les quatre premiers règnes, mais aussi les grands faits de la République naissante. Exposées et sans cesse affinées ou amendées en de nombreux ouvrages, les positions de M. G. Dumézil sont trop connues pour qu'il soit besoin de les rappeler ici : on lira dans ce recueil les réflexions qu'elles éveillent chez un latiniste. Elles découvrent en somme, intégré au récit de la plus ancienne histoire des Romains, un univers mythologique et conceptuel issu d'un passé préhistorique très lointain et dont l'héritage s'est transmis sous diverses formes : à Rome même, — par exemple dans sa plus ancienne organisation sacerdotale, — et dans la culture d'autres peuples de langues indo-européennes. Comme cette incorporation est un fait réalisé dès le début de la tradition écrite, on ignore par quelles voies elle s'est accomplie. A en juger par les récits des trois premiers livres de Tite Live ou par les biographies royales de Plutarque, elle apparaît comme la transformation en histoire d'une mythologie abolie. Mais on commettrait une erreur de perspective en se la représentant comme une opération délibérée. Pour l'ethnologue d'aujourd'hui,

le mythe confond éternel présent et passé primordial ; il est à la fois réalité vécue et représentation ; selon la définition proposée par M. Dumézil lui-même, il est un idéal et un moyen d'analyser, d'interpréter les forces qui assurent le cours du monde et la vie des hommes. On conçoit dès lors que chez un peuple comme les Romains, dépourvus d'archives jusqu'à une période avancée de leur existence, ce soit la vieille mythologie ancestrale qui, longtemps, ait tenu lieu d'histoire. Or, on le constate partout, l'éveil d'une conscience historique est l'aboutissement d'un long processus qui commence avec la civilisation urbaine ; il dépend évidemment de l'usage de l'écriture, mais ne lui est pas irréversiblement lié. L'Inde ancienne offre l'exemple d'une civilisation urbaine raffinée, qui a eu des bureaux et des écoles, a rédigé des inscriptions commémoratives, sanctionné par des chartes des donations à des communautés, mais n'a jamais eu ni chronologie fixe ni historiographie véritable. D'autre part, Rome n'a séparé que très tard histoire et éthique. Lorsque les linéaments d'une histoire nationale ont commencé de se constituer dans la mémoire des pontifes ou des chefs de grandes familles patri-ciennes, ceux-ci se sont trouvés devant un vide documentaire correspondant à l'époque pré-urbaine et à une partie notable de l'époque royale. L'ancienne mythologie, laïcisée et comme dépersonnalisée par suite de circonstances qu'on peut entrevoir, avait toutefois encore assez de force pour servir de catalyseur aux souvenirs confus qui subsistaient et pour conférer à l'ensemble une valeur patriotique et morale.

Il se trouve ainsi que, dans le récit annalistique du règne des quatre rois pré-étrusques, les personnages qui tiennent la place des anciens dieux fonctionnels ne portent ni les noms de ces anciens dieux ni les noms véritables de ces rois. Ceux-ci ne sont donc pas issus des dieux par un transfert délibéré ; les vieux cadres fonctionnels sont seulement responsables de leur nombre canonique (quatre), de leur caractérisation et d'une distribution orientée des faits marquants attribuables à cette époque.

On peut se représenter par une perspective la longue genèse pré-littéraire de l'annalistique. Au fond, une image décolorée et à deux dimensions (c.-à-d. mythique et intemporelle), mais aux contours encore distincts, où viennent peu à peu prendre place les figures sans corporéité véritable des premiers rois, mais d'où se détachent, en relief de plus en plus accusé à mesure qu'elles se rapprochent de l'observateur, les scènes et les personnages des temps ultérieurs. L'attraction de l'hellénisme aura fait placer, derrière ce tableau de fond, et à une distance qui a souvent varié, les légendes comme celles d'Évandire et d'Énée, puis, beaucoup plus tard et quand ces dernières ont eu pris leur place définitive, la généalogie des rois d'Albe.

Reconnaître avec M. Dumézil que les ressorts de l'ancienne mythologie italique ont largement conditionné, et à plusieurs reprises, les souvenirs subsistants de l'histoire romaine la plus ancienne, ce n'est nullement exclure que ces souvenirs aient subi isolément d'autres altérations, déjà soupçonnées des Anciens ou décelées par la critique contemporaine : projections dans le passé de faits plus récents, faux triomphes attribués aux ancêtres, etc. Ce n'est pas à dire non plus que la tradition n'ait pas véhiculé nombre de faits ou de situations authentiques. L'antiquité de l'institution royale, par exemple, n'est pas seulement garantie par la survivance dans l'État républicain d'un *rex sacrorum* ou par le nom de *regia*

donné à la demeure du grand pontife ; sa continuité à travers une longue préhistoire est établie par ceci que le nom du « roi » (*rex*) est l'un de ces archaïsmes en fait de terminologie juridico-religieuse que l'Italie partageait avec les anciens Celtes (*-rix*), le monde iranien (ir. oriental *rri*) et l'Inde (*râj-*). L'existence d'éléments authentiques, ou faiblement altérés, était d'ailleurs nécessaire pour assurer *ab antiquo* une certaine crédibilité à l'ensemble.

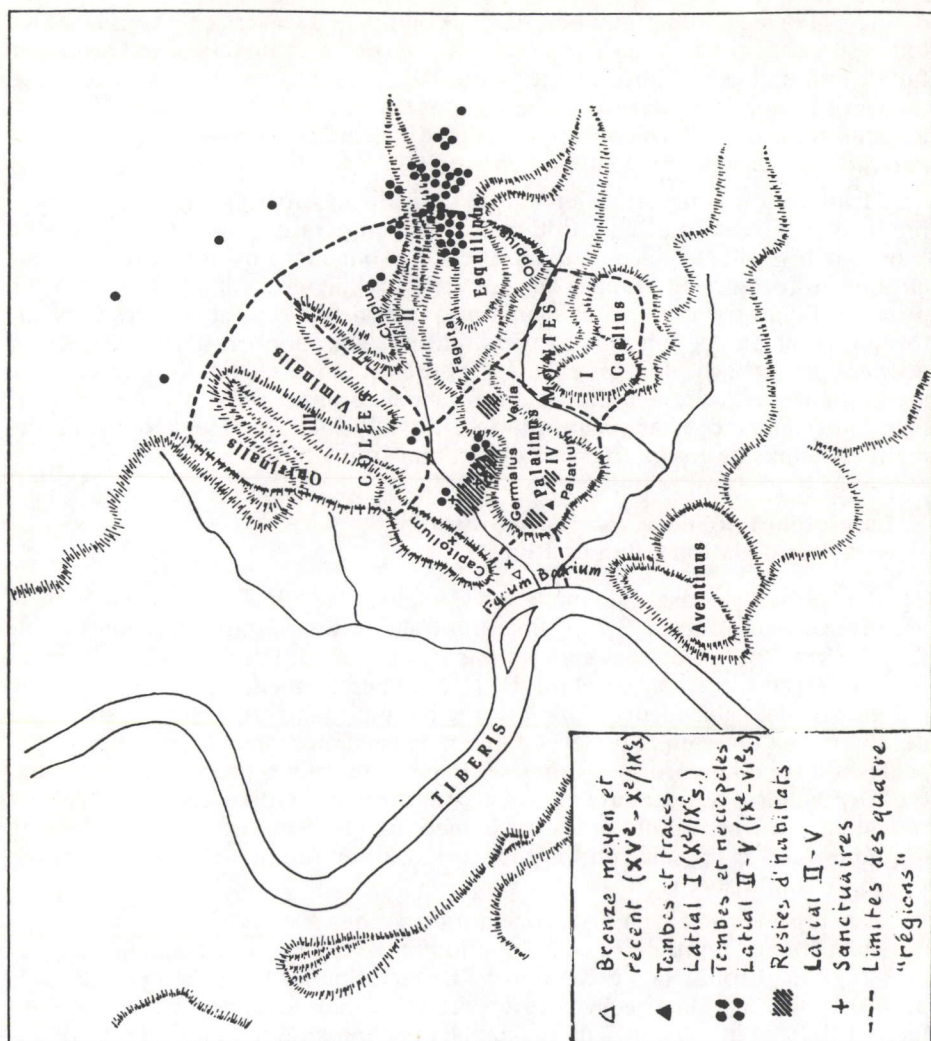
Toutefois, chaque stratification de l'annalistique définit un champ épistémologique particulier ; l'un est du ressort du comparatiste, un autre, du spécialiste de la mythologie grecque, d'autres encore sont simplement justifiables de la critique historique. Et, tandis que les faits mythico-légendaires procèdent en principe d'une structure que la comparaison permet de reconnaître, les faits historiques sont par définition singuliers, et leur altération est parfois difficile à déceler : la tâche de l'historien n'est assurément pas plus aisée que celle du mythologue lorsqu'il s'agit d'un sujet comme les origines romaines, où les divers plans interfèrent constamment. C'est ce dont l'exploration archéologique des premiers temps de Rome fournit l'illustration frappante.

3. La protohistoire de la zone Forum-Palatin et la date de la fondation de Rome

La surprise des archéologues a été vive lorsqu'en 1959-1961 a été connue la découverte sous l'ancien Forum Boarium (marché aux bœufs), situé en face de l'île Tibérine (pl. I), de plusieurs tessons de poterie caractéristiques de l'âge du Bronze moyen et surtout récent (pl. II, 1). Malheureusement, ces fragments n'ont pas été recueillis dans leur position d'origine, mais dans un dépôt constitué par des matériaux de remblai prélevés à l'époque romaine, sans aucun doute sur les pentes d'une colline proche : Capitole, Palatin ou, moins probablement, Aventin. Depuis lors, des découvertes du même ordre se sont succédé à un rythme rapide en plusieurs points de l'Étrurie méridionale (San Giovenale et Luni sul Mignone dans la province de Viterbe) et du Latium (monts Albains, Lavinium, Ardée, Tivoli, Ostie, etc.).

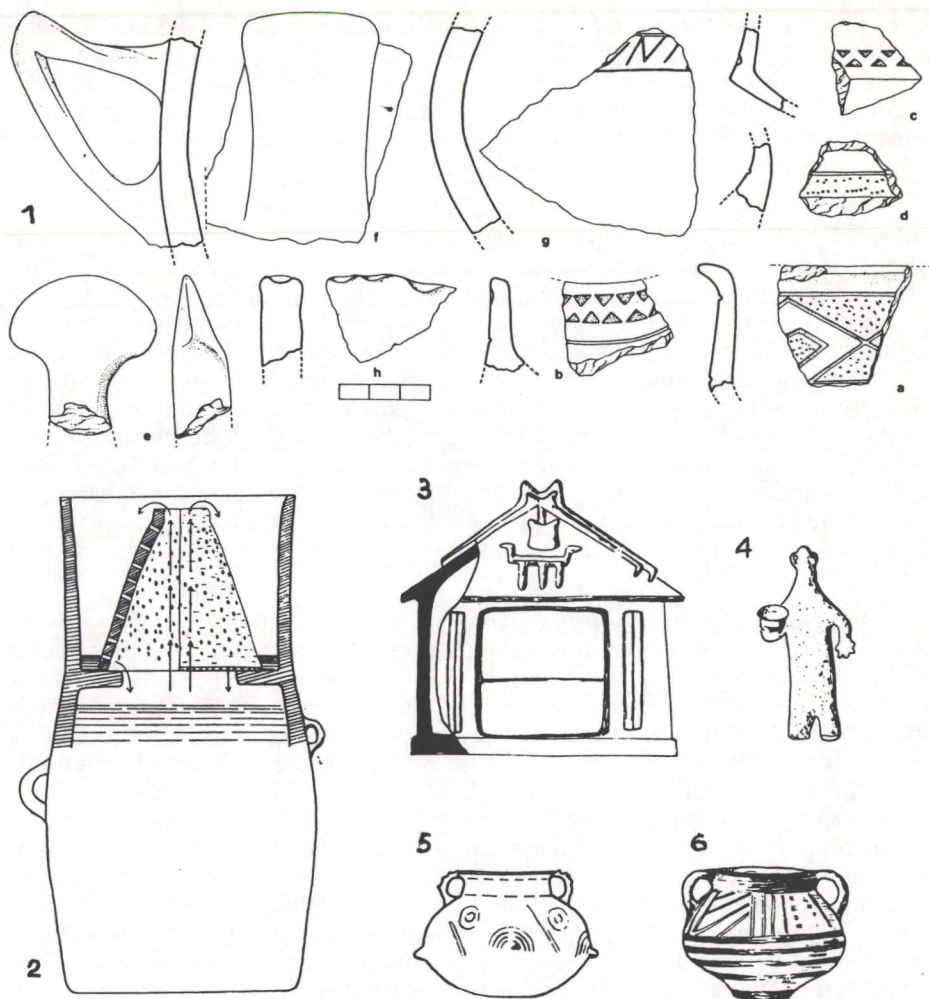
Les tessons romains appartiennent à deux phases successives d'une civilisation naguère mal représentée dans le Latium, mais qui spécifie d'une façon générale l'âge du Bronze (à l'exception du Bronze final) dans le centre-sud de la péninsule. Comme elle se concentre de préférence dans les zones de moyenne altitude de l'Apennin, on convient de l'appeler *apenninique*. Là où l'on peut observer les trois stades principaux de son évolution, comme dans les Marches (ancien Picenum), les Abruzzes (Samnium) et les Pouilles (Apulie), elle constitue un très long cycle culturel dont l'évolution ethnologique semble avoir conduit les groupes d'hommes qui en étaient les porteurs d'un nomadisme pastoral et guerrier à des formes de semi-nomadisme de plus en plus intégrées au milieu agricole préexistant. Seules les deux dernières phases sont connues jusqu'ici à Rome, dans la zone circonvoisine et en Toscane méridionale :

1° la phase *médio-apenninique* ou *apenninique* proprement dite (Bronze moyen : env. 1550-1300 av. J.-C.), reconnaissable par une céramique au décor géométrique fait surtout de bandes de pointillé cernées par deux traits, de losanges, de dents de loup, etc. (p. II, 1, a-c) ;



(D'après M. PALLOTTINO, 1972)

PLAN I



1. - Céramique apenninique du Forum Boarium (Sant'Omobono)
 2. - Vase apenninique à bouillir le lait, de Cetona (prov. de Sienne)
 3-6. - Civilisation latiale : 3 et 5, du Forum ; 6, de l'Esquilin ;
 4, de Rocca di Papa (monts Albains).

2° la phase terminale ou *subapenninique* (Bronze récent : de 1300 env. jusqu'à une période comprise entre 1200 et 1050, avec possibilité de rémanences locales jusqu'au Bronze final ; le détail est extrêmement complexe) ; cette période, relativement bien représentée au Forum Boarium, se signale entre autres par une certaine décadence du décor des vases et par un développement des anses, qui prennent des formes plastiques très élaborées.

On notera ici qu'en plus des dates obtenues par la méthode des isotopes radio-actifs du carbone (C 14), on dispose maintenant de synchronismes avec le comput historique gréco-oriental grâce à la présence de poterie mycénienne dans les niveaux apenniniques de plusieurs habitats, comme celui de Luni sul Mignone déjà cité, ou celui de Porto Perone près de Tarente. La comparaison entre le site toscan et le site romain permet de situer entre le XV^e et le X^e siècle environ la « tranche » d'occupation reflétée par le dépôt romain. Mais on ne saurait dire évidemment s'il s'agit d'une occupation continue ou intermittente ; et, faute de connaître l'habitat, on ne sait pas davantage quel était le genre de vie des « Apenniniens » qui ont fréquenté ou habité à cette époque la basse vallée du Tibre ; mais les conditions écologiques du site, jointes à la présence d'un fragment de récipient identifié ailleurs comme appareil destiné à l'ébullition du lait (pl. II, 2), donnent à penser que l'économie pastorale tenait une place significative dans leurs activités.

On ignore quelle était l'appartenance ethnique de cette société. En effet, on ne sait si, entre elle et les communautés du premier âge du Fer, il y a, par-delà le Bronze final, continuité ou rupture. Seules des stratigraphies où l'on pourrait observer entre 1200 et 800 environ, non pas des récurrences de l'occupation, mais une continuité véritable, peuvent un jour aider à résoudre cette question. Les récentes découvertes faites dans le Latium et en Toscane permettent toutefois quelques observations intéressantes. Si, à Rome même, les conditions de la découverte n'autorisent pas à parler d'une telle continuité entre période apenninique et période *latiale* (ainsi désigne-t-on le *faciès* propre à Rome et au Latium pendant le premier tiers du premier millénaire), une telle continuité apparaît désormais probable dans certaines cités archaïques telles que Lavinium, Ardée dans le Latium, ou que Narce en pays falisque, — région qui à l'époque historique apparaît comme une enclave latine sous domination étrusque. Et ni les données linguistiques ni les caractères généraux de la civilisation apenninique ne s'opposent *a priori* à une équivalence entre Apenniniens du Latium et du pays falisque, d'une part, et Protolatins, de l'autre. Mais cette continuité serait-elle formellement établie (ce qui est techniquement difficile), qu'il resterait à résoudre le très difficile problème posé par la civilisation propre au Bronze final (dont l'appellation technique est *Protovillanovien*). Opposant la pratique rigoureuse de l'incinération des morts à l'inhumation apenninique, la première culture latiale diffère à beaucoup d'égards de la civilisation locale du Bronze récent ; elle participe à l'idéologie religieuse et esthétique du grand ensemble européen dit des Champs d'urnes. Il est vrai que de nettes réminiscences apenniniques ont été relevées dans les formes et les décors de la poterie latiale ; il s'agit selon toute apparence d'un phénomène secondaire, dû à l'influence exercée au cours de la phase lat. II B (VIII^e siècle) par la civilisation campano-calabraise des Tombes à fosses, dont l'hérédité apenninique semble plus immédiate ; mais des indices historiques

et linguistiques tendent à attribuer cette dernière culture à un groupe protolatin méridional : les Aurunces et les Opiques de la tradition, très anciennement apparentés aux Latins.

En somme, la première culture latiale, qui apparaît constituée dans le courant du X^e ou au début du IX^e siècle, est le résultat d'un processus de différenciation régionale de la civilisation protovillanovienne du Bronze final, dont l'évolution en Étrurie donnera naissance, un peu plus tard (IX^e siècle), à la civilisation *villanovienne*, à laquelle on sait maintenant que la civilisation *étrusque* est reliée par une série de transitions. Il est curieux de constater que des destinées identiques ou étroitement parallèles au cours de la protohistoire aient donné lieu de part et d'autre du Tibre à deux nations aussi différentes que la nation latine et la nation étrusque. Or, une observation a été faite récemment, qui, si elle devait être confirmée, serait peut-être significative. Il semble qu'à la continuité d'occupation entre âge du Bronze et âge du Fer qu'on entrevoit dans certains établissements du Latium semble s'opposer en Étrurie un abandon assez général des villages de l'âge du Bronze au sortir de la phase protovillanovienne ; aucun d'eux n'est destiné à devenir l'une des grandes métropoles urbaines qui sont l'originalité du monde étrusque. Le cas de la vallée du Mignone, encore prospère au Bronze final, et où l'on a même dégagé les vestiges d'une résidence princière (Luni), est frappant. Inversement, les agglomérations proprement villanoviennes de Tarquinia, de Caere, de Vulci, promises aux destinées que l'on sait, sont sans antécédents apenniniques ou protovillanoviens. Il semble en tout cas que, dans sa phase tardive, la société protovillanovienne ait été le théâtre d'une profonde rénovation culturelle et démographique ; peut-être s'accompagne-t-elle au nord du Tibre d'une réorganisation territoriale et d'un transfert de l'initiative politique et économique à des groupes, — ou à une classe, — d'hommes plus dynamiques.

D'ailleurs, les communautés latiales de la région romaine et des monts Albains apparaissent, au terme de cette période de transformation, en possession d'une culture originale malgré des affinités demeurrées étroites avec le Protovillanovien des monts de la Tolfa en Toscane. Sur quelques points, elle paraît même plus novatrice que sa jeune cousine villanovienne. Tandis que cette dernière, jusqu'au VIII^e siècle, continue d'enfermer les cendres des morts dans des ossuaires biconiques selon l'usage hérité du Bronze final, les Protolatins tempèrent volontiers l'austérité du rite incinérateur en utilisant des récipients en forme de huttes, réductions fidèles, les fouilles l'ont prouvé, des habitations réelles (pl. II, 3). Cette idée n'est pas inconnue en Étrurie, mais il est remarquable qu'aucune urne typiquement biconique n'ait été retrouvée jusqu'ici dans les nécropoles romano-latiales. Et il faut aussi mettre au compte de l'originalité latiale ces petits personnages de terre cuite, faisant le geste de la prière ou portant une offrande, qu'on a mis au jour dans les tombes de la région albaine (pl. II, 4).

On est à présent en mesure de corriger la chronologie trop basse de M. Gjerstad et d'attribuer à un moment avancé de cette phase, mais encore à cheval sur le Bronze final et le Fer initial, les établissements romains dont témoignent les plus anciennes tombes du Forum (près du temple de César divinisé et près de l'arc d'Auguste). A quoi il faut vraisemblablement joindre la sépulture isolée retrouvée près de la maison de l'impératrice Livie entre deux croupes du Palatin (pl. I). Cette dernière, où l'urne-cabane est encore embryonnaire, suggérerait à elle seule

la très haute antiquité de l'habitat du Palatin, où la tradition plaçait la *Roma Quadrata* de Romulus. Or, cela est largement confirmé par l'existence de deux zones d'habitation, de part et d'autre de cette même tombe. L'une, sur la hauteur appelée Germal, a livré en 1948-1959 les trois soubassements de cabanes creusées dans le tuf que tous les manuels d'histoire romaine ont maintenant popularisés. De l'examen stratigraphique du terrain accumulé par-dessus il se confirme en effet que cette zone du Palatin a été habitée dès la phase I ; quant aux cabanes, elles appartiennent au VIII^e siècle au plus tôt (C. Ampolo, 1976). En outre, les établissements du Germal, du Palatium et plus sûrement encore celui de la Velia représentent à l'origine des entités autonomes.

Tout l'indique en effet : bien loin de former la cité unifiée et de plan orienté que laisse entrevoir dans le récit traditionnel la fondation augurale de Romulus, la Rome primitive n'était qu'un assemblage de très modestes hameaux, dispersés sur les hauteurs dominant le bourbier souvent inondé du Forum. Ce dernier a d'abord servi de cimetière, et n'a été habité, — de façon assez éphémère, — que lors d'une phase ultérieure. C'est une question souvent débattue, et non résolue, que celle d'une primauté chronologique, enseignée avec insistance par la tradition, des bourgades du Palatin ; on ne sait pas non plus quel rôle a joué le Palatin vis-à-vis des villages dont on a la trace aux périodes II et suivantes : extension du noyau palatin, suprématie exercée sur des villages satellites, synœcisme romano-sabin ? On hésitera sans doute longtemps encore entre ces formules.

Il n'entre pas dans le cadre de cet exposé de suivre phase par phase le développement topographique et culturel des divers secteurs de Rome jusqu'à leur complète urbanisation accomplie sous les dynastes étrusques, qui lui ont peut-être donné son nom (cfr étr. *rumach* « romain »). L'on suivrait, dans l'idéologie funéraire, les progrès de l'inhumation et la substitution des tombes à fosses aux anciens types à puits ou à caisson ; dans l'évolution artistique, l'avènement du style orientalisant et surtout l'extraordinaire précocité des importations de céramique grecque ; au point de vue topographique, l'urbanisation progressive, sous l'effet de forces économiques et sociales internes et des relations avec la colonie eubéenne de Cumes : on ne saurait perdre de vue que Rome, « ville de premier pont », comme disent les géographes, était le point de passage obligé du trafic terrestre reliant l'Étrurie à la Campanie.

Deux faits majeurs doivent être mis ici en évidence : a) l'existence, indirectement attestée, mais certaine, d'au moins un établissement de longue durée et relevant du cycle « apenninique » sur les hauteurs proches du Forum ; b) la nécessité d'allonger vers le haut, en la subdivisant, la phase I de M. Gjerstad, que celui-ci, en 1966 encore, plaçait entre 800 et 750. Or, la découverte du village du Germal, assignable au VIII^e siècle, avait paru être une confirmation éclatante de la date traditionnelle de la fondation de Rome. Et voici que, sans compter de possibles antécédents apenniniques, l'habitat du Palatin se trouve, surtout par les tombes du Forum, vieilli d'un siècle à un siècle et demi au moins, et que, du coup, disparaît la priorité attribuée par l'annalistique aux bourgades albaines.

Le problème qui surgit, inéluctablement, illustre de façon exemplaire la perplexité qu'on peut éprouver à l'endroit de la tradition, et la nécessité, indiquée au début de cet article, de l'envisager au préalable dans sa perspective propre, à

travers les divers « modèles » qui l'ont formée. Le modèle des fondations coloniales a sûrement inspiré l'idée d'une « fondation » de Rome, et conduit historiens grecs et romains à rechercher une date ponctuelle qui, on le voit maintenant, n'avait aucune chance d'être adéquate. Reste à savoir par quel mécanisme ont été calculées les dates proposées ; celle du Grec Timée (814/3), inspirée par la recherche d'un synchronisme avec la fondation de Carthage, pourrait suggérer que les chiffres successivement enseignés par l'historiographie romaine (748/7 pour Fabius Pictor, 728/7 pour Cincius Alimentus, enfin 754/3, définitivement adoptée, pour Varron et Atticus) ont cherché un synchronisme avec la colonisation grecque. On a pensé aussi que ces dates résultent d'un compte à rebours qui aurait ajouté les règnes des sept rois à 510/9 (début de la République et des listes de consuls éponymes), chacun de ces règnes comptant approximativement pour une génération. Encore convient-il de tenir compte de ce que les quatre premiers, intégrés dans une construction de caractère mythologique, ont sans doute été fixés de très bonne heure. Quant à la primauté d'Albe-la-Longue, fondée par Ascanie fils d'Énée, elle s'explique par la nécessité où se sont trouvés les érudits, une fois reconnue l'impossibilité de faire de Romulus un fils d'Énée, de combler l'intervalle de plus de quatre siècles qui s'ouvrait entre ce dernier et la fondation de Rome. Peut-être d'ailleurs, primitivement, l'« Énéide » intéressait-elle plutôt Lavinium que Rome même. Enfin, quoi de plus factice en apparence que la légende palatine d'Évandre, venu, dit-on, soixante ans avant la guerre de Troie, et dont la *Pallantion natale*, en Arcadie, rappelle si visiblement le nom du *Palaetium* ?

Sans doute, en tout ceci, grande est la part d'artifice. Il n'en demeure pas moins que l'archéologie révèle une série de rencontres curieuses. Ainsi, la première moitié du VIII^e siècle correspond à une phase du développement de Rome où l'on assiste à l'abandon des dépositions funéraires sur le Forum et à l'apparition des premières tombes à fosses sur l'Esquilin, ce qui consacre vraisemblablement le début d'une planification permettant de qualifier déjà cette époque de « proto-urbaine ». Mais ceci, dira-t-on, signifie précisément le fin du primat des établissements palatins. Il est vrai, encore que l'érudition romaine, semble-t-il, ne s'accordât pas tout à fait sur la notion primitive de *Roma quadrata*. De toute façon, on ne saurait exclure que la tradition ait ici télescopé deux moments distincts.

Il n'est pas moins étrange de voir survivre dans la Pallantée d'Évandre le souvenir d'antiques hameaux de bergers installés non loin du gué du fleuve, ou encore, dans le mythe d'Hercule et du géant Cacus, celui de relations possibles entre ces mêmes pasteurs et les prospecteurs mycéniens à la recherche de marchés occidentaux. Et ce, à une date (vers 1250 selon la tradition) qui marque précisément le milieu d'une époque qui voit les communautés apenniniques des côtes tyrrhéniennes importer des vases mycéniens des types III B et C...

Il semble donc possible de dépasser le conflit d'école entre traditionnalistes et hypercritiques. Ces traditions, on le sait maintenant, ne sont pas toutes le fruit d'un hellénisme littéraire et superficiel. Il en est d'assez anciennes pour s'être greffées sur d'authentiques souvenirs encore vicaces, mais inorganisés ; la mentalité mythique, à Rome comme ailleurs, puis des intérêts politiques, l'érudition enfin, auront assuré le succès des légendes au détriment des souvenirs véritables.

Et l'un des grands services qu'a rendus à nos études M. Dumézil est de nous avoir montré que, s'ils n'ont pas eu d'histoire, les Latins des âges anciens n'étaient dépourvus ni de mémoire, ni de culture.

Jean LOICQ

Orientation bibliographique

- Pour le classement et l'interprétation de détail des données archéologiques, l'ouvrage fondamental est :
GJERSTAD E., *Early Rome*, VI tomes en 8 vol. *Acta Instituti Romani regni Sueciae*, Lund, 1953-1973. — Les vol. IV, 1 et 2 renferment une synthèse de la documentation archéologique.
- La chronologie de GJERSTAD a été révisée et rectifiée par :
MÜLLER-KARPE, *Vom Anfang Roms*, Heidelberg, 1959.
- La synthèse la plus judicieuse des origines romaines, envisagées dans leur contexte général italique et méditerranéen, est, en français :
HEURGON J., *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux Guerres puniques*, « Nouvelle Clio », Paris, 1969.
- On verra aussi les réflexions critiques, équilibrées et pénétrantes de :
PALLOTTINO M., *Le origini di Roma*, dans *Archaeologia Classica*, XII, 1960.
ID., *Le origini di Roma : considerazioni critiche sulle scoperte e sulle discussioni più recenti*, dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, I., *Von dem Anfang Roms bis zum Ausgang der Republik*, t. 1, Berlin, 1972.
- Les découvertes récentes, à Rome et dans le Latium, ont fait l'objet de deux expositions, l'une à Rome en 1976, l'autre à Paris en 1977. Les notices introductives des catalogues édités à cette double occasion, et dont le présent article s'est souvent inspiré, donnent l'état le plus récent de la recherche :
Civiltà del Lazio primitivo. Roma 1976, Rome, 1976. — Synthèses de G. COLONNA, M. PALLOTTINO, etc.
Naissance de Rome. Petit Palais 1977, Paris, 1977. — En partie, adaptation abrégée, en français, du précédent.
- On trouvera le texte des inscriptions de Taormina, avec le commentaire approfondi de G. MANGANARO, dans l'ouvrage suivant, qui constitue par ailleurs un bilan critique des recherches fondées sur l'historiographie :
ALFÖLDI A., *Römische Frühgeschichte. Kritik und Forschung seit 1964*, Heidelberg, 1976.

ASPECTS DE L'ESCLAVAGE DANS L'EMPIRE ROMAIN

Si l'esclavage n'est absent d'aucune civilisation antique, nul ne contestera le fait qu'il est particulièrement bien attesté dans les sociétés grecque et romaine. Des « Entretiens sur l'antiquité gréco-romaine » se devaient donc d'abord ce sujet indispensable à une bonne compréhension des deux sociétés qui retiennent notre attention. Mais la bibliographie de l'esclavage grec et romain est devenue tellement abondante qu'il est impossible d'en faire une synthèse relativement brève. Je me suis donc limité à quelques aspects de l'esclavage dans l'empire romain, en insistant dans la mesure du possible sur l'apport des historiens marxistes à la connaissance du problème⁽¹⁾.

1. LES SOURCES DE L'ESCLAVAGE [16, pp. 543-545]

1.1. C'est à l'époque impériale que des juristes se sont intéressés, de manière théorique, au problème des sources de l'esclavage : il s'agissait de les classer [29]. Je présenterai seulement l'exemple de Marcien (début III^e siècle) parce qu'il est très clair et, surtout, le plus directement utilisable pour une étude historique des sources de l'esclavage. Selon Marcien, ces sources se divisent en deux catégories : les premières sont de droit civil (romain), les autres sont du droit des gens (*ius gentium*) c'est-à-dire qu'elles se rencontrent dans les droits de tous les peuples. L'asservissement en vertu du droit civil comprend les cas suivants : le voleur pris en flagrant délit, le déserteur, la personne qui ne s'est pas fait recenser, l'enfant vendu par son père, le débiteur insolvable (jusqu'en 326 av. J.-C.) deviennent esclaves. A l'époque impériale, certains de ces cas sont tombés en désuétude (le premier, par exemple), mais d'autres apparaissent. Ainsi, la femme qui cohabite avec un esclave malgré une interdiction du maître de ce dernier peut être réduite en esclavage. Les condamnés à mort, aux bêtes, aux mines sont considérés comme des esclaves (*servi poenae*). Devient de même esclave l'homme libre adulte qui se fait vendre comme esclave par un complice, puis revendique la liberté et partage avec le vendeur le prix de la vente. L'asservissement en vertu du droit des gens est illustré par deux exemples : la vente comme esclave des prisonniers de guerre et la naissance de l'enfant d'une mère esclave.

1.2. Si l'on compare ce classement des sources aux faits, que constate-t-on ?

Les asservissements par le droit civil ne sont certainement pas la source essentielle de l'esclavage romain à l'époque impériale. Par contre, les guerres de conquête menées par Rome depuis le milieu du III^e siècle av. J.-C. ont fait affluer

(1) Les chiffres entre crochets droits renvoient à la bibliographie rassemblée en fin d'article.

les esclaves en Italie. Il faut mentionner ici une hypothèse (à vérifier) de l'historienne soviétique E. Štaerman selon laquelle les prisonniers de guerre ne faisaient pas des esclaves appréciés parce que trop dangereux aux yeux d'éventuels acheteurs privés. Aussi étaient-ils utilisés essentiellement comme esclaves publics et gardés dans les prisons de l'Etat. En revanche, parmi les biens pris par le vainqueur au vaincu, il y avait des esclaves et ce sont ces esclaves que les Romains ont achetés de préférence [41, ch. I].

A l'époque impériale, les sources de l'esclavage n'ont pas sensiblement varié. On l'a vu, il existe de nouveaux cas d'asservissement en vertu du droit civil. En plus de ceux nommés, la crise économique du III^e siècle fait apparaître l'aliénation de sa propre personne. Tout comme à l'époque républicaine, ces causes de réduction en esclavage ne procurent pas un grand nombre d'esclaves. Ce sont donc la vente des prisonniers de guerre, celle de personnes enlevées au cours de *razzias* au-delà des frontières et surtout la reproduction naturelle qui approvisionnent en esclaves les habitants de l'empire romain.

1.3. Jusqu'il y a peu, il était généralement admis que la fin des grandes guerres de conquête républicaines et l'établissement de la paix romaine au I^{er} siècle de notre ère avaient porté un coup sérieux à l'approvisionnement en esclaves. Comme nous le verrons plus loin, il y aurait même eu une pénurie de main-d'œuvre servile qui serait une des causes du déclin économique de l'Italie. Une thèse récente de Štaerman remet cette vision des choses en question. Selon elle, la guerre n'ayant jamais été absente à l'époque impériale [21, p. 324], il n'y a aucune raison de croire à une diminution du nombre des esclaves. Au contraire, l'Italie en serait même saturée. L'argument essentiel avancé par l'auteur pour étayer son affirmation est la stabilité des prix des esclaves jusqu'à la fin du II^e siècle. Ce n'est qu'à partir du III^e siècle, par suite de la fin des conquêtes qui avaient alimenté le marché servile et, à l'inverse, à cause des incursions barbares que la masse des esclaves diminue et se trouve passablement réduite au Bas-Empire [45, ch. I]. Cette idée de Štaerman est cependant en contradiction avec la propre thèse du même auteur selon laquelle la crise que connaît, au II^e siècle, dans la partie occidentale de l'empire, l'ordre esclavagiste est provoquée par le déclin de l'esclavage [39].

2. LE RÔLE ÉCONOMIQUE DES ESCLAVES

2.1. L'étude du rôle économique des esclaves est de celle qui ont suscité le plus de heurts entre historiens marxistes et non marxistes. C'est en effet à son propos que se pose la question de savoir si la société antique est esclavagiste, c'est-à-dire, selon la doctrine marxiste, économiquement fondée sur un travail servile prépondérant. La plupart des historiens « bourgeois » nie le fait. Longtemps les marxistes l'ont affirmé de manière dogmatique, mais ils sont maintenant plus nuancés. Qu'en est-il de la question en ce qui concerne l'empire romain [4; 19; 24; 25; 26; 37; 39; 42; 45, ch. II-III] ?

La présence d'esclaves est attestée dans tous les secteurs de l'activité économique : mines, agriculture, artisanat, commerce, services.

2.1. Les mines

Selon l'historien polonais Mrozek [30; 31], depuis Auguste travaillaient dans les mines non seulement des esclaves mais aussi des condamnés, surtout chrétiens, et des journaliers. Mrozek a particulièrement étudié la situation dans les mines d'or de Dacie. Il estime que la main-d'œuvre servile n'y fut employée que sur une petite échelle, mais fait remarquer que l'économie de cette province ne fut jamais fondée sur un travail servile prépondérant. La pénurie d'esclaves obligea à faire appel aux condamnés et aux salariés libres aux II^e et III^e siècles après J.-C.

2.2. L'agriculture

C'est un truisme d'écrire que l'activité agricole est essentielle dans les sociétés anciennes. Si les esclaves jouent un rôle prépondérant dans l'agriculture d'une de ces sociétés, il y aura de fortes présomptions pour qu'elle ait des fondements esclavagistes. Quelle est la situation dans l'empire romain [21 bis; 32, pp. 154-156, 162-166, 306-307, 312-318; 33, pp. 136-142, 222-226; 49] ?

La main-d'œuvre servile est utilisée sur toutes les terres : petite propriété aux mains de paysans indépendants, terres municipales louées à des fermiers, *villa* appartenant aux décurions, à des vétérans, à des notables ou de riches capitalistes (sénateurs, chevaliers, hauts fonctionnaires, hommes d'affaires). L'emploi de la main-d'œuvre servile semble être d'une importance capitale pour l'exploitation des grands domaines *italiens* (voir ci-dessous pour les provinces) et atteint son paroxysme dans les *latifundia* impériaux qui ne cesseront de s'étendre (les confiscations opérées par Néron sont célèbres ; celles des Sévères les dépasseront en ampleur).

L'impact que l'esclavage a sur la décadence de l'économie italienne, attestée dès le I^{er} siècle de notre ère, peut être aussi un indice de son importance. On sait que, depuis les grandes conquêtes républicaines, l'Italie exploitait les provinces. Elle en recevait des tributs, des matières premières et des esclaves. Elle y vendait ses vins, ses huiles, ses produits finis. Depuis Auguste, les provinces sont administrées rationnellement et prospèrent rapidement, en partie grâce à l'immigration d'Italiens. Deux causes de la crise italienne apparaissent donc : d'une part la concurrence économique des provinces, de l'autre la pénurie de main-d'œuvre due à l'émigration italienne et au *manque d'esclaves* causé par la fin des grandes guerres de conquêtes. Selon l'historienne soviétique Štaerman, la crise de l'économie occidentale à l'époque impériale (II^e siècle) serait provoquée par le déclin de l'esclavage et l'affaiblissement de la production fondée sur le travail servile. Pour elle, la pénurie d'esclaves explique la crise [39] ; pour la majorité des historiens, la pénurie de main-d'œuvre servile agricole est *une* des causes du déclin italien à partir du I^{er} siècle [32, pp. 372-379].

2.3. L'artisanat

Les esclaves artisans sont très nombreux et très spécialisés. Beaucoup vivent de manière autonome et disposent d'un certain bien-être matériel. Selon l'importance de l'entreprise artisanale, un clivage se dessine au sein même de la *familia urbana*. Dans le cadre de la boutique, l'esclave reste un instrument de production

entre les mains du maître. Il ne peut espérer ni pécule important ni affranchissement. Par contre, dans les ateliers suffisamment importants, l'esclave devient de plus en plus souvent une sorte de locataire d'une entreprise artisanale. C'est l'*ins-titor* de nos textes, qui dispose d'esclaves (*vicarii*) et amasse un pécule lui permettant d'obtenir la liberté [45, ch. III].

2.4. Le commerce

Sous l'empire, les esclaves assument une grande part de l'activité commerciale, comme agents de leurs maîtres. Ils continuent de la sorte une tradition inaugurée à l'époque républicaine en conséquence du développement de l'économie commerciale. Les exemples sont nombreux et nous n'en citerons qu'un : M. Iulius Alexander, homme d'affaires en Egypte, employait des esclaves comme représentants dans une entreprise commerciale de Berenike, port de la mer Rouge [7, pp. 100-101 ; 47, p. 82].

2.5. Les services

Est-il nécessaire de rappeler ici le nombre considérable d'esclaves domestiques, cuisiniers, musiciens, barbiers, serviteurs spécialisés (portiers, préposés au mobilier, à l'argenterie, à la garde-robe, etc.), mais aussi pédagogues, médecins, sténographes [38, ch. III ; 47] ?

On y ajoutera l'ensemble des esclaves occupés dans les services publics [20] et de nombreux esclaves impériaux [9 ; 10 ; 53].

* * *

La main-d'œuvre servile joue donc un rôle dans tous les domaines de l'économie romaine. Mais là n'est pas la question, car personne ne nie le fait. Le problème est de déceler l'importance du travail servile par rapport au travail libre. Car, rappelons-le, pour pouvoir affirmer que l'empire romain est un état esclavagiste, il faut prouver que son économie repose de manière fondamentale sur l'esclavage. Est-ce le cas ? On est tenté de répondre « oui » en ce qui concerne l'agriculture des I^{er} siècles avant et après J.-C. Du moins pour l'agriculture italienne. Faisons, en effet, un rapide tour des provinces. Egypte : le travail servile est quasiment absent de l'agriculture, même dans les grands domaines impériaux [7 ; 47 ; 48]. Syrie : le régime de la propriété est celui de la période séleucide. L'esclavage agricole n'étant guère développé, la terre est cultivée par des ouvriers agricoles et des fermiers [23 ; 32, pp. 320-321]. Asie mineure : la main-d'œuvre agricole se compose souvent de fermiers libres. L'esclavage rural est peu répandu, sauf dans les domaines impériaux [50]. Dacie : la civilisation romaine introduit l'esclavage sur les biens des vétérans et dans la basse administration, mais les grands domaines peuplés d'esclaves ne furent jamais, semble-t-il, très nombreux. De toute façon, l'économie fondée sur l'esclavage n'y fut jamais prépondérante [30 ; 33, p. 413]. Pannonie : la main-d'œuvre rurale est formée de paysans libres et d'ouvriers agricoles. L'esclavage n'existe guère que dans les villes, sous la forme domestique surtout [33, p. 417]. Gaule : on admet généralement que la majorité des paysans n'y sont pas soumis à l'état servile. Le schéma de la *villa* « esclavagiste » tracé par les historiens marxistes s'applique peut-être

à certaines régions de la Narbonnaise. Il ne convient guère, semble-t-il, à la Gaule chevelue [8 ; 33, p. 144]. Afrique : la législation impériale du II^e siècle en rapport avec les grands domaines d'Afrique montre clairement qu'une importante partie de l'exploitation agricole de l'époque était le fait de *coloni*. Bien sûr des esclaves sont employés, mais sur une petite échelle [54, p. 95].

Alors ? L'empire romain, un état esclavagiste ? Seules des données statistiques permettraient une réponse définitive. Mais sans doute n'en disposerons-nous jamais.

3. L'ESCLAVAGE VU PAR DES ROMAINS

3.1. Il est étonnant que, sous la république, malgré les grandes révoltes serviles des II^e et I^{er} siècles, la haute société romaine ne semble pas se poser de questions fondamentales sur l'esclavage. Seuls quelques auteurs, la plupart influencés par la pensée hellénistique, surtout stoïcienne, abordent le problème.

Le stoïcisme, en effet, affirme le principe de la liberté naturelle de tout homme ; il constate toutefois l'inégalité des conditions et des esprits. Mais, tout préoccupé à cultiver et à protéger cette dernière, il n'attache guère d'importance à la première. Aussi les stoïciens de l'époque hellénistique ne préconisent-ils jamais l'abolition ni même une réforme de l'esclavage. Pour eux, celui qui, né esclave, se résigne à cette condition, est libre et l'esclave qui souhaite l'affranchissement ne fait pas preuve de sagesse [28, ch. III]. Ainsi Cicéron, qui n'aborde jamais de front le problème de l'esclavage, ne le met pas en question et en présente de nombreuses justifications. Selon lui, l'esclavage est un mal moral. Le corps d'un sage peut-être enchaîné, traîné en esclavage, son esprit, qui seul compte, demeure libre, car la vertu n'est jamais esclave [13 ; 28, ch. IV].

3.2. Tout au contraire, aux deux premiers siècles de l'empire, le problème de l'esclavage préoccupe très fort les classes supérieures de la société romaine [40 ; 45, ch. VI] dont les conceptions se reflètent dans la littérature latine [5] et grecque.

L'idée de la bassesse innée des gens accomplissant un travail physique et en particulier des esclaves est, à l'époque impériale, généralement admise dans les milieux des classes dirigeantes. Ainsi, pour les représentants de ces classes, quand ils ne se livrent pas à des supputations théoriques mais nous font part de leurs sentiments profonds, l'esclave est un être inférieur, dépravé, dont le contact, pour un homme bien né, est désagréable et humiliant. D'autre part, ces gens savent que les esclaves les haïssent et les craignent, mais eux-mêmes ont peur que les esclaves ne les dénoncent, ne les tuent, ne fomentent une révolte. Cette peur des esclaves pose à leurs propriétaires des problèmes économiques insolubles. Un exemple : le degré de développement de l'agronomie exige des ouvriers qualifiés faisant preuve d'initiative. Or, la majorité des esclaves ruraux est enchaînée et gardée dans des ergastules [14]. Ces esclaves ne sont donc pas motivés pour fournir un travail de qualité.

Les contradictions qui se posent aux propriétaires d'esclaves et qui ne sont pas résolues dans la pratique trouvent leur répercussion dans différentes théories et propositions.

Ainsi, les représentants des petits et moyens propriétaires italiens refusent un trop grand nombre d'esclaves et souhaitent la protection de la petite exploitation. Leur position est déterminée par la concurrence oppressante qu'ils subissent de la part des grands propriétaires dont les affranchis parvenus sont la personnification, de même que par la crainte devant les conséquences économiques et politiques du développement de l'esclavage. L'idéal de ce groupe est la petite exploitation dans laquelle maîtres et esclaves sont liés par des relations patriarcales presque familiales, qui existaient soi-disant au « bon vieux temps ». Quelques représentants de cette tendance sont même prêts à reconnaître que l'esclavage ne devrait pas exister dans une forme idéale de la société.

Les milieux cultivés des provinces hellénistiques de l'empire, tout comme les cercles des petits et moyens propriétaires italiens, réprouvent l'esclavage pratiqué sur une grande échelle, mais sont plus portés à rejeter l'esclavage en général. C'est ainsi qu'au moins en théorie, quelques penseurs grecs sont prêts à reconnaître aux esclaves le droit de lutter activement pour retrouver la liberté (e.g. Dion Cassius et les Cantabres). Une telle opinion est totalement étrangère aux Romains. De même, à la différence des groupes sociaux dont le comportement est reflété par Pline l'Ancien, Juvénal, etc., on ne rencontre pas chez les auteurs grecs l'idéalisation des exploitations patriarcales esclavagistes des « aïeux ».

Par contre, des rapprochements sont possibles entre certaines conceptions du Grec Dion Chrysostome et du Romain Sénèque, par exemple. Le fait s'explique aisément par leur adhésion au stoïcisme. Pour Dion, il est préférable de vivre sans esclaves plutôt que d'endurer l'inquiétude et les soucis que ces derniers procurent. D'ailleurs, que chacun se serve soi-même puisque la nature a donné à tous un corps conformé de façon à n'avoir besoin de personne. Surtout Dion affirme que tous les moyens de se procurer des esclaves sont injustes. Mais il atténue l'originalité et l'importance de sa déclaration en concluant non pas que l'esclavage est injuste mais que le terme esclave ne correspond pas à la réalité profonde, puisque le corps peut être libre, tandis que l'esprit est esclave et inversement.

Pour Sénèque, les relations entre maîtres et esclaves doivent avoir pour base l'indulgence des premiers et l'humilité des seconds. Chez lui aussi on trouve l'idée, très répandue dans les milieux cultivés, de l'égalité naturelle de tous les hommes : chacun peut devenir vertueux indépendamment de la situation qu'il occupe ; le véritable homme libre est celui qui atteint la vertu, même s'il est esclave. Quelques conclusions parfois plus pratiques découlent de telles conceptions. Ainsi, pour les maîtres, l'aspiration à la vertu signifie la limitation des droits que leur accordent les lois des citoyens. Par exemple, dans l'Etat tout appartient au Roi ; dans la famille, à son chef. Mais le bon roi ne reprend pas leurs biens à ceux qui les possèdent ; aussi le bon *pater familiae* ne retirera-t-il pas le pécule aux esclaves. Mieux, Sénèque ne partage pas l'avis de ceux qui estiment que le terme « bienfait » est inapplicable aux esclaves et supposent que, appartenant aux maîtres, les esclaves remplissent uniquement leur devoir envers eux sans qu'il puisse être question de « bienfait » qui supposerait une volonté libre. L'erreur de ceux qui défendent cette opinion est de croire que l'esclavage atteint l'homme en entier alors qu'en l'occurrence son âme reste libre. En fait, il existe quelques règles ordinaires régularisant les devoirs du maître envers l'esclave et de l'esclave envers le maître ; tout ce qui est fait en plus est un « bienfait ». Si un

esclave sauve son maître au cours d'une bataille, s'il refuse de trahir celui-ci sous la torture, il accomplit un « bienfait ».

Ce thème de l'esclave fidèle sera repris par nombre d'écrivains de l'époque impériale (Valère Maxime, Aulu Gelle, Macrobe, Appien, Martial, Tacite, Dion Cassius). Selon Štaerman, ce phénomène, qui n'est toutefois pas nouveau, s'explique par la recrudescence de toutes les contradictions du régime esclavagiste qui détermine l'aspiration d'une partie des représentants de la classe dirigeante à trouver une certaine issue « pacifique » à la situation et à se représenter, bien que théoriquement, les rapports possibles avec leurs esclaves comme une sorte d'idylle sentimentale. Pour tenter de dominer la peur que leur inspirent les esclaves, les maîtres les plus conscients se sont efforcés de suggérer à leurs semblables un comportement humanitaire envers leurs esclaves, mais surtout de prêcher aux esclaves une intériorisation de leur aliénation. Et là, le stoïcisme, bientôt épaulé par le christianisme, a joué un rôle capital.

3.3. Il faut cependant apporter quelques précisions à cette thèse de Štaerman. Bien sûr, la peur des esclaves a sans doute modifié le comportement de leurs maîtres qui ont en mémoire non seulement les révoltes spectaculaires de l'époque républicaine mais encore certains épisodes tragiques au sein même de la *domus* : plusieurs sont tombés sous les coups de leurs esclaves. Bien sûr, stoïcisme et christianisme auront, malgré le caractère théorique de leur doctrine sur l'égalité humaine, une influence favorable sur les rapports entre maîtres et esclaves. Mais il est bon d'ajouter une raison supplémentaire : la manière dont s'opère, par le contact avec les nombreux Grecs et Orientaux réduits en esclavage, l'humanisation des mœurs et des concepts romains. Avec Joseph Vogt [52], j'attire l'attention sur les diverses circonstances dans lesquelles certains esclaves, — nourrices, pédagogues, médecins, secrétaires, — prennent part à la vie intime de leurs maîtres. Ces derniers, secondés, soignés, instruits, nourris par des êtres qui, bien sûr, leur sont juridiquement et socialement inférieurs, ne peuvent toutefois pas s'empêcher de leur témoigner parfois reconnaissance et considération. Avant de devenir un principe de droit naturel [16, pp. 546-547], ce sentiment de certains maîtres à l'égard de leurs esclaves a ainsi de nombreuses occasions d'être ressenti par les Romains comme un impératif de conscience.

4. CHRISTIANISME ET ESCLAVAGE [12 ; 18 ; 28, ch. V-VI ; 38, ch. XVI ; 45, ch. IX par Trofimova]

Ce problème doit être étudié dans les foulées du précédent, car il me semble que les conceptions chrétienne et stoïcienne de l'esclavage peuvent être rapprochées.

D'après les Evangiles, le royaume du Christ n'est pas de ce monde. L'esclavage n'a donc aucune importance si l'âme est libérée et tournée vers Dieu. N'est-ce pas là une logique toute stoïcienne ?

Toutefois, comme le christianisme compte parmi ses adeptes un nombre considérable de pauvres et d'esclaves, il prête une attention plus particulière à leur sort. Les auteurs chrétiens proclament, comme les stoïciens, l'égalité de tous

les hommes et le principe de la liberté naturelle. Mais les réalités économiques empêchent l'immédiate abolition de l'esclavage que les chrétiens ne réclament donc pas. « *Plus que d'une contradiction, il s'agit d'une dissociation entre un principe moral, qui représente un idéal souhaité, et la prise en considération d'une situation historique donnée, que l'on ne saurait bouleverser d'un seul coup sans provoquer une crise sociale d'une extrême gravité* » [16, p. 717 ; 17, p. 443]. Or, les écrivains chrétiens tentent de montrer que, loin d'être des révolutionnaires, leurs correligionnaires sont respectueux de l'ordre établi. La hiérarchie prêche donc la soumission des esclaves à leurs maîtres avec autant moins de réticences qu'elle considère les souffrances des premiers comme un moyen de rédemption.

Certains reprocheront à l'Eglise antique, avec parfois une agressivité un peu suspecte, son comportement à l'égard des esclaves, qualifié d'hypocrite sinon de scandaleux. Mais ce seront souvent les mêmes qui se pâmeront d'admiration pour la manière dont Sénèque, par exemple, aborde le problème. Or, nous venons de le voir, le stoïcisme n'a guère eu d'influence plus radicale sur la question esclavagiste que n'en aura le christianisme. Admettons plutôt que tous deux ont finalement eu des effets favorables sur les conceptions que les anciens se faisaient de l'esclavage et même sur le comportement de certains maîtres à l'égard de leurs esclaves.

EN GUISE DE CONCLUSION

La place manque pour traiter ici les derniers thèmes que j'avais abordés dans ma conférence. A leur sujet je renvoie le lecteur à la bibliographie qui suit : aux numéros 34 ; 36 ; 42 ; 45, ch. VII pour « la politique impériale à l'égard des esclaves », 6 ; 11 ; 14 ; 48 § VI pour « l'attitude des maîtres envers les esclaves », 22 ; 43 ; 44 ; 45, ch. VIII ; 51 pour « esclavage et lutte des classes ».

Je terminerai sur une idée qui, je l'espère, fera sourire mais aussi réfléchir. J'ai été, en effet, assez surpris de voir combien, au XIX^e siècle surtout, mais parfois de nos jours encore, certaines personnes comprenaient mal le problème de l'esclavage antique et avaient la condamnation facile parce qu'elles abordaient cette question d'une manière inadéquate. « Comment une société ayant connu des hommes tels Socrate, Platon, Sénèque a-t-elle pu admettre cette tare qu'est l'esclavage ? ». Attirons l'attention sur le fait qu'on se pose cette question quand l'esclavage est aboli ou en voie de l'être et, en tout cas, vingt siècles après son apogée.

A ces gens, je propose un parallèle, même si comparaison n'est pas raison. Notre société du XX^e siècle connaît le travail. C'est là un phénomène bien établi, même si la tendance est à la réduction du temps qu'on lui consacre. Parti de 48 heures/semaine, on en est à 40. On en réclame 36, puis 32, 28, 24 et pourquoi pas zéro pour une majorité de personnes, dans vingt siècles, par exemple ? Alors, ne pourrait-il se trouver des gens du XL^e siècle pour s'étonner : « Comment une société développée comme la société du XX^e siècle, une société ayant connu des hommes tels Einstein et d'autres, comment une telle société a-t-elle pu tolérer cette tare qu'est le travail ? ».

Je sou mets au lecteur cette réflexion qui me semble illustrer la manière dont on ne doit pas aborder le problème de l'esclavage antique.

Jean A. STRAUS

Orientation bibliographique

Sauf quelques exceptions, cette bibliographie ne remonte pas au-delà de l'année 1965. Le lecteur qui souhaite prendre connaissance de la littérature plus ancienne se reportera au numéro 1 de la liste qui suit.

1. *Bibliographie zur antiken Sklaverei*, éditée par Joseph VOGT, rédigée par Norbert BROCKMEYER, Bochum, 1971.
2. *Bibliotheca Classica Orientalis*, Berlin-Est, 1956 —
3. ALFÖLDI G., *Die Freilassung von Sklaven und die Struktur der Sklaverei in der römischen Kaiserzeit*, dans *Rivista storica dell'Antichità*, 2(1972), pp. 97-129.
4. ANDERSON P., *Les passages de l'antiquité au féodalisme*, Paris, 1977, pp. 57-112.
5. BARBU N.I., *Anzeichen für den Niedergang der Sklaverei bei Plinius d. J.*, dans *Das Altertum*, 17(1971), pp. 224-229.
6. BELLEN H., *Studien zur Sklavenflucht im römischen Kaiserreich*, Wiesbaden, 1971.
7. BIEZUŃSKA-MALOWIST I., *L'esclavage dans l'Egypte gréco-romaine, Seconde partie : Période romaine*, Wrocław-Varsovie-Cracovie-Gdansk, 1977.
8. BORDET M., *La Gaule romaine*, Paris, 1971, pp. 78-80.
9. BOULVERT G., *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain. Rôle politique et administratif*, Naples, 1970.
10. ID., *Domestique et fonctionnaire sous le Haut-Empire romain. La condition de l'affranchi et de l'esclave du prince*, Paris, 1974.
11. ČESKA J., *Die öffentliche Meinung und die Sklaven zu Zeiten des Prinzipats*, dans *Sborník Prací Filosofické Fak. Brněnské Univ. Rada archeol. klas.*, 7(1958), E3, pp. 140-142.
12. ID., *Das Christentum und die Sklavenhalterordnung im IV. Jh. u. Z.*, dans *Sborník Prací Filosofické...*, 15(1966), E11, pp. 103-114.
13. ETIENNE R., *Cicéron et l'esclavage*, dans *Actes du colloque d'histoire sociale (= Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 128), pp. 83-100, Paris, 1972.
14. ID., *Recherches sur l'ergastule*, dans *Actes du colloque 1972 sur l'esclavage (= Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 163), pp. 249-266, Paris, 1974.

15. GAUDEMET J., *Catégories juridiques et classes sociales. Un exemple, l'esclavage à Rome*, dans *Romanitas*, 8(1967), pp. 124-148.
16. ID., *Institutions de l'antiquité*, Paris, 1967, pp. 542-569 et 715-720.
17. ID., *Les institutions de l'antiquité*, Paris, 1972, pp. 321-340 et 442-444.
18. GÜLZOW H., *Christentum und Sklaverei in den ersten 3 Jahrhunderten*, Bonn, 1969.
19. GÜNTHER R., *Das Verhältnis unterschiedlicher ökonomischer Systeme in der Alten Welt zur Gesellschaftsformation*, dans *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte*, 1971, 2, pp. 15-29.
20. HALKIN L., *Les esclaves publics chez les Romains*, Liège, 1897.
21. HEINEN H., *Aspekte der Sklaverei in der römischen Welt*, dans *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 1977/6, pp. 321-336.
- 21bis. JACOTA M., *Les transformations de l'économie romaine pendant les premiers siècles de notre ère et la condition de l'esclave agriculteur*, dans *Etudes offertes à Jean Macqueron*, Aix-en-Provence, 1970, pp. 376-383.
22. KONSTAN D., *Marxism and Roman Slavery*, dans *Arethusa*, 8(1975), pp. 145-169.
23. KURBATOV G.L., *Les esclaves et le problème de l'esclavage dans les œuvres de Libanius* (en russe), dans *Vestnik Drevnej Istorii*, 1964, pp. 92-106.
24. KUZISČIN V.I., *L'évolution de l'agriculture italique et l'intensification de l'exploitation des esclaves* (en russe), dans *Vestnik Moskovskogo Universiteta* (istor. sexcija), 1966, 5, pp. 77-95.
25. ID., *Normes et degrés de l'exploitation du travail des esclaves dans l'agriculture en Italie du II^e siècle avant notre ère au I^{er} siècle de notre ère. (Le problème de la productivité du travail servile et de son évolution)* (en russe), dans *Antičnoie obščestvo*, Moscou, 1967, pp. 38-45.
26. LAUFFER S., *Die wirtschaftliche und soziale Bedeutung der antiken Sklaverei*, dans *Lebendige Lektüre* (= *Dialog, Klassische Sprachen und Literaturen*, tome 10, éd. P. NEUKAM), Munich, 1977, pp. 26-35.
27. MANJARRES J.M., *Esclavos y libertos en la España romana*, Salamanque, 1971.
28. MILANI P., *La schiavitù nel pensiero politico. Dai Greci al Basso Medio Evo*, Milan, 1972.
29. MODRZEJEWSKI J., „Aut nascuntur aut fiunt”: les schémas antiques des sources de l'esclavage, dans *Bullettino dell'Istituto di diritto romano „Vittorio Scialoja”*, 3^e série, 18(1976), pp. 10-25 du tiré à part.
30. MROZEK S., *Les esclaves dans les mines d'or romaines en Dacie* (en polonais, résumé français), dans *Archeologia*, 15(1964), pp. 119-128.
31. ID., *La main-d'œuvre dans les mines romaines à l'époque du principat* (en polonais, résumé latin), dans *Meander*, 20(1965), pp. 170-182.

32. PETIT P., *La paix romaine*, Paris, 1967.
33. ID., *Histoire générale de l'empire romaine*, Paris, 1974.
34. PIGANIOU A., *Les empereurs parlent aux esclaves*, dans *Romanitas*, 1(1958), pp. 9-18 (= *Scripta varia*, III, Bruxelles, 1973, pp. 202-211).
35. POLAČEK V., *Zu einigen Grundproblemen des Sklaventums in Altertum*, dans *Helikon*, 9-10(1969-1970), pp. 54-67.
36. PÓLAY E., *Die Sklavenehe im antiken Rom*, dans *Das Altertum*, 15(1969), pp. 83-91.
37. RIŽSKIJ M.I., *Caractères de la crise de la production esclavagiste dans l'économie agraire de l'Italie au I^{er} siècle de notre ère (en russe)*, dans *Antičnnoie obščestvo*, Moscou, 1967, pp. 60-67.
38. SCHMIDT J., *Vie et mort des esclaves dans la Rome antique*, Paris, 1973.
39. ŠTAERMAN E.M., *Die Krise der Sklavenhalterordnung im Westen des römischen Reiches*, Berlin, 1964.
40. EAD., *Le problème des esclaves dans l'empire romain (en russe)*, dans *Vestnik Drevnej Istorii*, 1965, n° 91, pp. 62-81.
41. EAD., *Die Blütezeit der Sklavenwirtschaft in der römischen Republik*, Wiesbaden, 1969.
42. EAD., *Die Sklaven in der römischen Landwirtschaft und die Politik der Kaiser*, dans *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte*, 1969, 2, pp. 289-308.
43. EAD., *Sur la structure des classes de la société romaine (en russe, résumé anglais)*, dans *Vestnik Drevnej Istorii*, 1969, n° 110, pp. 37-59.
44. EAD., *Der Klassenkampf der Sklaven zur Zeit des römischen Kaiserreiches*, dans *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte*, 1971, 2, pp. 149-164.
45. ŠTAERMAN E.M. - TROFIMOVA M.K., *La schiavitù nell'Italia imperiale. I-III secolo*, Rome, 1975.
46. STRASBURGER H., *Zum antiken Gesellschaftsideal*, Heidelberg, 1976, pp. 51-96.
47. STRAUS J.A., *Quelques activités exercées par les esclaves d'après les papyrus de l'Égypte romaine*, dans *Historia*, 26(1977), pp. 74-88.
48. ID., *L'esclavage dans l'Égypte romaine*, à paraître dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Berlin-New York, tome II, volume 10.
49. *Studies in Roman Property*, éd. M.I. FINLEY, Cambridge, 1976.
50. SVENČICKAIA I.S., *Esclaves et affranchis dans les localités rurales de la province d'Asie (en russe)*, dans *Vestnik Drevnej Istorii*, 1963, 4, pp. 127-139.
51. UTČENKO S.L., *Sur les classes et la structure des classes de la société esclavagiste antique (en russe)*, dans *Vestnik Drevnej Istorii*, 1951, 5, pp. 15-21.
52. VOGT J., *Ancient Slavery and the Ideal of Man*, Oxford, 1974, pp. 102-121 et 129-145.

53. WEAVER P.R.C., *Familia Caesaris. A Social Study of the Emperor's Freedmen and Slaves*, Cambridge, 1972.
54. WESTERMANN W.L., *The Slave Systems of Greek and Roman Antiquity*, Philadelphie, 1955.

Je dois enfin signaler la parution récente de deux ouvrages soviétiques sur l'esclavage dans l'empire romain :

ŠTAERMAN E.M., SMIRIN V.M., BELOVA N.N., KOLOSOVSKAIA Iu. K., *L'esclavage dans les provinces occidentales de l'empire romain au I-III siècles*, Moscou, Editions « Nauka », 1977 et

MARINOVIČ L.P., GOLUBCOVA E.S., ŠIFMAN I.S., PAVLOVSKAIA A.I., *L'esclavage dans les provinces orientales de l'empire romain au I-III s.*, Moscou, Editions « Nauka », 1977,

dont je n'ai malheureusement pas pu me servir pour mon « tour des provinces ».

VINGT-CINQ ANS DE MYCÉNOLOGIE

Le terme « mycénologie », qui s'est imposé depuis quelque temps dans l'usage scientifique, peut être entendu avec deux extensions différentes. Au sens large, il couvre l'ensemble des études relatives à la civilisation mycénienne, y compris l'archéologie et l'histoire. Au sens étroit, d'aucuns le spécialisent pour désigner l'étude épigraphique et linguistique des documents en écriture linéaire B.

En raison de mon orientation personnelle, c'est surtout des textes mycéniens que je voudrais aujourd'hui vous entretenir, mais je serais naturellement impardonnable si je n'y accrochais quelques observations historiques et archéologiques.

Vingt-cinq ans de mycénologie, c'est la période qui s'est écoulée depuis le déchiffrement de l'écriture linéaire B, réalisé en 1952 et publié en 1953. Il est évidemment impossible de vous dire, même en résumé, tout ce qui a, depuis lors, constitué la philologie mycénienne. Je voudrais seulement, sans entrer dans le détail technique, essayer de vous dire où on en est arrivé aujourd'hui, ce qu'il faut en penser et ce qu'on peut en tirer dans la perspective plus largement culturelle qui est la vôtre.

L'entrée des Mycéniens dans l'histoire

On a peine à imaginer aujourd'hui que les Mycéniens appartenaien encore, il y a seulement un siècle, à ce que l'on appelait l'histoire légendaire de la Grèce. Je vous propose de relire avec moi les premières pages de la fameuse *Histoire grecque* de Victor Duruy, dans sa 11^e édition datée de 1881 :

« Les premiers habitants de la Grèce semblent avoir été les *Pélasges*, race aujourd'hui disparue, mais qui aurait couvert l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, et à laquelle on rapporte des monuments d'une construction particulière que les générations postérieures attribuèrent à une race de géants, les *Cyclopes*. Ce sont d'énormes quartiers de roc, souvent bruts, quelquefois taillés, mais toujours placés les uns sur les autres sans ciment. Tels sont les murs de Tirynthe bâtis de pierres dont deux chevaux attelés ne pourraient ébranler la plus petite. Les Pélasges paraissent avoir fondé les plus anciennes villes de la Grèce, Mycènes, Tirynthe, Argos, Sicyône, Orchomène ; et ils commencèrent à en défricher le sol.

Les Hellènes, peuplade guerrière établie dans la Thessalie, et probablement de même sang que les Pélasges, se répandirent, à

partir du seizième siècle avant notre ère, dans les autres parties de la Grèce. Ils paraissent avoir été divisés en quatre tribus principales :
Les *Achéens* [...]
Les *Éoliens* [...]
Les *Ioniens* et les *Doriens* [...]

Ce que je viens d'exposer est à peu près tout ce que l'histoire positive peut dire de ces temps reculés. Mais ces siècles, vides de faits authentiques, avaient été remplis, par la brillante imagination des Grecs, d'une foule de personnages, hommes ou dieux, dont la vie merveilleuse fut l'objet de légendes qui restèrent populaires jusqu'au dernier jour de la Grèce, qui vivent à jamais dans des poèmes immortels, et dont souvent nos artistes s'inspirent encore. Il est donc nécessaire de connaître cette histoire légendaire faite par les prêtres, par les poètes, par le peuple lui-même, et qui recouvre certainement un fond historique, bien qu'on ne puisse le dégager.⁽¹⁾ »

L'historien consacre ensuite une série de pages à résumer l'expédition des Argonautes, les deux guerres de Thèbes, celle de Troie, et d'autres événements imputables selon lui à la période allant de 2000 à 1600 avant notre ère. Et il poursuit :

« Avec la guerre de Troie se termine la période dite des temps héroïques [...]. Mais l'histoire ne nous apporte pas encore ses récits certains [...]. Ce n'est guère qu'à partir de l'an 600 avant notre ère que les Grecs ont des annales suivies et certaines. Avant cette époque, on ne peut affirmer qu'un petit nombre d'événements, tels que la conquête du Péloponnèse par les Doriens, les émigrations en Asie Mineure, la législation de Lycurgue et les guerres de Messénie.⁽²⁾ »

Or, l'idée que les légendes et les poèmes homériques recouvraient un fond partiellement historique était, à cette époque, partagée avec enthousiasme par Heinrich Schliemann, un commerçant allemand qui avait amassé une grande fortune et qui, retiré des affaires à la cinquantaine, décida d'employer son argent à vérifier ses idées sur place, en Grèce et en Troade. En 1868, il prospecta l'île d'Ithaque. En 1870-1871, il commença à exhumer Troie de la butte d'Hissarlik. En 1874, il opéra des sondages à Mycènes, et en 1876 (il vient donc d'y avoir cent ans, mais la célébration en a été relativement discrète), Schliemann découvrit, près de la Porte des Lionnes, le fameux cercle A des tombeaux où il crut reconnaître la sépulture d'Agamemnon. Passons sur les fouilles ultérieures, menées en compagnie de Stamakis et de Dörpfeld. L'essentiel pour nous est qu'à cette date, les Achéens de l'épopée sont devenus les Mycéniens et sont entrés dans la proto-histoire.

Un autre grand virage fut pris à partir de 1900, quand Arthur Evans commença à découvrir, à Cnossos, dans les ruines d'un grand palais, de nombreuses tablettes d'argile portant une écriture jusque là inconnue. Les fouilles italiennes de Phaistos et d'Haghia Triada, puis d'autres augmentèrent bientôt le dossier. Il en résultait que la protohistoire de la Grèce avait compris une période minoenne,

(1) V. DURUY, *Histoire grecque*, 11^e éd., p. 10-11.

(2) *Ibidem*, p. 28.

commencée vers 2000 avant notre ère et utilisant une écriture propre au moins depuis le XVI^e ou le XVII^e siècle. Evans distingua fort exactement deux phases de développement de cette écriture, l'une, le linéaire A, s'arrêtant vers 1450, l'autre, le linéaire B, lui faisant suite seulement à Cnossos. Mais Evans, par principe, réservait l'usage de l'écriture aux seuls Minoens préhelléniques et considérait comme illettrés les squatters mycéniens qui avaient, selon lui, réoccupé partiellement les ruines du palais de Cnossos après sa destruction finale à la fin du XV^e siècle. De là l'idée généralement répandue, entre 1900 et 1950, que la langue de toutes les tablettes était préhellénique et sans parenté avec le grec. C'est sensiblement plus tard que s'amorcera une réhabilitation culturelle des Mycéniens, notamment de la part de deux archéologues, Alan Wace et Carl Blegen. Mais il faut savoir que l'hypothèse préhellénique n'a pas cessé, jusqu'au milieu de notre siècle, de dominer toutes les recherches pour un déchiffrement des écritures crétoises. Michael Ventris, dont je dois maintenant vous parler, n'a pas échappé à cette croyance générale.

Le déchiffrement de Michael Ventris

Je suis entré en relation avec Ventris en 1950. Il avait 28 ans (un an de moins que moi). Il était architecte. Il s'était mis en tête de déchiffrer les tablettes crétoises et, à cet effet, avait commencé à élaborer un état de la question en envoyant un questionnaire à la trentaine de « spécialistes » qui avaient déjà publié sur la matière.

Que savait-on en 1950 ? On avait trouvé à Cnossos et à Pylos des milliers de tablettes et de fragments de tablettes, mais moins de 200 étaient publiées. Evans avait distingué deux phases successives d'écriture, le linéaire A et le linéaire B. Il avait reconnu la valeur des chiffres et le sens de la lecture (de gauche à droite). Il avait bien vu que les tablettes portaient des relevés et des comptes. Aux États-Unis, des photographies des 600 premières tablettes de Pylos (elles furent publiées en 1951) avaient permis à Emmett Bennett de classer les signes de mesures, et à Alice Kober de discerner des alternances de finales qui faisaient penser à des flexions. Mais rien ne laissait espérer un déchiffrement.

Ventris décida d'abord de limiter son enquête aux textes linéaires B. Puis il leur appliqua une méthode rigoureusement combinatoire, tablant sur les alternances, les fréquences, les ratures significatives. Je ne vais pas revenir sur le détail du déchiffrement. Mais je voudrais rappeler que jusqu'en mars 1952, Ventris cherchait, sous le linéaire B, une langue préhellénique plutôt apparentée à l'étrusque (je partageais entièrement cette opinion). Mais en juin de la même année, Ventris fut amené, presque contre son gré, à se demander si les tablettes linéaires B de Cnossos et de Pylos ne seraient pas par hasard écrites simplement en grec. Certains essais de lecture semblaient aller en ce sens et il s'en excusait presque en les qualifiant de « fantaisie », de « folle digression » et de possible « hallucination ». Pourtant ce n'était pas exclu : « Qu'est-ce qui est historiquement plus incongru — écrit-il, — une Cnosse qui écrit en grec, ou une Mycènes qui écrit en crétois ? ».

Il lui fallut bien reconnaître que la langue du linéaire B était du grec mycénien et, l'année suivante, en 1953 (il y a 25 ans), parut le fameux article *Evidence for Greek dialect* qui en apportait la démonstration.

Naturellement tout n'était pas pour autant réglé. Il y eut des approbations enthousiastes, des réticences et des oppositions obstinées. Et puis il y eut surtout, à partir des valeurs reconnues aux signes d'écriture, un long travail d'interprétation et de classement des textes conservés, travail qui n'est pas encore achevé aujourd'hui et dont la difficulté tient à la fois à l'imperfection du linéaire B pour noter du grec et à la nature des documents dont aucun n'est un texte littéraire continu, mais qui sont tous des espèces de bordereaux administratifs, des comptes et des relevés écrits en style télégraphique, et de surcroît le plus souvent fragmentaires. Mais parlons un peu de la nature et de l'usage des tablettes.

La nature des tablettes

Une tablette mycénienne était une petite plaquette d'argile humide, modelée à la main, plus ou moins grande selon les besoins, et sur laquelle on écrivait avec un stylet, de gauche à droite, après y avoir tracé des lignes comme sur un cahier d'écolier. Terminée, elle était mise à sécher, puis rangée sur une étagère, dans une corbeille ou une caissette, éventuellement munie d'une étiquette, elle aussi en argile. Quand elle n'était plus utile, on la retrempait dans l'eau et on en remodelait l'argile pour un nouvel usage. C'était donc un procédé économique.

En fait, les tablettes mycéniennes étaient des documents provisoires, tout au plus annuels. Celles qu'on a retrouvées ont été souvent durcies, cuites accidentellement par l'incendie final des palais. Mais elles n'étaient pas destinées à durer. Elles correspondent à la dernière année de fonctionnement de l'administration palatiale et ne semblent jamais remonter même à l'année précédente. Il y est question d'impôts en nature, de fournitures agricoles, de productions artisanales, de recrutement et de salaire des ouvriers, d'inventaire d'armes et de mobilier, etc. Nous n'avons, parmi les tablettes mycéniennes, pas une lettre, pas un traité, pas un bout de rituel, pas un poème. Ce que ces « archives » (qui n'en sont pas véritablement) nous apportent, c'est une vision de la vie quotidienne des palais, avec, de-ci de-là, des détails occasionnels qui laissent entrevoir la structure institutionnelle, l'organisation du culte ou l'ampleur des relations extérieures. Mais ce n'est jamais qu'à l'occasion.

L'usage des tablettes

L'usage de tablettes d'argile apparaît en Crète au début du deuxième millénaire avec l'organisation des premiers palais minoens. Le modèle est assurément proche-oriental. Cet usage palatial se perfectionne et se généralise après 1700, au temps des seconds palais minoens. C'est le linéaire A, qui cesse avec la destruction de ces palais vers 1450.

On soupçonne les Mycéniens de la péninsule grecque d'avoir été au moins pour une part dans cette destruction. En effet, on sait que depuis le XVI^e siècle,

ils sont devenus, à Mycènes et ailleurs, déjà puissants et riches. Ce sont eux, en tout cas, qui dans la suite, à partir de 1400, commandent dans le palais de Cnossos restauré et qui aménagent d'autres palais semblables sur le continent. Pour ce faire, ils ont emprunté, entre autres choses, à leurs prédécesseurs minoens, l'usage des tablettes et l'écriture, une écriture que d'anciens scribes « recyclés » ont adaptée au grec et que nous appelons le linéaire B. Cette période de suprématie mycénienne a duré deux siècles d'intense activité, mais marquée par le recul de l'économie du bronze devant celle du fer, qui se développe alors en Anatolie, avec la puissance hittite. La légende de la Guerre de Troie garde le souvenir d'une lutte désespérée mais vaine des Mycéniens. Vers 1200, ils s'effondrent, incapables d'empêcher des envahisseurs doriens de brûler leurs palais, d'anéantir leur organisation politique et économique, et de faire oublier pour quatre siècles l'usage de l'écriture.

Les collections conservées

Nous avons conservé deux sortes de documents écrits en linéaire B : d'une part des tablettes et des fragments de tablettes, d'autre part des vases et des tessons portant de brèves indications écrites. Ce sont naturellement les tablettes qui sont les plus importantes et c'est d'elles surtout que nous allons parler en dressant l'inventaire des collections qui nous sont conservées.

A Cnossos, Evans a découvert, au début du siècle, plus de 6150 tablettes et fragments. Après les nombreux raccords de fragments qui ont été opérés jusqu'à ces dernières années, on compte aujourd'hui environ 3400 documents distincts, dont moins de 400 tablettes entières. Presque tout est conservé au musée d'Héraclion ; quelques tablettes se trouvent en Angleterre. La dernière édition par J. Chadwick, J. Killen et J.-P. Olivier date de 1971, mais il y manque encore quelques fragments et environ 200 nouveaux raccords de fragments. J.-P. Olivier a distingué paléographiquement les mains de quelque 75 scribes, dont 40 principaux. Les rapports de fouilles d'Evans et de son adjoint Mackenzie ne permettent de déterminer que pour 1/3 les endroits du palais où des tablettes ont été retrouvées. Dans de nombreux cas, celles-ci ont dû tomber des étages et s'éparpiller dans les ruines. Une idée en est donnée par un plan de J.-P. Olivier dans son ouvrage sur les *Scribes de Cnossos* (1967).

La date des tablettes de Cnossos a été longuement discutée à cause de l'inexactitude des rapports de fouilles d'Evans et de sa propension à les vieillir pour les attribuer aux Minoens. La discussion n'est pas close, mais on ne se trompe sans doute pas en les situant au XIII^e siècle.

La Canée, c'est-à-dire l'antique Cydonia, est le seul autre endroit de Crète où l'on a retrouvé du linéaire B. Il y en a très peu, daté aussi du XIII^e siècle. Les fouilles n'ayant commencé qu'en 1964, on peut espérer d'autres découvertes.

Les nouvelles fouilles anglaises de Mycènes ont apporté depuis 1950, 66 tablettes et fragments, que l'on peut voir aux musées de Nauplie et d'Athènes. La majorité provient d'une sorte de dépôt palatial situé hors des murs, non loin du tombeau d'Atrée, et qui aurait été détruit vers 1275-1250. Une petite dizaine de

textes ont été retrouvés à l'intérieur de l'enceinte, dans la maison dite de la Citadelle, qui aurait été détruite un peu plus tard, en 1230-1200. Anna Sacconi, qui en a donné la plus récente édition en 1974, distingue environ 14 mains de scribes.

Depuis 1966, les nouvelles fouilles allemandes de Tirynthe ont livré 5 modestes fragments de tablettes, tous trouvés hors des murs et datés de la fin du XIII^e siècle. Ils ont été publiés par L. Godart et J.-P. Olivier.

Les fouilles américaines du palais de Pylos, menées depuis 1939 par Carl Blegen, ont mis au jour une masse de tablettes dont le nombre, après les raccords de fragments, se ramène à environ 1200. L'ensemble est conservé au musée d'Athènes. La dernière édition par E. Bennett et J.-P. Olivier comporte deux volumes datés de 1973 pour les textes et de 1976 pour les notes. Bennett a distingué les mains d'une quarantaine de scribes, dont 20 principaux. La majorité des documents se trouvait à l'entrée principale du palais, dans une sorte de bureau de contrôle des entrées et des sorties, qu'on qualifie généralement, mais abusivement d'archives. Le tout est daté de peu avant 1200.

A Thèbes, dans les ruines de la Cadmée, situées sous la ville moderne et difficilement accessibles, les archéologues grecs N. Platon en 1964 et Th. Spyropoulos en 1970 ont découvert 40 tablettes et fragments, que l'on date aussi de la fin du XIII^e siècle. La publication en a été faite par J. Chadwick en 1969 et 1975. Il faut rappeler qu'en 1921, un autre archéologue grec, Keramopoulos, avait découvert à Thèbes une série de vases à étrier portant des inscriptions en linéaire B et que l'on soupçonne encore aujourd'hui d'avoir été importés de Crète. Tout ce matériel se trouve au musée de Thèbes.

Si nous ajoutons les trois inscriptions sur vases découvertes à Orchomène et à Kreusis en Béotie, ainsi qu'à Éleusis, nous avons fait le tour des sites où le linéaire B est attesté. Notons encore que toutes les inscriptions sur vases ont été publiées dans un volume distinct par Anna Sacconi en 1974.

L'écriture linéaire B

L'écriture linéaire B est essentiellement un syllabaire de 88 signes à valeur phonétique, que les uns appellent des phonogrammes, les autres des syllabogrammes. En fait, la valeur de 73 d'entre eux seulement est démontrée ; 15 n'ont pas encore pu être translittérés parce qu'ils ne sont attestés que peu de fois et le plus souvent dans des noms propres mal identifiables (on les représente par un numéro).

La liste de ces phonogrammes n'a guère été modifiée depuis le déchiffrement : quelques-uns ont été supprimés parce qu'ils n'étaient que des variantes graphiques ; quelques autres ont été ajoutés au fur et à mesure des travaux d'interprétation.

À côté de ces phonogrammes se trouvent employés, mais hors des mots, des signes qui expriment, à eux seuls, des notions globales : ce sont les idéogrammes. Ce sont d'abord, comme chez nous, les chiffres. Il y a aussi les signes représentant les différentes mesures de poids et de capacité. Il y a surtout plus de 100

idéogrammes employés dans les comptes et les relevés pour désigner en bref les hommes, les femmes, les animaux, les plantes, les métaux, les vases, les armes, les chars, etc. Une petite moitié reste mal interprétée.

Il faut compter aussi, dans l'usage graphique, l'emploi d'abréviations (constituées par la première syllabe des mots) et de ligatures (groupes de phonogrammes ou d'idéogrammes).

Mais je ne vais pas vous faire ici un cours détaillé d'épigraphie. Il est sans doute plus important de vous dire comment a progressé l'interprétation des textes.

L'interprétation des textes

On aurait pu croire qu'une fois acquis le déchiffrement de l'écriture, l'interprétation des textes ne serait plus qu'un jeu. En réalité, après 25 ans de mycénologie, il reste beaucoup d'inconnues.

La première cause se trouve dans l'écriture elle-même, qui est imprécise et mal adaptée à la notation du grec. Qu'il suffise de rappeler qu'elle confond les voyelles longues et les brèves, qu'elle ne distingue guère les diphtongues, qu'elle confond les occlusives sourdes, sonores et aspirées (à l'exception de *d* qui est distinct de *t*), qu'elle ne note ni *-s* ni *-n* à la finale, qu'elle confond *l* et *r*, qu'elle ne note pas les consonnes géminées, qu'elle rend les groupes de consonnes en insérant entre elles des « voyelles mortes » purement graphiques (*k(a)ratēra*, *dek(a)sato*, *pot(i)nija*) etc.

Une autre difficulté de l'interprétation vient de la nature même des textes, qui étaient, pour les fonctionnaires des palais, des sortes d'aide-mémoire, écrits en style télégraphique, avec des idéogrammes, des sigles, des abréviations, et qu'il nous faut combiner pour essayer de restituer des séries relatives à la même matière. Il faut savoir aussi que beaucoup de tablettes sont brisées, fragmentaires, et que les séries qu'elles constituaient, ont été le plus souvent dispersées et sont incomplètes.

Troisième difficulté : les tablettes concernent l'administration palatiale, c'est-à-dire une organisation politique et économique sur laquelle les textes ultérieurs ne nous éclairent guère. Tout au plus peut-on établir quelques concordances avec les résultats des fouilles et avec les souvenirs des palais de Nestor, d'Ulysse ou d'Alkinoos tels que les a recueillis Homère.

Il en résulte naturellement des incertitudes, des hésitations, des hypothèses et souvent des contradictions entre les chercheurs, et cela étonne naturellement ceux qui voient les choses du dehors.

Pour illustrer cet aspect de la recherche, je voudrais vous montrer rapidement deux documents très brefs et très simples, qui pourront donner une petite idée à ceux d'entre vous qui n'ont pas encore eu l'occasion d'y regarder.

Le premier exemple est la tablette cnosienne *KN Cg 705*. Elle a été trouvée, brisée à gauche, dans un couloir du palais, un peu au sud de la fameuse Salle du Trône, que tous les visiteurs de Cnossos connaissent bien. Elle provient vraisem-

blement d'une pièce de l'étage, détruite par l'incendie. Elle est attribuée par J.-P. Olivier au scribe n° 140, responsable de 4 ou 5 autres tablettes peu importantes. Elle présente l'emploi de plusieurs syllabogrammes, d'une ligature-sigle, d'un idéogramme et d'un chiffre. En voici la translittération, qui appelle naturellement d'autres commentaires :

Aminiso Ereutija ME + RI VAS²⁰⁹ 1

pasiteoi ME + RI VAS²⁰⁹ 1

Jone ME + RI VAS²⁰⁹ 1

L'intérêt de cette tablette, qui note qu'à Amnisos, des vases de miel ont été fournis à Ilithye, à tous-les-dieux et à une autre divinité, réside notamment dans le fait qu'elle rejoint exactement un passage de l'*Odyssée* (19, 188-190) :

στῆσε δ' ἐν Ἀμνισῶ, ὅθι τε σπέος Εἰλειθυίης,
ἐν λιμέσιν χαλεποῖσι, μόγῃς δ' ὑπάλυσεν ἀέλλας,
αὐτίκα δ' Ἰδομενεῖα μετέλλα ἄστν δ' ἀνελθών.

«Il (Ulysse) aborda à Amnisos, là où se trouve la grotte d'Ilithye, dans un aménagement côtier difficile, n'ayant échappé qu'à grand peine aux bourrasques. Aussitôt, montant à la ville, il alla voir Idoménée ».

A noter que le nom de la déesse, qui revêt en grec diverses formes, est Ἐλευθία ici comme en ionien ; cette forme est devenue Ἐλευσία en laconien, et on trouve Ἐλευθυία en dorien de Crète.

Le miel (μέλι) est évidemment destiné au culte ; on sait que c'est une offrande fréquemment liée au lait dans les cultes dits chtoniens encore en Grèce classique. Notre tablette nous révèle un aspect administratif de l'organisation religieuse. On pourrait sans doute encore épiloguer dans ce sens à propos de l'expression πᾶσι θεοῖς.

Le deuxième exemple est la tablette pylienne *PY Cn 608*, qui est intacte et qui provient du bureau d'« archives » à l'entrée du palais. A noter que la matière traitée est représentée (9 fois) par une ligature de l'idéogramme du porc avec le phonogramme *si*, abréviation de *sia₂ro* qu'on trouve « écrit en toutes lettres » dans l'en-tête. Il s'agit de porcs gras ou plutôt de porcs à l'engrais.

Voici la translittération de ce document :

1. joasesosi sia ₂ ro	
2. opidamijo	
3. Pi82	SUS + SI 3
4. Metapa	3
5. Petono	6
6. Pakijasi	2
7. Apu ₂ we	2
8. Akerewa	2
9. Eratei	3
10. Karadoro	2
11. Rijo	2

L'en-tête indique de quoi il s'agit :

ὡ ἀνῆξονσι σιαλονς ὀπιδαμιοι

« Comment des gens de l'arrière-pays engraisseront des porcs ».

Je vous fais grâce des justifications linguistiques, qui nous conduiraient trop loin, pour me limiter à un bref commentaire historique et littéraire. En fait, cette tablette donne un fond de réalité au personnage d'Eumée dans l'*Odyssée*. Il suffit de rappeler l'épisode où Télémaque, revenant à Ithaque en bateau et craignant une embuscade des prétendants, se fait débarquer dans un coin perdu de la côte et se réfugie chez Eumée, qui demeure en cet « arrière-pays ». Qu'on se souvienne aussi d'un autre épisode où Eumée s'excuse de ne pouvoir offrir à son hôte — qui est Ulysse — qu'un maigre porcelet, car il a dû livrer tous ses porcs gras au palais pour les conseils-festins des roitelets du pays, prétendant à la main de Pénélope ou, si l'on préfère, à la succession d'Ulysse. Outre cela, la tablette présente un second intérêt, moins apparent. C'est la liste des 9 localités qui s'y trouvent. Aucune n'est sûrement identifiable avec une localité qui aurait survécu à l'époque classique. Nous sommes seulement certains que *Pakijasi*, * Σφαγιανσι, datif de * Σφαγιᾶνες, est le nom de la localité ou du canton où se trouvent le palais royal et aussi le temple le plus important, consacré à une déesse non citée et dirigé par une prêtresse dont nous connaissons le nom, *Erita*. Il est néanmoins intéressant d'observer que cette liste de 9 localités se retrouve dans le même ordre dans deux autres tablettes, *Vn 20*, qui note une distribution de vin (*wono* ?) et *Jn 829*, qui enregistre une répartition de bronze entre des forgerons. Il ressort aussi d'autres documents que ces 9 localités sont les principales de la province inférieure ou occidentale (*deweroakoraija*), laquelle se distingue d'une province d'outre mont (*peraakoraija*), qui doit être la plaine du Pamisos. La question qui reste est de répartir ces localités sur la carte. Elle n'est pas clairement résolue.

Le temps nous manque pour citer et commenter même brièvement d'autres tablettes. Je vais seulement évoquer à grands traits quelques autres aspects de ce que l'on peut considérer comme un apport original des tablettes.

C'est assurément le cas de ce que l'on appelle généralement le cadastre de Pylos. Ce sont quelque 200 tablettes et fragments, regroupés dans une même classe E parce qu'elles sont caractérisées par l'idéogramme du « blé » (n° 120). En fait, les quantités de blé mentionnées sont une manière conventionnelle (dont nous n'avons pas la clé) d'indiquer les superficies ou les valeurs des parcelles de terre. Les documents qui nous sont conservés, concernent deux districts, l'un englobant le palais, l'autre le domaine du *ra-wa-ke-ta* λαφαγετας, principal personnage après le roi. Toute terre occupée d'une façon ou d'une autre est appelée *ko-to-na*, κτοίνα. On distingue la *ko-to-na ki-ti-me-na*, κτοίνα * κτιμένα, qui est la propriété privée et la *ko-to-na ke-ke-me-na*, κτοίνα * κεχεμένα, littéralement la « terre délaissée », entendons la terre vaine, commune ou communale. Le cadastre pylien énumère les parcelles de chaque catégorie qui sont louées (*o-na-ta*, ὄνατα), sans doute moyennant un paiement en nature. Il en distingue des sortes de roture (*ka-ma*, * καμας), dont le tenancier (*ka-ma-e-u*, * καμαευσ) acquitte sa redevance en y exécutant, dans un délai donné, un travail de défrichement ou de mise en culture. Le relevé cadastral connaît aussi le *te-me-no*, τέμενος, qui est une terre privilégiée, attribuée en bénéfice au roi et aux grands du royaume ; aussi l'*e-to-ni-jo* (que j'ai proposé

de translitérer * ἐντορνιον), qui est une terre rattachée à un temple et échappant donc à l'autorité civile. Un examen plus approfondi de ce cadastre découvre naturellement bien des détails institutionnels qu'il n'est pas toujours facile de rattacher à des faits par ailleurs connus.

Ainsi il est souvent question dans ces tablettes cadastrales, mais aussi dans de nombreux autres documents, d'esclaves, hommes (*do-e-ro*, δοῦροι) et femmes (*do-e-ra*, δοῦραι). Les uns le sont par achat selon la tablette *KNB 822*, les autres sont de naissance servile ou mi-servile selon *PY An 607*. Mais il est difficile de discerner exactement la situation sociale des esclaves mycéniens, d'autant plus qu'à côté de ceux qui sont bergers ou forgerons, il y a les esclaves de la déesse et ceux de la grande prêtresse, qui ont le privilège de détenir en location des parcelles de terre (*o-na-ta*) et qui semblent, tout compte fait, des sortes d'affranchis. Il y a aussi des esclaves femmes nées d'une mère esclave et d'un père forgeron ou d'un père esclave et d'une mère potière, et qui, à ce titre, sont employées comme surveillantes (*PY An 607*) et peuvent ainsi, du moins en groupe, être locataires de terres.

Il résulte apparemment de là aussi que les forgerons et les potiers, ces artisans du feu souvent taboués dans les sociétés primitives, n'étaient pas sans avoir quelques liens particuliers avec la classe servile, à laquelle nous sommes toutefois certains qu'ils n'appartenaient pas naturellement. Au témoignage d'une série de tablettes constituant la classe *J* de Pylos, les *ka-ke-we*, χαλκῆρες , sont des artisans libres, qui peuvent avoir des esclaves à leur service, et qui travaillent pour le palais périodiquement ou à tour de rôle. L'administration palatiale note que ceux à qui une commande de bronze est passée, sont *ta-ra-si-ja e-ko-te*, ταλασίαν ἔχοντες , tandis que les autres sont *a-ta-ra-si-jo*, ἀταλάσιοι . Peut-être faut-il admettre, comme chez les Berbères par exemple, que le travail des forgerons était saisonnier et qu'en morte saison, ces artisans pouvaient exercer d'autres métiers ou être employés à d'autres fonctions, comme celle, périodique aussi, de leveurs d'impôts.

Comme on l'a vu déjà à propos de la déesse Ilithye d'Amnisos, les tablettes mentionnent aussi de-ci de-là, incidemment, diverses particularités religieuses. Certes ce n'est pas assez pour tenter même une esquisse de la religion mycénienne. Mais certaines de ces mentions sont assez inattendues. Ainsi ce n'est pas sans surprise qu'on a trouvé à Pylos le nom de *di-wo-nu-so*, Διδώνυσος , souvent réputé tardif et d'origine anhellénique. Je m'en voudrais de ne pas relever aussi l'existence à Cnossos d'une *da-pu-ri-to-jo po-ti-ni-ja*, Λαβυρίνθου πότνια , à qui sont destinées des amphores de miel, comme à Ilithye. Notons encore que deux tablettes de Pylos enregistrent la fourniture d'onguents parfumés pour une cérémonie culturelle appelée *re-ke-to-ro-te-ri-jo*, * λεχεστρωτήριον . Ce terme a disparu de la tradition grecque ultérieure. Grâce aux tablettes mycéniennes, nous connaissons maintenant le modèle du calque latin *lectisternium*, qui désigne un vieux rite, réputé depuis longtemps, mais jusqu'ici sans preuve formelle, d'origine hellénique.

Voilà de quoi nous donner une idée de ce que les mycénologues ont tiré, non sans hésitations ni controverses, des tablettes mycéniennes. J'ai parlé d'abord du contenu institutionnel et, dans quelque mesure, historique de ces documents. Je serais incomplet si je vous disais aussi maintenant ce qui en est ressorti touchant l'état de la langue grecque à cette haute époque.

La langue grecque mycénienne

Que le « mycénien », comme il est convenu d'appeler ce niveau de langue, soit archaïque, ce n'est certes pas étonnant. Ce qui l'est davantage peut-être, c'est qu'il ne l'est pas autant qu'on aurait pu l'attendre cinq siècles avant la fixation de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Plus que la langue elle-même, c'est l'inadéquation de l'écriture qui rend difficile la lecture et la compréhension des textes. C'est aussi naturellement la nature même des comptes, des relevés, des inventaires, tous composés en style télégraphique et où l'on ne trouve que très rarement une courte phrase régulièrement construite. Il ne faut donc pas demander à nos tablettes, pour précieuses qu'elles soient, plus qu'elles ne peuvent nous donner. Notre connaissance du mycénien est imparfaite et est condamnée à le rester. Cela dit, à l'intention de ceux d'entre vous qui sont intéressés par l'histoire de la langue grecque et qui ont quelque familiarité avec la grammaire homérique, voici une rapide énumération des traits principaux du mycénien des tablettes.

Un certain nombre d'évolutions phonétiques ne s'y sont pas encore produites : les digammas sont partout conservés, les voyelles contiguës ne sont pas encore contractées, les labiovélares subsistent comme telles, mais en revanche *yod* initial ou intervocalique est déjà amui, et *ti* est déjà devenue *si*.

En morphologie, la désinence nominale du datif singulier est encore partout *ei* (et non encore *i*), les formes nominales en -φι sont encore d'usage courant, le duel est régulièrement exprimé, le démonstratif ὁ/ἡ/το n'est pas encore devenu un article, l'aoriste (sauf une fois) ne présente pas d'augment.

Ce sont là, pour la plupart, des traits anciens dont la grammaire historique et particulièrement l'étude de la langue homérique avaient postulé l'existence.

La rareté des phrases empêche de juger de la syntaxe. Notons un détail : la coordination s'exprime toujours par la particule enclitique -qe (classique τε) et on ne trouve pas encore καί dans cet emploi.

Il y aurait à noter bon nombre de particularités lexicales. Citons entre autres δάμαρ (pluriel *da-ma-te*, δάμαρτες) au sens de « famille » (et non encore d'« épouse » comme chez Homère et plus tard) et βασιλεύς (*qa-si-re-u*) au sens de « chef régional », seigneur, vassal du roi (*wa-na-ka*, Ἡναξ).

Enfin, il y a un très grand nombre de toponymes et d'anthroponymes, mais la plupart restent mal identifiables. On reconnaît naturellement sans hésiter *Cnossos*, *Phaistos*, *Amnisos*, *Dikté*, *Pylos*, etc., mais il y a surtout des villages inconnus et des lieux-dits obscurs. Quant aux personnes, on ne trouve ni *Agamemnon*, ni *Nestor*, ni *Idoménée*, mais de modestes personnages parfois dénommés *Hector* et *Étéocle* !

Conclusion

Voilà, en bref, ce qu'est devenue la mycénologie en 25 ans. On aurait pu imaginer qu'une discipline créée et organisée à notre époque aurait profité de la longue expérience de la philologie classique et se serait développée suivant une parfaite logique. Il n'en a rien été. Qu'il suffise de rappeler qu'on n'a disposé que fort tard de bonnes éditions des textes, pour des raisons qu'on justifie aisément,

mais qui ont fait faire les choses souvent à l'envers. Les innombrables hypothèses qui ont été avancées touchant l'exégèse des documents sont loin d'être toutes justifiées. Beaucoup restent controversées. Certes les mycénologues se sont accordés sur l'interprétation d'une bonne partie des textes. Mais on ne peut néanmoins accepter sans contrôle toutes les translitérations et toutes les interprétations qui sont données, même souvent répétées, dans des livres et des articles largement répandus. Bien des explications sont des hypothèses acceptées faute de mieux, reproduites sans critique, souvent parce qu'elles semblent garanties par l'autorité d'un « pontife » (*magister dixit*). Il faut bien dire que les mycénologues tard venus, ceux qui ont « pris le train en marche », se sont trouvés devant une bibliographie fort copieuse et extrêmement dispersée, et qu'ils ont normalement recouru d'abord, pour se faire une doctrine, aux ouvrages réputés de base, assurément importants, mais non dépourvus de théories personnelles et de partis pris d'école. Il en est résulté une tendance sensible de la mycénologie à se figer dans une orthodoxie factice qui n'accepte plus que des retouches mineures. Hérétiques (j'en suis) ceux qui oseraient encore remettre en question un point quelque peu important de la doctrine communément admise. Trouvera-t-on encore d'autres collections de tablettes linéaires B, qui feront repartir la recherche ? Il n'y a plus guère à attendre des grands palais complètement fouillés. Mais on peut espérer d'autres sites. En attendant, on observe, en ces derniers temps, une sorte de « fuite en avant » de beaucoup de mycénologues, qui sont passés au problème passionnant du linéaire A. Mais là ce n'est plus du grec, et je ne vois pas qu'on puisse attendre de si tôt un déchiffrement. Néanmoins les publications se font abondantes et nous en parlerons peut-être un jour.

Louis DEROY

L'APPORT DE GEORGES DUMEZIL AUX LATINISTES

Dans sa conférence sur les origines de Rome, Jean Loicq s'est efforcé, en historien, de nous faire mieux connaître ce qui se passait effectivement à Rome et dans les environs aux temps obscurs des origines. Mon exposé, qui touche lui aussi aux débuts de Rome, ne va pas dans le même sens ; il apporte quelques informations sur l'interprétation nouvelle, importante et, à certains égards, révolutionnaire, que Georges Dumézil a proposée de cette tradition et de ces textes.

Ses investigations, commencées il y a quelques dizaines d'années, ont abouti à des résultats qui, à mon avis, sont encore trop peu connus et trop peu utilisés par les latinistes et par les historiens de Rome. Je crois notamment — et je rejoins ainsi l'un des buts de nos *Entretiens sur l'antiquité gréco-romaine* — que les travaux de G. Dumézil peuvent aider les professeurs de latin de l'enseignement secondaire à renouveler leur vision et leurs commentaires de certains textes, notamment de ceux qui concernent la plus ancienne histoire romaine.

Pour rester à la fois simple et clair, même pour des non-spécialistes, il faut reprendre les choses assez haut. L'ouvrage qui, à mon avis, décrit le mieux les débuts de la recherche et qui est en même temps orienté vers nos préoccupations a été publié en 1948. Il s'intitule *L'héritage indo-européen à Rome*.

Tout part d'un fait fondamental. Pendant les troisième et deuxième millénaires avant J.-C., d'une région probablement située aux confins de l'Asie et de l'Europe, des peuples se répandent dans diverses directions à la conquête de nouveaux territoires. Techniquement supérieurs, ils l'emportent sur les populations autochtones rencontrées en chemin et les absorbent progressivement.

La chose qui nous intéresse le plus est que, au départ, toutes ces populations s'exprimaient dans une même langue, ou du moins dans des dialectes d'une même langue. Au fil du temps, au hasard des déplacements et des rencontres, ces dialectes se sont progressivement modifiés au point que ceux qui les parlaient n'étaient plus conscients, lorsqu'ils se rencontraient, de la profonde parenté linguistique qui les unissait. C'est aux XVIII^e et XIX^e siècles que les linguistes modernes, après bien des tâtonnements, ont reconnu cette parenté entre le grec, le latin, les langues celtiques, slaves, germaniques, certaines langues de l'Inde et de l'Iran, etc. Ils ont établi que toutes ces langues étaient sœurs, et ils ont donné à leur mère commune un nom qui définissait l'extension géographique de sa descendance : l'indo-européen. Le mot désigne à la fois la langue et le ou les peuples qui la parlaient, les Indo-Européens.

La linguistique et, en particulier, la grammaire comparée ont obtenu de remarquables résultats, non en reconstituant l'indo-européen — tâche utopique et inutile — mais en fournissant une description très complète du fonctionnement

de la langue ancienne et des informations très nombreuses sur son vocabulaire. Ces découvertes linguistiques attestent — et ceci intéresse davantage encore notre sujet — une civilisation commune, intellectuelle, morale et matérielle, communauté qui peut s'étendre à toute la famille indo-européenne ou ne concerner que certains de ses membres. Quand les peuplades se séparaient de la communauté, elles devaient emporter et garder quelque chose de ce fonds commun. Dans certains cas, des éléments capitaux de la civilisation initiale semblent avoir été maintenus en vie, et l'on pense que les Latins ont formé à cet égard un groupe particulièrement conservateur.

On a commencé à s'en apercevoir à partir des recherches linguistiques. En 1918, le linguiste J. Vendryès remarquait que le vocabulaire commun — et donc hérité du plus lointain passé — observé à la fois en Inde, en Iran, en Gaule et en Italie, c'est-à-dire dans les parties les plus excentriques du monde indo-européen, comporte un assez grand nombre de mots qui se rapportent à la religion et notamment à la liturgie, au culte, au sacrifice. En groupant et en classant ces mots, on ne fixe pas seulement un des éléments les plus anciens du vocabulaire, on établit aussi l'existence de traditions religieuses communes aux langues de l'Inde et de l'Iran et aux deux langues occidentales (italique et celte). Il paraît inévitable que d'importants fragments du système de pensée antérieur, dont ces mots sont le support, aient subsisté avec ces mots eux-mêmes. Vendryès donnait des exemples tels que *rex*, *uis*, *flamen*, *lex*, *credo*, *fides*, *census*, etc. Il expliquait ce conservatisme occidental et oriental par l'existence de collèges de prêtres (brahmanes, druides, pontifes), soucieux de maintenir une tradition antique, un rituel, une liturgie, dont le propre est de ne pas se renouveler facilement.

C'est à ce point précis que G. Dumézil prend le relais et tente d'aller plus loin. Une religion, dit-il, donne à la société et aux individus qui la pratiquent des raisons et des moyens de vivre : elle leur explique le monde, leur origine, leur passé, leur avenir, leur structure, leurs risques et leurs devoirs. Les traditions indo-européennes auxquelles Vendryès se réfère ne pouvaient pas ne pas expliquer tout cela. D'où l'inévitable problème : « Rome, par-delà les correspondances de vocabulaire, n'en a-t-elle rien gardé ? ». Voilà la question posée. Que restait-il du vieux patrimoine commun dans la religion, l'épopée, la société, l'idéologie, etc. ?

La recherche ainsi proposée va bénéficier de l'expérience des linguistes. On ne va pas tenter de reconstituer un passé inaccessible (pas d'exotisme historique !), mais on va patiemment observer les correspondances dans tous les domaines accessibles (cultes, rituels, épopées, mythologies, etc.), chez tous les peuples pour lesquels nous disposons des sources nécessaires. A partir de ces correspondances, révélatrices du fonds commun, on essaiera de voir dans quel sens chaque peuple a évolué, quelle est son originalité, de manière à tracer des lignes entre le point de départ assuré par la comparaison et le point d'arrivée observé dans les sources.

Quiconque s'intéresse à la civilisation romaine aperçoit l'intérêt que de telles recherches présentent pour lui. Livré à ses seules forces, confiné dans le seul domaine romain, il hésite à hasarder des hypothèses quant au passé de la civilisation. Fortifié par la comparaison, il va tenter de donner un sens à des traditions qui, isolées, restent inexplicables. Voilà défini le grand objectif.

Il fallait ensuite préciser la méthode, ce que G. Dumézil a appelé la technique de fouille. Elle s'est élaborée au fil des années, elle s'est adaptée aux explorations menées dans les diverses provinces du monde indo-européen, elle s'est affinée et affermie au contact des opposants, elle continue de se perfectionner aujourd'hui.

Il est impossible, dans les limites de cet article, de suivre l'auteur pas à pas — c'est cependant ce qu'il faudrait faire — dans l'une ou l'autre de ses expéditions.

Je me bornerai, d'une part, à évoquer une idée maîtresse de ses conclusions et, d'autre part, à citer rapidement quelques exemples.

Au terme de plusieurs années d'enquête, G. Dumézil est arrivé à la conviction que les Indo-Européens, du moins leurs prêtres, leurs intellectuels, étaient pénétrés d'une conception qui, assurément, se retrouve en bien d'autres points du monde, mais qui n'est pas non plus aussi universelle qu'on le dit parfois. Selon cette conception, la vie, sous toutes ses formes, divine et humaine, sociale et cosmique, sans doute physique et psychique, est commandée par le jeu harmonieux et varié de trois fonctions fondamentales et de trois seulement, qu'on peut étiqueter sous les noms de souveraineté, de force et de fécondité, la première assurant la direction de choses, la seconde pourvoyant à la défense et à l'attaque, la troisième susceptible de bien des variantes, mais tournant toujours autour du support physique et matériel des choses : reproduction, santé, guérison, nourriture, enrichissement, prospérité. G. Dumézil y a consacré tout un ouvrage : *L'idéologie tripartite des Indo-Européens*, publié en 1958 dans la collection *Latomus* et de nombreux titres en portent des traces : *L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens* (sous-titre de *Mythe et épopée I*), *Aspects de la fonction guerrière chez les Indo-Européens*, publié en 1956, *Jupiter, Mars, Quirinus*, qui reprend les noms des trois divinités qui, à Rome, présidaient aux trois fonctions fondamentales. Le système existe en effet bel et bien à Rome, représenté notamment par cette triade archaïque, ainsi que par les trois flamines majeurs. Bien que des schémas, des coupes de ce genre se retrouvent immanquablement dans toutes les sociétés organisées, la conviction à laquelle est arrivé G. Dumézil est que cette vision des choses a été, chez les Indo-Européens, particulièrement vivante parce que consciente, inhérente à l'idéologie et que c'est ainsi qu'elle a imprégné la religion, le rituel, l'épopée, etc., qu'elle a structuré l'esprit indo-européen, structure dont on retrouve des débris plus ou moins intacts chez les peuples descendant de cette souche.

Quant aux exemples les plus éclairants, les plus utiles pour un lecteur des auteurs latins, ils se trouvent dans les textes qui ont trait aux premiers temps de Rome, c'est-à-dire à la période royale et aux débuts de la République. Multipliant les comparaisons, les mises en parallèle des traditions latine, scandinave, irlandaise, indienne, la recherche fait apparaître sous un jour nouveau les héros et les récits de Tite-Live et de Plutarque, dont la fortune fut si extraordinaire dans toute la culture européenne.

Il faut lire, car on ne peut la résumer ici, l'étude comparée de la guerre des Romains et des Sabins, d'une part, de celle des Ases et des Vanes dans la mythologie scandinave, d'autre part, découvrir l'étroite parenté entre Cocles et

Odhinn, Scaevola et Tyr, entre Horace et le grand héros de l'Ulster, Cûchulainn, redécouvrir Coriolan et Furius Camillus et, dans une étude toute récente, réinterpréter avec l'auteur le sacrifice barbare et mystérieux du cheval d'octobre. Les exemples foisonnent, même si l'on s'en tient aux récits les plus célèbres, même si, comme je le fais ici, on en limite considérablement le choix.

L'œuvre est aujourd'hui monumentale. Elle a été violemment contestée ; l'auteur s'est défendu avec âpreté, bonheur et esprit. Certaines conclusions paraissent encore douteuses, provisoires, incomplètes et l'auteur lui-même en est conscient ; il l'a dit à maintes reprises. L'essentiel, pour nous, est que le monde romain ait reçu, car l'ensemble de l'œuvre est très solide, un nouvel éclairage.

Dumézil a clairement montré les grandes articulations de la pensée du peuple romain, l'existence d'une théologie, c'est-à-dire d'une théorie humaine, rationnelle, conceptualisée sur le monde des dieux. Cette démonstration a porté un coup très rude aux tentatives d'explications primitivistes de la religion romaine. Les hommes qui ont créé Rome sont arrivés à cet endroit porteurs d'une tradition séculaire, solide, originale. Ils n'ont rien de commun avec des primitifs pratiquant l'animisme religieux et révérent des puissances obscures. Les Romains avaient depuis longtemps dépassé ce stade, avaient intellectualisé le problème religieux et pris vis-à-vis de lui une distance considérable. C'est sur ce point que G. Dumézil s'est heurté à bien des théories en place, à bien des recherches en cours. En effet, certains avaient coutume d'expliquer la religion romaine en supposant que ce que nous en découvrons à l'époque historique était issu d'une religion née sur place et comparable à celle des peuples primitifs existant encore de nos jours ; d'autres la croyaient née presque entièrement d'emprunts à la Grèce. L'erreur essentielle de toutes ces tentatives était d'oublier, de ne pas savoir, de ne pas admettre que les Romains étaient arrivés en Italie avec une tradition.

Le bouleversement n'était pas moindre en histoire. G. Dumézil renvoyait dos à dos deux écoles, deux types de recherche sur l'histoire romaine primitive, un peu comme fait celui qui contourne et dépasse un obstacle devant lequel d'autres se sont arrêtés. On se posait depuis longtemps la question de savoir dans quelle proportion, aux origines de Rome, la fiction s'était mêlée au souvenir des faits. Les réponses se partageaient en deux écoles : les historicistes et les criticistes, les uns retenant beaucoup de ces récits, les autres les rejetant en bloc. Les premiers disent que si l'on voit tant de Sabins s'agiter aux origines de Rome, c'est qu'il y en a eu beaucoup et d'importants dans la réalité, les autres notent les invraisemblances, les anachronismes, les erreurs manifestes, les incohérences. Alors on imagine des influences grecques importantes, des artistes de génie créant de toute pièce l'histoire de Rome et tous les *exempla* qui en forment la trame. Il y avait du vrai de part et d'autre. Mais on perdait de vue l'essentiel : la vieille tradition apportée par les Romains. On procédait comme si Rome s'était faite de rien, comme si tout avait été inventé sur place. En réalité, ils n'avaient pas tout perdu et ils ont progressivement adapté leur tradition lointaine à leur nouveau séjour et à leurs nouvelles tribulations.

L'œuvre dumézilienne, telle qu'elle est aujourd'hui, permet encore de mieux saisir la mentalité particulière du Romain, qui ressort mieux dans son originalité lorsqu'elle est comparée à celle d'autres peuples qui traitent le même fonds selon

leur tempérament. Ici encore, je n'insisterai que sur un aspect des choses. Depuis longtemps, et cela frappait déjà les Grecs, on a remarqué que les vieux dieux romains n'avaient pas d'aventures, pas de mariages ou de paternité, pas de guerres et qu'il n'y avait pas non plus à Rome d'épopée pleine de merveilleux, comparable à l'Illiade ou à l'Odyssée. Manque d'imagination ? Pureté religieuse ? Réalisme ? En vérité, on voit mieux aujourd'hui que si les Romains ne mariaient pas leurs dieux et ne les opposaient pas en luttes intestines, c'est que ce qui se passait dans l'autre monde ne les intéressait pas et qu'ils ne retenaient de ces dieux que ce qui pouvait les servir, eux, les hommes, dans leur vie courante ou dans les grandes circonstances. Ils se désintéressent de même des débuts du monde et de ce qui est éloigné dans l'espace. Ils ne prenaient plaisir qu'à imaginer les débuts de Rome, leur histoire, des histoires purement humaines. Ce qui est affaire de dieux ou de héros ailleurs, de mythologie ou d'épopée, ils en font de l'histoire et c'est là que s'exprime leur génie. Rome ici reprend son avantage. Elle a formé un ensemble beau et puissant, chargé d'*exempla* qui lui ont survécu et qui n'ont pas fini d'inspirer les hommes.

Il resterait beaucoup à dire sur la fascination qu'exercent sur le lecteur les points de lumière que le comparatiste fait naître dans le passé le plus obscur, sur le talent de l'écrivain, sur les tentatives d'annexion de l'œuvre par l'école structuraliste et la manière dont l'auteur s'est défendu d'être autre chose qu'un homme qui a suivi les voies et les lois de la philologie bien comprise.

J'aimerais donner le désir de pénétrer dans cette œuvre arborescente, que l'on peut considérer comme une œuvre majeure de notre temps. Quant aux chercheurs et aux professeurs, je leur citerai deux passages de *L'héritage indo-européen à Rome*, où l'auteur songe à ce que ses recherches pourraient leur apporter :

« A considérer de sang-froid les périls et les chances de l'humanisme classique, il semble qu'il ne s'affaiblirait pas en renonçant à une primauté et à un isolement qui n'ont plus ni sens ni avenir et en acceptant de siéger au concile des études humaines, *par inter pares*, reconnu irremplaçable et se sachant incomplet. L'histoire et l'exploration de la pensée sous toutes ses formes — intuitions, systématisations, expressions, évolutions, destructions — ne peut plus se limiter aux cadres que le XVI^e siècle a cru dessiner généreusement mais dont l'étroitesse et l'artifice sont aujourd'hui évidents. Un temps viendra peut-être où des techniques éducatives hardies et des manuels bien faits permettront d'enseigner à l'élite de la jeunesse des écoles assez de latin, de grec, de sanscrit, d'hébreu, d'arabe et de chinois pour qu'elle soit en mesure sinon de dominer, du moins d'utiliser dans sa formation générale les six plus grands monuments qu'ait élevés l'humanité ancienne. En attendant, dès aujourd'hui, dans l'enseignement supérieur, et plus encore dans la recherche scientifique, pourquoi répugne-t-on à rendre de la force aux études dites « classiques » en les avouant égales, à la fois auxiliaires et tributaires d'autres études auxquelles il ne manque, en nos pays, pour mériter la même épithète, que quelques siècles de pratique, mais non plus déjà les grands

artisans ? Veuille le ciel que l'alliance ne se conclue pas trop tard ! ».

(pp. 249-250)

« Si l'on se place au point de vue de l'éducation — ce qui est et restera l'un des soucis dont les maîtres de l'enseignement classique ont le droit de s'enorgueillir — on voit bien ce que la pédagogie gagnera, on ne voit pas ce qu'elle perdra au nouvel éclairage des origines romaines. Les *exempla* seront toujours des *exempla*, efficaces par leur noblesse et leur beauté, non par leur véracité : mais, depuis deux mille ans, beaucoup d'écoliers et d'écolières ont-ils cru que l'adversaire des Curiaces, que les héros et l'héroïne de la guerre contre Por-senna avaient fait ce que Tite-Live lui-même ne raconte qu'avec un visible embarras ? Quel enrichissement, en revanche, pour les jeunes cerveaux, que de toucher, d'explorer les mécanismes mystérieux qui font que, d'une même idéologie préhistorique, Zoroastre a pu former une théologie abstraite et philosophante, la Scandinavie des légendes divines volontiers monstrueuses, et Rome, l'histoire de ses propres origines ! Le résultat de cette alchimie n'y perdra rien en saveur ni en puissance, mais ce qu'on découvre, ce qu'on pourra montrer aux jeunes humanistes du processus de l'alchimie elle-même, contient des leçons précieuses sur tout autre chose : sur le travail séculaire auquel l'esprit humain soumet ses traditions, sur la genèse et sur le vieillissement des équilibres qu'il réalise. »

(pp. 253-254)

Arthur BODSON

Bibliographie

Jupiter, Mars, Quirinus. Essai sur la conception indo-européenne de la société et sur les origines de Rome (1941).

Horace et les Curiaces (1942).

Servius et la fortune (1943).

Naissances de Rome. Jupiter, Mars, Quirinus II (1944).

Naissance d'archanges. Jupiter, Mars, Quirinus III (1945).

Tarpeia. Essai de philologie comparative indo-européenne (1947).

Jupiter, Mars, Quirinus IV. Explication de textes indiens et latins (1948).

L'héritage indo-européen à Rome (1949).

Les dieux des Indo-Européens (1952).

Rituels indo-européens à Rome (1954).

Aspects de la fonction guerrière chez les Indo-Européens (1956).

L'idéologie tripartite des Indo-Européens (1958).

La religion romaine archaïque (1966).

Mythe et épopée. I. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens (1968).

Heur et malheur du guerrier. Aspects mythiques de la fonction guerrière chez les Indo-Européens (1969).

Idées romaines (1969).

Du mythe au roman. La saga des Hadingus et autres essais (1970).

Mythe et épopée. II. Types épiques indo-européens : un héros, un sorcier, un roi (1971).

Mythe et épopée. III. Histoires romaines (1973).

Fêtes romaines d'été et d'automne, suivi de Dix questions romaines (1975).

Les dieux souverains des Indo-Européens (1977).

PROGRAMMES DE L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1978-1979

1° ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE (À LIÈGE)

Mercredi 25 octobre 1978 :

14.30 heures : André MOTTE, *Les mystères d'Eleusis et l'Hymne homérique à Déméter.*

16.00 heures : Paul WATHELET, *La composition orale chez Homère.*

Mercredi 29 novembre 1978 :

14.30 heures : Marie-Paule LOICQ-BERGER, *Le roman grec.*

16.00 heures : Robert HALLEUX, *Un domaine inexploré : l'alchimie grecque.*

Mercredi 7 février 1979 :

14.30 heures : Léon LACROIX, *Les types des monnaies grecques et leur interprétation.*

16.00 heures : Charles JOSSERAND, *Théorie et pratique de la traduction.*

Mercredi 28 mars 1979 :

14.30 heures : Charles FONTINOY, *Monde grec et monde sémitique.*

16.00 heures : Brigitte SERVAIS-SOYEZ, *Les paradoxes d'Adonis.*

Certains exposés seront illustrés de projections.

Le but est d'informer les participants de certains développements des recherches sur l'antiquité. Les séances auront lieu à l'Université de Liège dans le bâtiment de la Faculté de Philosophie et Lettres, 3, place Cockerill à Liège, 1^{er} étage, salle Godefroid Kurth.

Toute demande de précision peut être adressée aux personnes suivantes : MM. Arthur Bodson, Robert Cavenaile, André Motte, Jean Servais, Paul Wathelet, à la Résidence André Dumont, place du 20-Août, 32 à LIEGE. Téléphone : 041/42.00.80.

2° ASPECTS DES ETUDES CLASSIQUES (À BRUXELLES)

1. Samedi 17 février 1979, à 10 heures :

Séminaire sur le thème *Le paysage de la Grèce vu par les auteurs grecs.* Ce séminaire sera animé par Mlle Claire PRÉAUX, MM. Simon BYL et Georges NACHTERGAELE.

Les professeurs qui se seront inscrits à ce séminaire recevront avant le 17 février 1979 le livre *Le paysage grec* dont les auteurs sont Mlle Claire PREAUX, MM. S. BYL et G. NACHTERGAEL.

2. Samedi 3 mars 1979, à 10 heures :

Séminaire sur le thème *Lecture ethnographique d'un texte grec ou latin*. Ce séminaire sera animé par M. Jacques-Henri MICHEL. Le travail proposé touchera Hésiode et la *Germanie* de Tacite, mais tout autre texte grec ou latin pourrait également être proposé.

Les professeurs qui se seront inscrits à ce séminaire recevront avant le 3 mars un dossier documentaire.

3. Samedi 17 mars 1979, à 10 heures :

Séminaire sur le thème *Utilisation des inscriptions dans le commentaire des auteurs latins*.

Ce séminaire sera animé par M. Albert DEMAN.

Les professeurs qui se seront inscrits à ce séminaire recevront avant le 17 mars un dossier documentaire.

Tous ces séminaires se tiendront à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'U.L.B., avenue F. D. Roosevelt, 50, 1050 Bruxelles.

Les demandes de renseignements complémentaires peuvent être adressées à Monsieur Simon BYL
Faculté de Philosophie et Lettres,
avenue F. D. Roosevelt, 50
1050 BRUXELLES
Tél. 02/649.00.30, extension 2452.

3° LA PHILOSOPHIE AUJOURD'HUI (À LIÈGE)

Mardi 14 novembre 1978 :

François DUYCKAERTS, *Le redoublement : une modalité de la vie de relation*.

Mardi 12 décembre 1978 :

Pierre JASSELETTE, *Problèmes d'interprétation en physique contemporaine*.

Mardi 9 janvier 1979 :

Auguste FRANCOTTE, *Morale et systèmes économiques*.

Mardi 13 février 1979 :

Marcel DE CORTE, *Connaissance poétique et philosophie*.

Mardi 13 mars 1979 :

Jean LECLERCQ, *Obstacles épistémologiques dans l'histoire de la biologie*.

Mardi 3 avril 1979 :

Franz CRAHAY, *Tendances actuelles de la philosophie.*

Ces conférences se donneront à la Résidence A. Dumont, 1^{er} étage, 32, place du 20-Août, à Liège. Les séances commenceront à 20 heures et se termineront au plus tard à 22 heures. L'entrée sera libre.

Des informations complémentaires peuvent être obtenues en s'adressant à la Section de Philosophie, Résidence A. Dumont, 32, place du 20-Août, 4^e étage. Tél. 041/42.00.80 - ext. 594 (bibliothèque) ou 599 (secrétariat).

INFORMATION PEDAGOGIQUE



LE FASCISME

CHOIX DE DOCUMENTS - suite⁽¹⁾

Degré de détermination

LE FRANQUISME

UNE INTRODUCTION AU DRAME ESPAGNOL : *MOURIR A MADRID*

Nous publions ici des extraits de la bande sonore du film Mourir à Madrid afin que les professeurs qui souhaitent intégrer ce beau film dans leur enseignement sur le fascisme contemporain puissent disposer d'un document écrit à utiliser par exemple comme document de référence dans le débat qui suivrait la projection du film.

« Espagne 1931

[...] la moitié de la population, — douze millions, — est illettrée. Il y a huit millions de pauvres. Il y a deux millions de paysans sans terre. 200.000 personnes possèdent la moitié de l'Espagne. Des provinces entières sont la propriété d'un seul homme.

Salaire moyen des travailleurs : de une à trois pesetas par jour. Le kilo de pain vaut une peseta.

20.000 moines, 31.000 prêtres, 60.000 religieuses, 5.000 couvents, 15.000 officiers dont 800 généraux. Un officier pour six hommes, un général pour cent soldats, un roi, Alphonse XIII, le quatorzième souverain depuis Isabelle la Catholique.

(1) Ont déjà été publiés :

- des documents exploitables aux premier et deuxième degrés (12-16 ans) de l'enseignement secondaire belge. Vous les trouverez dans les *Cahiers de Clio, Sciences de l'homme et de son environnement*, n° 54, p. 103-114, Bruxelles-Liège, 1978 ;
- des documents destinés aux élèves du troisième degré (16-18 ans) relatifs au nazisme et au fascisme italien. Vous les trouverez dans les *Cahiers de Clio*, n° 55, p. 93-111.

Soudain, le 12 avril 1931, [...] c'est la République ! La République par surprise. Le peuple découvre qu'il existe ; il a droit à la parole, il a droit aux discours. Mais les paysans n'ont toujours pas la terre, les ouvriers n'ont pas de travail.

Tout le monde en même temps passe à l'action directe : les monarchistes contre la République, les Catalans pour l'autonomie, les anarchistes contre l'Etat, les paysans contre la *guardia civil*.

La Droite se raidit. José Antonio Primo de Rivera fonde la Phalange. La Gauche s'organise. Débordé, le gouvernement fait donner la police, — puis l'armée.

Octobre 1934, c'est le soulèvement des Asturies

Les mineurs tiennent quinze jours... La répression est rapide : 1.500 tués, 3.000 blessés, 50.000 ouvriers emprisonnés. Un général se distingue. Alcala Zamora, président de la République, l'appelle *le Sauveur de la Nation* [...]. Il se nomme Francisco Franco.

1936, les élections générales

Deux fronts : le Front populaire, le Front national.

La Gauche exige : amnistie pour les mineurs, le pain, la paix et la liberté.

La Droite exige : une Espagne Nouvelle, Une et Grande.

Le Front populaire l'emporte, avec quatre millions de voix contre trois millions et demi à la Droite. Il obtient la majorité absolue au parlement espagnol, les *Cortès*.

Les paysans s'emparent des terres inexploitées, on libère les mineurs des Asturies, on augmente tous les salaires de 15%.

200 églises détruites, 300 assassinats politiques, 130 grèves spontanées, 10 journaux pillés.

Des généraux protestent, on les exile [...].

Au nom de l'Espagne Eternelle, les carlistes, les monarchistes, la Phalange, unis derrière la bannière de l'Eglise, préparent la révolte. De l'armée d'Afrique aux casernes de Burgos circulent les mots d'ordre du « complot » ; le mot de passe : *Arriba España !* [...].

La guerre civile commence. Elle commence par des massacres. Des deux côtés [...] on colle au mur, on exécute sans jugement. Riches, pauvres, patrons, ouvriers, officiers, gardes civils, prêtres, religieuses, personne n'est à l'abri. [...]

On a tué celui qui disait :

*Vert c'est toi que j'aime vert
Vert du vent et vert des branches
Le cheval sur la montagne
Et la barque sur la mer.*

Il aimait les jardins secrets de Grenade, il aimait le vent, les oliviers. Il avait dit :

Je suis et je serai toujours du côté de ceux qui ont faim.

Il avait dit :

Si je meurs, laissez la fenêtre ouverte.

Il avait dit :

Non, ce sang je ne veux pas le voir.

A Grenade, dans sa Grenade, fut arrêté, condamné à mort sans jugement et exécuté le lendemain, le poète Frederico Garcia Lorca.

Mais pour des millions d'hommes, la guerre civile, c'est l'espoir [...]. Pour tous ceux qui n'ont rien, la guerre civile, c'est l'espoir. Pour d'autres, la guerre civile, c'est la foi [...] Le cardinal Goma y Toma, primat d'Espagne, déclare :

Il ne peut y avoir d'autres pacifications que par les armes, il convient d'extirper toute la pourriture de la législation laïque.

Monseigneur Diaz Gomara, évêque de Carthagène, dit :

Bénis soient les canons si, dans les brèche qu'ils ouvrent, fleurit l'Evangile. [...]

22 juillet 1936. La première bataille a lieu au col de Somosierra, [...] défense naturelle de Madrid. [...]

Le premier octobre 1936, à Burgos, par un coup d'état intérieur, le général Franco devient chef de l'Etat. Tous les partis de rebellion sont fondus en un parti unique. Un seul slogan :

Un Etat, une Nation, un Chef. [...]

Pour vaincre un peuple, il faut des armes et des mercenaires. Franco trouve l'un et l'autre en Italie fasciste. [...] Pour la défense de la République, il fallait des armes surtout. Elles arrivent, — très inférieures aux besoins, — de la France, du Mexique, de l'Union soviétique. Le maréchal Goering, lui, fait bien les choses : c'est l'élite de la *Lutwaffe* et de l'armée allemande qui arrive en Espagne : la Légion Condor. [...] Mais les alliées les plus efficaces de la République, ce sont ceux-ci, avocats, tourneurs, étudiants, manœuvres. Ceux-ci qu'on appelle les Brigades internationales. Ils ne reçoivent pas de solde, ils ne cherchent pas la gloire, ils n'ont d'autre espoir que le triomphe de la liberté. Ils sont accourus du monde entier. Ils vont mourir à Madrid. [...]

1937. Guadalajara

Le 8 mars 1937, [...], à un contre cinq, les Républicains remportent la victoire de Guadalajara. [...]

Pour les diplomates, la guerre d'Espagne vient trop tôt. La France et l'Union soviétique souhaitent la victoire de la République, mais ne veulent pas la guerre.[...] L'Angleterre et les Etats-Unis, isolationnistes par principe, se réfugient dans la neutralité. [...] Adolf Hitler approuve la non-intervention. Elle

sert son but : gagner du temps. Benito Mussolini proclame ouvertement son soutien à Franco.

Franco déclare :

Je ferai, s'il le faut, fusiller la moitié de l'Espagne.

Personne ne répond. Personne ne proteste. Sauf un homme. Le vieux philosophe, Miguel de Unamuno, auteur du *Sentiment tragique de la vie*, recteur de l'Université de Salamanque, maître à penser de sa génération, resté à la tête de son université, en territoire nationaliste. [...]

Des combats rapides, victorieusement menés par les milices basques et les mineurs asturiens conservent le nord de l'Espagne dans la République. Le 22 mars 1937, Franco décide l'offensive contre le Pays basque...

Guernica

Le dimanche 26 avril 1937, c'était, comme tous les dimanches, jour de marché à Guernica. A cinq heures de l'après-midi, des quatre collines qui sont l'horizon de Guernica. A cinq heures de l'après-midi [...] Les avions étaient des *Heinkel III* et des *Junker 52*. Le bombardement a duré trois heures [...] Tout le centre de Guernica a été détruit. 1.654 morts, 889 blessés. Il y avait 7.000 habitants à Guernica. [...]

L'armée basque, écrasée par la supériorité mécanique, livre à un contre trois un combat d'arrière-garde. C'est la fin des libertés basques. [...]

Pendant qu'on se bat au Pays basque, à Brunete, à Belchite, pendant qu'on se bat à Madrid, le gouvernement de la République siège à Valence. Les Conseils des Ministres se succèdent. Un Président du Conseil en remplace un autre selon le jeu classique des démocraties [...]. De l'un à l'autre, c'est la même politique ou la même impuissance politique.

Teruel, 1938

[...] Le 8 janvier 1938, le communiqué officiel annonce : *Teruel appartient entièrement à la République*. Dix jours après, Teruel est à nouveau assiégé [...]. Sur les ruines de Teruel flotte le drapeau franquiste.

L'ordre nouveau

Sur les deux tiers de l'Espagne règne désormais l'ordre nouveau, l'ordre franquiste. Les trois piliers de l'Etat national-sindicaliste sont : l'Armée, l'Eglise, le Parti. [...] Sous la tutelle des trois polices, [...], on récite la nouvelle oraison nationaliste :

Je crois en Franco, homme tout-puissant ; créateur d'une Espagne grande et de la discipline d'une armée bien organisée ; couronnée des plus glorieux lauriers ; libérateur de l'Espagne qui agonisait et ciseleur de l'Espagne qui naît à l'ombre de la plus rigoureuse justice

sociale. Je crois en la propriété et en la grandeur de l'Espagne dans laquelle se poursuivra la route traditionnelle, dans laquelle nous tous, Espagnols, marcherons ; au pardon des repentis de cœur ; en la résurrection des antiques corps de métier organisés en corporations ; et, en la tranquillité durable. Amen.

Le 23 décembre 1938, [après la bataille de l'Ebre remportée par les Républicains et le départ des Brigades internationales], [...] Franco commence l'attaque [finale]. [...] Les troupes franquistes ferment la dernière frontière. Les vaincus ne pourront plus choisir l'exil. A ce peuple affamé, on donne avec le pain le nouveau catéchisme :

Question. — Y a-t-il des libertés néfastes ?

Réponse. — Oui. Liberté d'enseignement, liberté de propagande, liberté de réunion.

Question. — Pourquoi ces libertés sont-elles néfastes ?

Réponse. — Parce qu'elles permettent d'enseigner l'erreur, de propager le vice et de comploter contre l'Eglise.

Madrid

Reste Madrid [...] A midi, le 27 mars 1939, les troupes rebelles du général Franco entrent dans Madrid. [...] Il y a deux millions de prisonniers. Il y a cinq cent mille maisons détruites, cent-quatre-vingt-trois villes gravement dévastées. En trois ans, un million de morts violentes. Cinq cent mille exilés. Une armée de six cent mille soldats. Un parti unique : la Phalange. Une religion d'Etat : la religion catholique. Un chef unique : le *Caudillo*. Les salaires sont revenus au niveau de 1936. Les grands propriétaires retrouvent leurs terres. L'Eglise retrouve ses grands domaines. »

Mourir à Madrid, Film de Frédéric ROSSIF, Texte de Madeleine CHAPSAL, Paris, 1963.

1. A L'ORIGINE : LA PHALANGE

Document 1

1933

« Nation - Unité - Empire »

1. Nous croyons en la réalité suprême de l'Espagne. La tâche urgente et collective des Espagnols, c'est de fortifier l'Espagne [...]. Les intérêts des individus, des groupes et des classes devront se plier inexorablement à la réalisation de cet objectif.

2. L'Espagne est une unité de destin dans l'universel. Toute conspiration contre cette unité sera réprimée [...].

3. [...] Nous réclamons pour l'Espagne une place prééminente en Europe. Nous ne supportons ni l'isolement international ni l'intervention étrangère.

En ce qui concerne les pays hispano-américains, nous tendons vers l'unification de la culture, des intérêts économiques et du pouvoir. L'Espagne fait valoir sa position d'axe du monde hispanique comme titre de prééminence dans les entreprises universelles.

4. Nos forces armées [...] devront être aussi nombreuses que nécessaires pour assurer à l'Espagne, à tout moment, son indépendance et la place qui lui revient sur l'échelle de l'organisation mondiale.

5. L'Espagne devra à nouveau chercher sa richesse et sa gloire sur des routes maritimes. [...]

Etat - Individu - Liberté

6. Notre Etat sera un instrument totalitaire au service de l'intégrité de la patrie. Tous les Espagnols y participeront, à travers la famille, la commune et le syndicat. Personne n'y participera à travers les partis politiques. On abolira impitoyablement le système des partis politiques ainsi que toutes ses conséquences : suffrage inorganique, représentation par des partis en lutte et parlement du type que nous connaissons.

7. Personne ne pourra user licitement de sa liberté contre l'union, la force et la liberté de la patrie. [...]

Economique - Travail - Lutte de classes

9. Nous concevons l'Espagne, dans le domaine économique, comme un gigantesque syndicat de producteurs. Nous structurerons la société espagnole selon le modèle corporatif.

10. Nous rejetons le système capitaliste, qui néglige les besoins du peuple, déshumanise la propriété privée et agglomère les travailleurs en masses informes favorables à la misère et au désespoir. Notre sens spirituel et national repousse également le marxisme. Nous orienterons l'élan des classes laborieuses, aujourd'hui égarées par le marxisme, de manière à leur demander leur participation directe à la grande tâche de l'Etat national.

11. L'Etat national-syndicaliste ne se défendra pas cruellement contre les luttes économiques entre les hommes ; il n'assistera pas non plus, impassible, à la domination de la classe forte sur la classe faible. Notre régime rendra radicalement impossible la lutte de classes puisque tous ceux qui participent à la production constitueront, dans son sein, une totalité organique. [...]

La Terre

17. Il faut élever à tout prix le niveau de vie de la campagne, [...] Pour cela, nous prenons l'engagement de mener à bien sans retard la réforme économique et la réforme sociale de l'agriculture.

Education nationale - Religion

23. *La mission essentielle de l'Etat est d'obtenir, par une discipline rigoureuse de l'éducation, un esprit national fort et uni. [...]*

24. *L'enseignement sera organisé de telle sorte qu'aucun talent ne soit mal employé pour cause de manque de ressources économiques. Ceux qui le méritent auront accès à toutes les études y compris les études supérieures.*

25. *Notre mouvement enrôlera le sentiment catholique, de glorieuse tradition et prédominant en Espagne, dans l'œuvre de reconstruction nationale.*

L'Eglise et l'Etat accorderont leurs domaines respectifs, sans admettre aucune intervention ou activité qui détériore la dignité de l'Etat ou l'intégrité nationale.

Révolution nationale

26. *La Phalange espagnole des jupes d'offensive nationale-syndicaliste veut un ordre nouveau [...]. Pour l'implanter, face aux résistances de l'ordre en vigueur, il aspire à la Révolution nationale.*

Son style sera direct, ardent et combattif. La vie est milice, et il faut la vivre avec un esprit sans tache de service et de sacrifice.

27. *Nous travaillerons avec ardeur pour triompher dans la lutte à l'aide des seules forces qui acceptent notre discipline. Nous établirons peu de pactes. Seulement dans l'effort final pour la conquête du pouvoir le Comité Directeur agira de façon à s'assurer les collaborations nécessaires, étant bien entendu que sera toujours assurée notre prédominance. »*

Extraits des Vingt-sept points de la Phalange espagnole traditionnelle et des Jupes d'offensive nationales-syndicalistes⁽²⁾.

2. L'ARRIVÉE AU POUVOIR DE FRANCO

Document 2 : Un officier brillant, austère, respectueux des lois...

16 juillet 1931

« Discipline... jamais bien définie, ni bien comprise ! Discipline !... qui n'a pas de mérite quand la condition du commandement nous est agréable et légère ! Discipline !... qui revêt sa véritable valeur quand la pensée conseille le contraire de ce qu'on nous ordonne, quand le cœur tente de se soulever en rébellion intime, ou quand l'arbitraire ou l'erreur s'unissent à l'action du commandement ! C'est cette discipline que nous pratiquons. C'est cela l'exemple que nous vous offrons.

(2) La Phalange espagnole, créée en 1933 par José Antonio Primo de Rivera, fils de l'ancien dictateur, a fusionné en 1934 avec les Jupes d'Offensive nationales-syndicalistes, fondées en 1931, et pris le nom de « Phalange espagnole et des J.O.N.S. ».

Elever toujours la pensée vers la patrie et tout lui sacrifier ; car, si l'option et le libre-arbitre appartiennent au simple citoyen, ils n'en sont pas pourvus, ceux qui reçoivent la charge sacrée des armes de la nation et qui doivent sacrifier à son service tous leurs actes [...]. »

Fr. FRANCO, *Discours aux cadets de l'Académie militaire de Saragosse*⁽³⁾, dans L. RAMIREZ, *Vie de Franco, régent du royaume d'Espagne*, dans *Cahiers libres*, n° 78-79, p. 142-143, Paris, Maspero, 1965.

Document 3 : Prudent au début de l'action révolutionnaire de la junte de Burgos, il prend finalement le commandement de l'insurrection, à la tête de l'armée stationnée au Maroc

17 juillet 1936

« Notre élan n'est pas fondé sur la défense d'intérêts bâtarde ni sur le désir de reculer sur le chemin de l'histoire, parce que les institutions, quelles qu'elles soient, doivent garantir un minimum de cohabitation entre les citoyens, qui, en dépit des illusions nourries par tant d'Espagnols, se sont vues trahies malgré toute la transigeance et la compréhension de tous les organismes nationaux, par une réponse anarchique, dont la réalité est difficile à évaluer. Comme la pureté de nos intentions nous interdit de juguler les conquêtes qui représentent un progrès dans l'amélioration politico-sociale, notre cœur n'abritera nullement l'esprit de haine et de vengeance ; du naufrage obligé que subiront certains essais législatifs, nous saurons préserver tout ce qui sera compatible avec la paix intérieure de l'Espagne et avec sa grandeur désirée. Nous transformerons en réalité dans notre patrie, pour la première fois et dans l'ordre suivant, la trilogie : fraternité, liberté et égalité.

Espagnols : Vive l'Espagne ! Vive le respectable peuple espagnol !

Justice, égalité devant les lois, voilà ce que nous offrons. Paix et amour entre les Espagnols : liberté et fraternité, éloignées de tout libertinage et de toute tyrannie. Du travail pour tous ; la justice sociale, menée à bien sans hostilité ni violence ; une distribution équitable et progressive des richesses, sans détruire ni mettre en danger l'économie espagnole.

Mais, face à cela, une guerre sans merci aux exploiters de la politique, à ceux qui trompent l'ouvrier honnête, aux étrangers et aux étrangérisants qui s'efforcent de détruire l'Espagne au grand jour ou sous le manteau.

En cet instant, c'est l'Espagne entière qui se soulève en demandant paix, fraternité et justice. Partout, l'armée, la marine et les forces de l'ordre public s'élancent à la défense de la patrie.

L'énergie pour maintenir l'ordre sera proportionnelle à la grandeur de la résistance offerte. »

Appel du général Franco à Radio-Tetouan, dans Jean TESTAS, *Les institutions espagnoles*, coll. « Que sais-je ? » n° 1596, pp. 29-30, Paris, 1975.

(3) Qu'il commande lors de la dissolution de celle-ci par ordre du gouvernement républicain.

« ARTICLE PREMIER. - Selon l'accord adopté par la Junte de Défense nationale, est nommé chef du gouvernement de l'Etat espagnol l'excellentissime général de division don Francisco Franco Bahamonte qui assumera tous les pouvoirs du nouvel Etat.

ARTICLE 2. - Il est également nommé généralissime des forces nationales de Terre, Mer et Air [...]. »

Décret de la Junte, dans Idem, p. 31.

3. LE CAUDILLO

Disposant dès l'origine de l'appui de l'armée, Franco va s'assurer :

— l'appui de l'Eglise en assimilant sa lutte contre les républicains à l'idée de Croisade (Cfr document n° 10) ;

— le contrôle du parti unique qu'il va susciter en regroupant la Phalange, les J.O.N.S. et les Carlistes (Cfr document n° 20).

« L'Espagne s'organisera à l'intérieur d'une large conception totalitaire [...]. Dans l'ordre international, nous vivrons en harmonie avec les autres peuples en portant notre préférence sur la communauté de race, de langage et d'idéal [...]. Nous en exceptons catégoriquement les contacts soviétiques, si préjudiciables pour la cause de l'humanité et de la civilisation. »

Discours d'inauguration du généralissime Franco, dans Max GALLO, Histoire de l'Espagne franquiste, 2 vol., t. 1, p. 48, Verviers, Gérard, 1969.

« Le Caudillo n'est ni un chef de gouvernement, ni un dictateur vulgaire : il est le chef charismatique, l'homme donné par la Providence pour sauver son peuple. Figure plus que juridique : historique, philosophique, qui échappe aux limites de la science politique pour entrer dans celles du héros de Carlyle ou du surhomme de Nietzsche. »

Opinion de l'ancien ministre-secrétaire de la Phalange, Ramon Fernandez Cuesta, citée par J. GEORGEL, Le Franquisme. Histoire et Bilan (1939-1969), pp. 100-101, Paris, 1970.

Document 7 : Définition du *Caudillo* dans les statuts du nouveau parti unique
4 août 1937

« ARTICLE 47. - Le chef national [...], suprême Caudillo du mouvement, personnifie toutes les valeurs et tous les honneurs de ce mouvement. En tant qu'instaurateur de l'ère historique pendant laquelle l'Espagne acquiert les possibilités de réaliser son destin et avec lui les espoirs du mouvement, le chef assume dans sa totalité l'autorité la plus absolue. »

Décret du 4 août 1937, cité dans Idem, p. 105.

Document 8 : Définition dans les nouveaux statuts de la Phalange 31 juillet 1939

« Comme auteur de l'époque historique dans laquelle l'Espagne achève la possibilité de réaliser sa destinée historique et d'atteindre en même temps les buts du mouvement, le chef exerce dans son entière plénitude l'autorité la plus absolue.

Il est responsable devant Dieu et devant l'histoire.

Il désigne secrètement son successeur. »

Décret du 31 juillet 1939, chap. XII, cité dans Idem, pp. 99-100.

4. LA DÉMOCRATIE « ORGANIQUE »

Document 9 : Programme de la Phalange : le parti unique 1934

Voir ci-dessus, page 92, l'article 6 du programme de la Phalange.

Document 10 : Franco provoque la constitution du parti unique 19 avril 1937

« ARTICLE 1. - La Phalange espagnole et les Requetes [...] s'intègrent sous mon commandement, en une seule autorité politique de caractère national qui se nommera Falange Espanola Tradicionalista y de las J.O.N.S. Cette organisation intermédiaire entre la société et l'Etat, à travers les vertus politico-morales de service, de hiérarchie, et de fraternité [...]. Sont dissous les autres organisations et partis politiques.

ARTICLE 2. - Les organes directeurs de la nouvelle organisation politique nationale seront le chef de l'Etat, un secrétariat ou Junte Politique et le Conseil National. »

Décret du 19 avril 1937, cité par Max GALLO, op. cit., p. 51.

« J'estime, en ce qui concerne les problèmes politiques généraux des nations, qu'il y a aujourd'hui dans le monde une crise des systèmes. Les vieilles nations dont les systèmes politiques ont dégénéré doivent évoluer vers des formes nouvelles. Les faits qui se sont produits en Europe dans les quarante dernières années démontrent que le système politique de l'Europe ne satisfait pas aux besoins des pays vieux et surpeuplés. Ainsi, par exemple, ce n'est pas le hasard qui a conduit au communisme en Russie, ni qui incite d'autres pays à adopter ce système ; ce n'est pas le hasard non plus qui a donné naissance au fascisme en Italie, à l'hitlérisme en Allemagne, et aux régimes particuliers du Portugal et de l'Espagne. Ce ne sont pas les hommes qui créent les systèmes ; tout problème politique doit recevoir une solution, celle-ci étant conditionnée par la nécessité historique.

En Europe en général et en Espagne en particulier, le système politique s'acheminait vers le communisme, et aurait revêtu cette forme parce que la démocratie inorganique mène aux divers régimes socialistes auxquels elle permet de s'établir ; et de là on glisse vers la tyrannie. Il est évident que si nous ne voulons pas, nous Espagnols, tomber dans la négation totale qu'est le communisme, si nous ne voulons pas renier notre personnalité et détruire notre patrie, nous devons chercher des solutions à nos problèmes politiques par des chemins nouveaux, délaissant ceux qui nous avaient menés à des échecs. C'est pourquoi nous avons donné à la représentation démocratique une forme organique et équilibrée. C'est-à-dire que la participation des intérêts de la nation aux tâches gouvernementales, par l'intermédiaire des Cortes, ne se fait pas à l'aide des partis politiques, qui sacrifient les intérêts de la nation à leurs intérêts propres. Je me suis vu dans l'obligation de satisfaire aux besoins de la nation par le moyen de ses organisations naturelles : les municipalités, les organismes provinciaux, les syndicats, les corporations, les institutions de droit public, les universités, à qui nous demandons d'envoyer des représentants aux Cortes pour que, sous une forme équilibrée, ils puissent exercer les fonctions que remplissent normalement les députés dans tous les pays du monde, mais sans passion, ni lutte de partis, et dans le seul but de servir la nation. Représentants d'organismes responsables, ils doivent servir les intérêts légitimes de ces organismes, et reçoivent des rappels à l'ordre s'ils négligent de le faire.

L'élaboration des lois, leur publication et la collaboration de tous les Espagnols aux tâches législatives s'accomplissent de manière parfaite. Cela ne ressemble pas au formalisme démocratique des démocraties inorganiques, mais il est évident que le système obéit à une réalité vivante. »

Déclaration de Franco à l'United State News and World Report, citée par J. GEORGEL, op. cit., pp. 175-176.

Document 12 : Maintien de la politique du parti unique

27 avril 1967

« Si ceux qui parlent de diversité des opinions entendent par là le retour aux partis politiques qu'ils sachent que cela n'arrivera jamais. »

Déclaration de Franco à Séville, lors d'une réunion de la Phalange, citée par Idem, p. 188.

5. UN SYSTÈME CORPORATIF

Document 13 : Programme de la Phalange

1934

Voir ci-dessus, page 92, les articles 9, 10 et 11 du programme de la Phalange.

Document 14 : Le programme de Franco

1^{er} octobre 1936

« Le travail jouira d'une garantie absolue. Sa servitude à l'égard du capitalisme sera évitée. Il sera fait en sorte qu'il ne s'organise pas en une classe avancée, empreinte d'idées combattives et amères qui lui interdisent toute collaboration consciente en l'entraînant dans une révolte inefficace. La sécurité de la rémunération sera mise en place en attendant que soit édictée la formule qui — auprès du salaire vital parce que rémunérateur, — puisse faire participer l'ouvrier aux profits et aux revenus. Cette formule fera également de lui le bénéficiaire des augmentations de la production. Dans l'intervalle, toutes les conquêtes qui impliquent une amélioration adéquate aux besoins de l'économie espagnole seront respectées.

A côté de ces droits que l'on reconnaît aux ouvriers, apparaîtront ses devoirs et ses obligations, en particulier tout ce qui touche au rendement de son travail et à sa loyale collaboration avec les autres éléments créateurs de richesse.

Tous les Espagnols seront soumis à l'obligation du travail en fonction de leurs capacités, puisque le nouvel Etat ne peut admettre de citoyens parasites. »

Discours d'inauguration du généralissime Franco, dans J. TESTAS, op. cit., p. 33.

Document 15 : La concrétisation rapide du programme, la Charte du Travail

9 mars 1938

« I. - 1) Le travail est la participation de l'homme à la production par l'exercice volontaire de ses facultés intellectuelles et manuelles, conformément à sa vocation personnelle, en vue de la dignité et du bien-être de sa vie et du meilleur développement de l'économie nationale [...].

3) *Le droit au travail est la conséquence du devoir imposé à l'homme par Dieu pour l'accomplissement de ses fins individuelles, familiales et sociales.*

4) *L'Etat estime et exalte le travail, manifestation féconde de l'esprit créateur de l'homme. En ce sens, il le mettra sous la protection de la loi [...].*

5) *Le travail, en tant que devoir social, sera impérieusement exigé sous l'une quelconque de ses formes [...].*

7) *Servir, c'est travailler avec héroïsme, désintéressement ou abnégation [...].*

8) *Tous les Espagnols ont droit au travail. »*

Fuero del Trabajo du 9 mars 1938, modifiée par la Loi organique de l'Etat du 10 janvier 1967, cité dans *Idem*, pp. 34-35.

Document 16 : L'organisation syndicale contrôlée par la Phalange 8 août 1939

« Le ministère du Travail comprendra les directions générales du travail, de juridiction du travail, de prévision et de statistique. Dépendront du service des syndicats de la Phalange espagnole traditionaliste toutes les affaires relatives aux activités syndicales. »

Loi du 8 août 1939, citée dans J. GOERGEL, op. cit., p. 131.

Document 17 : Un seul syndicat, base de l'économie 6 décembre 1940

« Le système de syndicats du régime ne représente pas [...] un réseau de groupements privés auxquels l'Etat conférerait des compétences plus ou moins importantes ; mais, conformément au principe des vingt-six points selon lequel l'Espagne est, dans le domaine économique, un vaste syndicat de producteurs, le syndicalisme devient la forme politique de toute l'économie de l'Espagne. Tous ceux qui, dans un service de production, contribuent à la puissance de la patrie, sont ainsi [...] organisés en milice. »

Loi du 6 décembre 1940, Exposé des motifs, dans Idem, p. 131.

Document 18 : Malgré les assouplissements, la grève reste interdite
décembre 1965

« Seront considérés comme coupables de sédition les fonctionnaires, les employés et les particuliers qui, étant chargés d'assurer un service public ou un service reconnu urgent et indispensable, suspendent leur activité et, de ce fait, troublent la bonne marche du service ou en altèrent la régularité sous quelque forme que ce soit ; les patrons et les ouvriers qui, dans le but d'attenter à la sûreté de l'Etat, de saper son autorité, de troubler son activité normale, ou de perturber

gravement la production nationale, suspendent le travail ou en altèrent la régularité. »

Modification de l'article 222 du Code Pénal en décembre 1965, dans Idem, p. 144.

6. LE MOUVEMENT ACCAPARE L'EGLISE

Document 19 : Le programme

1934

Voir ci-dessus, page 93, l'article 25 du programme de la Phalange.

Document 20 : Justification de la guerre civile : le thème de la croisade

1959

« Notre guerre ne fut évidemment pas une guerre civile, mais une véritable croisade, comme la qualifia alors le Souverain pontife régnant, la grande épopée d'une nouvelle indépendance. Jamais n'ont été donnés dans notre patrie, en moins de temps, de plus grands et de plus nombreux exemples d'héroïsme et de sainteté, sans une faiblesse, sans une apostasie, sans un renoncement. Il faudrait remonter à l'époque des persécutions contre les chrétiens pour retrouver quelque chose de semblable. »

Discours de Franco pour le XX^e anniversaire de la victoire, le 1^{er} avril 1959, cité par M. DUVERGER, Constitutions et documents politiques, p. 815, coll. « Thémis », Paris.

Document 21 : L'Eglise catholique, seule autorisée

1966

« Question : Quelle est la conduite de ces pauvres gens ?

Réponse : Ils manifestent extérieurement ce qu'ils ont à l'intérieur, et répandent partout la semence pestiférée déposée dans leur esprit et dans leur cœur.

Question : Le socialisme et le communisme sont donc ce que tentent de répandre les propagateurs du protestantisme ?

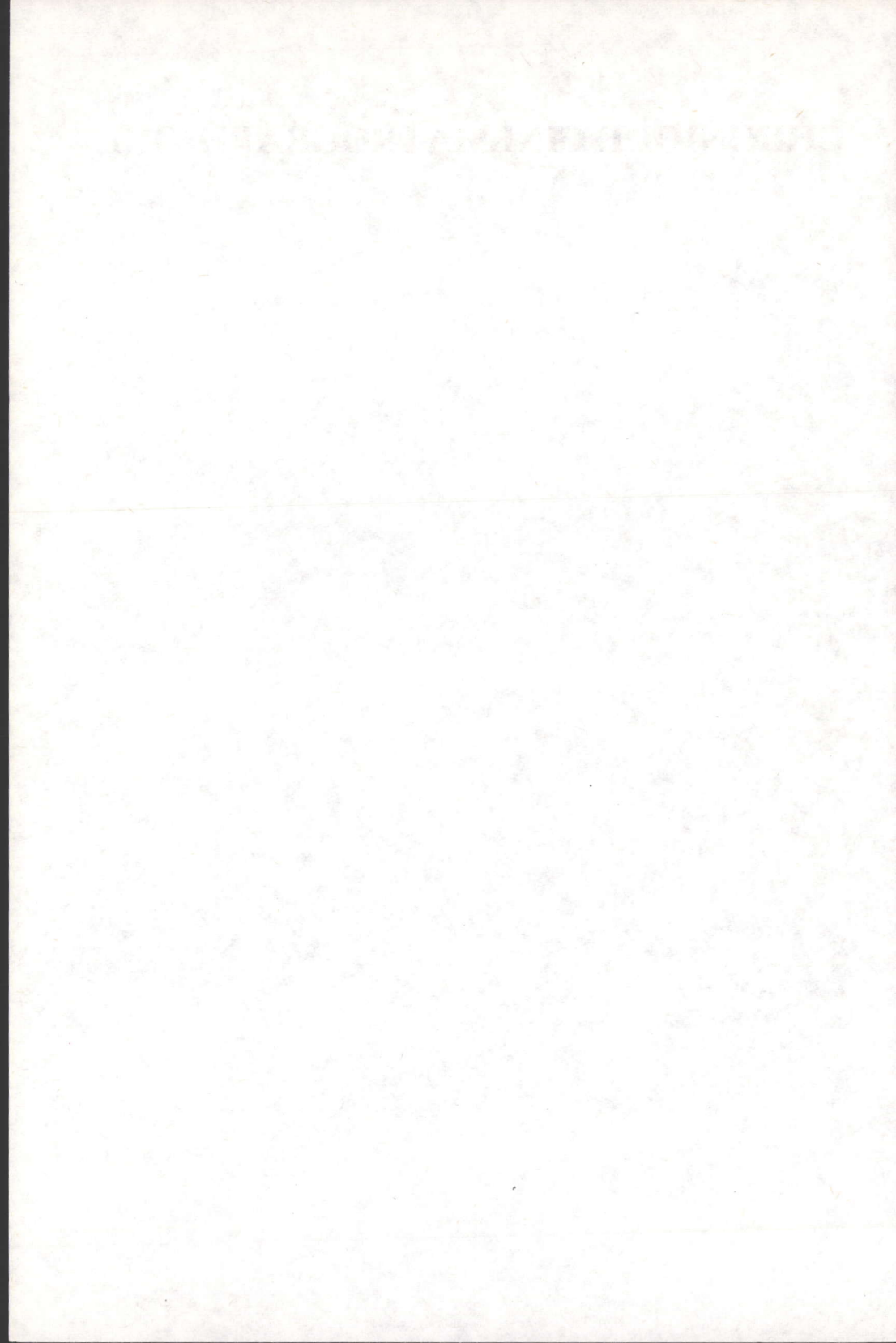
Réponse : C'est la seule raison de tous leurs efforts et de leurs soins assidus. Le protestantisme n'est rien d'autre qu'une [...] négation de la religion ; c'est ce qui convient le mieux pour couvrir leurs desseins, qui ne tendent à rien d'autre qu'à la destruction de la société. »

Catéchisme du R.P. Juan Perrone, d'après Le Monde du 24 novembre 1966.

H. BAIVERLIN, R. BRICTEUX, P. CONRADT,
F. DEJARDIN, G. DELCROIX, J. JANSSENS,
J. VERTENEUIL et Cl. VAN LOUBBEECK-COLLA

(suite et fin dans le prochain numéro)

CHRONIQUE CINÉMATROGRAPHIQUE



F.I.S.T. (1978)

METTEUR EN SCENE : NORMAN JEWISON (U.S.A.)
DIFFUSION : UNITED ARTISTS

Ecrit par Joë Eszterhas (auteur du récit) et Sylvester Stallone (également acteur principal), le scénario raconte l'histoire de Jimmy Hoffa, ancien dirigeant du syndicat des camionneurs aux Etats-Unis. Le nom de ce dernier est remplacé par celui de Johny Kovak.

La première partie du film a pour cadre la grande ville industrielle de Cleveland (Ohio) en 1937. Kovak-Hoffa y prend la tête d'une rébellion contre le despotisme patronal et, après avoir obtenu satisfaction, il perd son emploi de manœuvre, en même temps que les autres contestataires. A la recherche de travail, il est embauché avec son ami comme recruteur dans la section n° 302 du syndicat des camionneurs. Une grève qu'ils organisent échoue. Le chef de la section est tué. Découragé, Kovak-Hoffa ne voit plus le salut, en dernier recours, que dans l'aide de la *Maffia*, proposée par un ancien camarade, Vincent. Il reçoit les services techniques des *gangsters*, mais leur accorde des facilités et leur verse de l'argent. Il a mis le doigt dans un engrenage fatal.

La seconde partie nous reporte dans les années cinquante, sans transition, grâce à un changement brutal de séquence : celui-ci nous fait passer de la danse aux noces de Kovak, à l'immeuble moderne du syndicat « F.I.S.T. »⁽¹⁾ à Washington, en face du Capitole. En fait, cette image est le symbole de la lutte future entre les représentants politiques de la nation et la puissante organisation sociale. Une Commission d'enquête, dirigée par le sénateur Andrew Madison, — alias McClellan, — a pour but de prouver et de condamner la collusion entre la *Maffia* et « F.I.S.T. ». L'étau se resserre autour de Kovak-Hoffa : d'une part, la justice lui fait avouer sa collaboration avec le milieu des *gangsters* ; d'autre part, la *Maffia* veut écarter le gêneur et finit par l'assassiner.

Le cinéaste ne se distingue pas par une analyse fine des problèmes sociaux ou des structures syndicales. Mais ses images ont un impact, et restituent, semble-t-il, le climat social de deux époques. Elles montrent que des manœuvres sont brimés et méprisés dans leur firme ; que des sociétés de transport menacent le syndicat embryonnaire ; que celui-ci doit sa réussite à la force du nombre, à ses cotisations élevées (capables de rémunérer les grévistes) et à la combativité de ses dirigeants ; que, simplement pour ne pas s'éteindre et pour faire contrepoids à l'entente entre le patronat, les milices privées et la police, le syndicat des camionneurs a choisi de s'allier à la *Maffia*. Pour Kovak-Hoffa, la puissance syndicale

(1) Sigles du *Syndicat international des camionneurs*.

est la fin ; elle justifie les moyens : pacte douteux, mais aussi lutte contre les minoritaires non syndiqués et contre les grèves sauvages, même si celles-ci sont orchestrées par son meilleur ami.

La caméra suit les réunions syndicales, du local miteux et froid des années trente à la salle neuve et vaste des années cinquante. De même, si dans la première phase, les décors sont ceux de la rue pavée, et les instruments, des gourdins et des lances d'incendie, le deuxième temps est celui des bureaux, des micros et des batailles de chiffres. « F.I.S.T. » est devenu respectable. Il n'en reste pas moins un groupe de pression acharné à défendre ses affiliés face aux représentants des employeurs, puissant, trop puissant aux yeux de certains parlementaires. Monde sans merci ? Sans doute, mais l'institution syndicale garde ses côtés humains : si les rivalités internes pour le pouvoir y sont vives et la démagogie, réelle, l'amitié y fleurit également.

Le contexte historique n'est dépeint que par allusions : une phrase du patron de la firme *Consolidated* contre Franklin Delano Roosevelt, responsable des désordres sociaux, selon lui (première partie) ; une émission télévisée où l'on parle du président Eisenhower et du vice-président Nixon (seconde partie).

Des questions restent dans l'ombre. Dans les années trente, les revendications des transporteurs étaient d'abord la reconnaissance du syndicat et les assurances sociales contre la maladie et l'invalidité ; dans les années cinquante, par contre, les salaires constituaient la première préoccupation. Mais de la loi Taft-Hartley (1947), combattue en vain par les syndicats, aucune mention n'est faite. Par ailleurs, scénaristes et metteur en scène ont-ils effectué les recherches nécessaires sur le personnage principal du drame, Jimmy Hoffa, ses compagnons, ses rapports avec le milieu du gang, et l'histoire de l'organisation « F.I.S.T. » (à la fois sigle du « Syndicat international des camionneurs » et « le poing », symbole des combats ouvriers) ? Les portraits sont-ils proches des modèles historiques ? Un travail bibliographique et critique devrait donc approfondir les thèmes de l'œuvre cinématographique, en classe et en bibliothèque.

J. Deg.

DIABOLO MENTHE (1977)

REALISATRICE : DIANE KURYS
DISTRIBUTEUR : GAUMONT

Dans cette première œuvre, la cinéaste nous livre ce que fut son année 1963, alors qu'elle avait 13 ans. « Elle » s'appelle Anne, et sa sœur Frédérique est son aînée de deux ans. L'unité de temps est respectée : le récit débute à la fin des vacances et à la rentrée scolaire et se termine sur les photographies des vacances d'été suivantes.

Le film ne comporte pas de recherche technique. Son contenu n'a rien de remarquable. Mais il y a une fraîcheur certaine dans les images de ces adolescen-

tes, actrices non professionnelles, dont le jeu est assez naturel. Et l'œuvre reflète bien plusieurs côtés du réel. Deux niveaux de compréhension : l'un psychologique et l'autre historique, isolés ici pour la commodité de l'analyse.

Diane Kurys montre comment trois milieux de vie peuvent se révéler peu épanouissants. Le milieu familial d'abord. Les deux sœurs sont ballottées entre des parents séparés ; elles passent l'année scolaire au domicile de leur mère, mais accompagnent leur père en voyage. L'école ensuite. En 1963, au Lycée Jules-Ferry, à Paris, règnent une discipline de fer et des méthodes anciennes. Rangs serrés, uniformes beiges, sanctions sévères, railleries de professeurs à l'endroit d'élèves médiocres, professeur de gymnastique emmitouflé dans un ample manteau de fourrure alors que ses élèves grelottent sur la cour en hiver, séance de démaquillage forcé chez le professeur de dessin, etc. D'où des réactions comme le chahut organisé par une classe entière, ou, fait exceptionnel, le rejet violent de l'école. Et le désenchantement vis-à-vis du monde adulte, prélude à Mai 68. Enfin, les relations entre adolescentes. Elles se situent aux extrêmes : amitié exclusive ou hargne durable. La cadette essaie d'imiter sa sœur ; elle vit intensément les drames de celle-ci. Se sentant mise à l'écart, elle réagit avec vigueur ; elle se fait remarquer à sa façon, en volant par exemple.

Une lecture historique du film constitue le second niveau de compréhension. L'intérêt pour le cours d'histoire est relatif, sauf lorsqu'à l'occasion d'une leçon sur la violence, une condisciple relate une scène qu'elle a vécue. Certaines élèves se passionnent pour des idées politiques, s'engagent même. Ainsi Frédérique, 15 ans, distribue-t-elle des *badges* pour la paix et se brouille-t-elle simultanément avec une amie indifférente à la politique et avec la direction du lycée. C'est l'époque de la terreur atomique, particulièrement ressentie lors de l'Affaire de Cuba (1962). D'autres événements forment la toile de fond de ce film : la mort de John Fitzgerald Kennedy, répercutée par la radio ; l'opposition de l'O.A.S. aux accords d'Evian sur l'Algérie, exprimée ici par des badigeonnages ; dans les moyens de communication et les loisirs, Gérard Philippe, Steve Mac Queen, et le *twist* sont retenus. Jamais la réalisatrice ne fait appel à des bandes d'actualités sur ces thèmes.

Oeuvre surtout autobiographique, « Diabolo Menthe » procède par petites touches, à la manière des pointillistes, pour reconstruire un passé individuel et social. Mais il reste trop sur le devant de la scène. Une année d'une vie, c'est sans doute encore différent.

J. Deg.



INFORMATION BIBLIOGRAPHIQUE



A PROPOS DE...

MOURRE Michel, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, 8 vol., Paris, Bordas, 1978.

Le 6 août 1977 s'éteignait, à 49 ans, après avoir mis le point final à près de vingt mille pages de manuscrit l'auteur de cette somme qui dès à présent apparaît comme un des grands événements de l'édition. Travaillant en dehors des chapelles académiques aveuglées par leur particularisme, entraîné par ses recherches à une vision très large du passé et conscient de la complexité de plus en plus accusée de la connaissance et de l'explication historique, il s'est attelé à réunir l'information qu'il nous propose comme s'il posait un acte de foi dans l'importance de l'histoire, ce terme ambigu qui désigne à la fois la discipline et son objet, la science historique et la réalité qu'elle couvre. La méthode est de ce fait indissociable de ce à quoi elle s'applique, l'instrument que l'on nous propose ici en est la démonstration. Il importait, en effet, d'intégrer dans un *corpus* efficace l'apport gigantesque de recherche des cent dernières années durant lesquelles aucun dictionnaire d'histoire de taille en langue française n'avait vu le jour.

Or, c'est ce à quoi, non sans bonheur, prétend cet ouvrage sous réserve que tous les volumes atteignent à la qualité de ceux que nous avons examinés.

Si le noyau reste bien entendu français et occidental, un effort d'universalisation a été accompli par intégration de personnages, de faits et d'événements liés à tous les lieux de la planète. Certes un dictionnaire d'histoire est avant toute chose un dictionnaire biographique, celui-ci n'y manque pas, mais il s'élargit en dehors de la personnalité des princes ou des grands hommes et de la description des Etats dans leur évolution, aux problèmes posés par l'agriculture, l'industrie, leurs techniques respectives, l'habitat, le vêtement, l'alimentation, les coutumes et les mœurs, voire aux faits divers de la vie quotidienne populaire.

Cette énumération dit assez combien les enseignants attachés à l'histoire nouvelle dans nos établissements secondaires pourront y trouver aliment à leur besoin de savoir et à la curiosité des élèves dont ils ont en charge la formation. Ceux-ci y découvriront la dimension de l'histoire, la richesse complexe de son contenu et la pertinence de ses méthodes critiques dans un classement strictement alphabétique de notices de dimensions variées allant généralement à l'essentiel et visant à l'impartial.

L'information s'arrête, en principe, au 1^{er} janvier 1977. Elle est donc récente, mais toutes les notices ne sont malheureusement pas concernées. L'effort mérite toutefois d'être souligné comme doit l'être l'intention qui l'animait. En effet, dans la grande régression intellectuelle qu'il voyait monter en ce XX^e siècle dominé par les technocrates, l'auteur souhaitait doter ses contempo-

rains d'un inventaire commode du savoir à communiquer aux générations futures, sur le plan historique.

On retrouve ici la précision et l'abondance du *Dictionnaire d'histoire universelle* en 2 volumes publié aux éditions universitaires que connaissent et utilisent déjà la plupart des historiens d'enseignement. Mais outre la remise à jour, nous découvrons une amplification considérable des rubriques de synthèse hissées à la dimension de véritables monographies.

Quelque 17.500 notices et 8.000 documents photographiques, en noir et en couleurs, souvent inédits ou peu connus, abondamment commentés peupleront les pages des huit volumes formant la collection complète de cette véritable encyclopédie étendue à tous les temps, à tous les pays, de tous les sujets du moins de portée générale et de réputation internationale. Dans certains cas l'information satisfait peu (*Cryptie* par exemple). On peut déplorer la suppression des références bibliographiques, mais elle est compréhensible en raison du vieillissement rapide de telle matière.

Si cet ouvrage avait comporté une cartographie détaillée conçue sur un plan mondial relative à l'ensemble des sciences humaines éclairant l'évolution historique, ainsi que des données statistiques qui manquent cruellement sous une forme synthétique, il aurait constitué l'outil idéal nécessaire à quiconque s'intéresse aujourd'hui à l'histoire. Mais il n'en est pas moins précieux cependant pour toute bibliothèque scolaire et tout cabinet d'érudit.

R.V.S.

Histoire économique et sociale du monde, sous la direction de Pierre LEON, 6 t., Paris, Colin, 1977-1978.

1977 a vu la publication de trois volumes sur les six que comptera cette magistrale synthèse de l'histoire économique du monde du XIV^e siècle à nos jours, les différents chapitres ayant été confiés aux meilleurs spécialistes français actuels des problèmes traités.

Chaque tome comprend une bibliographie organisée en fonction des différents chapitres, un index des noms propres, de nombreux graphiques, tableaux, cartes et illustrations.

t. 1 : *L'ouverture du monde, XIV^e-XVI^e siècles*, sous la direction de Batholomé BENNASSAR et de Pierre CHAUNU.

Ce premier tome couvre la période chronologique allant du XIV^e au XVI^e siècle et montre comment différents univers enclavés ont été mis en relation les uns avec les autres. L'Europe, dont l'alimentation de base est constituée par le blé et la viande, — source de sa suprématie à cette époque, — entre en contact avec l'Afrique des agriculteurs et des métallurgistes, les Amérindiens, le monde indoganétique, les terres des Russes et des Musulmans.

Ce désenclavement provient non seulement de l'inégalité alimentaire mais aussi d'autres caractéristiques européennes comme l'utilisation intensive de

l'énergie animale, les productions textiles et métallurgiques, l'« urbanisation », le réseau de communication et le système monétaire alors en voie de développement.

Signalons particulièrement à l'attention des professeurs les chapitres traitant :

- des fondements alimentaires des cultures asiatiques,
- des anciennes et nouvelles structures de sociabilité (1300-1500),
- des structures de la pensée et des comportements sociaux.

Enfin, plusieurs documents proposés par les auteurs des différents chapitres sont repris dans le fascicule VIII : *Les sociétés féodales et les sociétés urbaines*, coll. « Formation historique », Liège, Sciences et Lettres, 1976⁽¹⁾, ce qui montre le caractère novateur de l'une et l'autre collections.

t. 5 : *Guerres et crises, 1914-1947*, sous la direction de Georges DUPEUX.

Ce tome montre l'accélération de l'histoire à une époque où les anciens empires du XIX^e siècle ont disparu, où l'Europe ne joue plus le rôle de *leader*, laissant la place à de nouveaux pôles économiques extra-européens tandis que l'Union soviétique se replie sur elle-même.

A retenir particulièrement :

- quelques documents photographiques peu connus,
- de nombreux tableaux et graphiques,
- l'analyse de la révolution russe,
- celle des crises économiques qui affectent l'ensemble du monde, suscitent l'effondrement de la société allemande, les sociétés scandinaves, la résistance des sociétés libérales au totalitarisme,
- la présentation des problèmes du monde dominé,
- le chapitre sur les deux grands au lendemain de la seconde guerre mondiale.

t. 6 : *Le second XX^e siècle, 1947 à nos jours*, sous la direction de Pierre LEON.

Le sixième et dernier tome de la collection couvre une période qui va de 1947 à nos jours.

Dans la première partie sont mis en évidence les phénomènes de la croissance économique, — expression apparue au début des années cinquante, — les transformations de la pensée scientifique et les bons spectaculaires de la technique qui accélèrent le rythme de l'expansion économique, avec ses conséquences démographiques et sociales.

Les auteurs présentent ensuite (deuxième partie) une synthèse sur les quatre entités économiques que sont les Etats-Unis d'Amérique, l'U.R.S.S., l'Europe et le Japon.

Une troisième partie montre les réactions des régions pauvres, du tiers monde à la Chine en passant par l'Amérique latine et les démocraties populaires.

L'ouvrage se termine par un chapitre sur « les perplexités européennes » et les tendances internes du monde industrialisé.

(1) Collection de « manuels » destinée aux élèves de l'enseignement secondaire belge.

Ce volume fournit peut-être trop peu d'informations sur les faits postérieurs à 1970. Néanmoins, il pourra, tout comme le précédent, être utilisé par les élèves des trois dernières années de l'enseignement secondaire en raison de la clarté avec laquelle les questions proposées sont traitées.

M. H.

LE MONDE, L'année économique et sociale : 1978... toujours la grisaille, Supplément aux *Dossiers et documents du Monde*, janvier 1979, Paris, LE MONDE, 5, rue des Italiens, 1979.

Avec une grande célérité tout à l'honneur de l'équipe de ce remarquable journal, LE MONDE nous livre ici un panorama général de la situation économique et sociale de la planète. La France y occupe, évidemment, une place privilégiée, mais chaque pays se trouve mentionné par des notices dressant sous la plume de journalistes qualifiés une synthèse de son évolution durant l'année écoulée, chiffres à l'appui. La Belgique, comme d'habitude hélas dans LE MONDE, retient très peu l'attention. Pour le reste cinq chapitres, enrichis de tableaux statistiques, de diagrammes, de graphiques, traitent du bilan économique et social, du bilan financier et boursier, de la chronologie au jour le jour des principaux pays classés selon les continents, des mutations structurelles. Au total, 168 pages in-4° dont la consultation est facilitée par un index avec classement par thème et par pays.

Les chiffres cités parfois sur base de sources différentes présentent quelquefois des divergences qui ne sont pas expliquées. Mais c'est un grief mineur pour une brochure qui épargnera bien des recherches sur une matière qu'il est essentiel de tenir à jour, ce que ne peuvent hélas pas faire nos professeurs d'histoire écrasés qu'ils sont par l'ampleur de leur tâche dès lors qu'ils tentent, comme il le leur est vivement recommandé cependant, de coller au passé récent afin d'éveiller chez nos jeunes gens le sens de l'interprétation historique de tout événement. Nul démocrate ne peut ignorer le monde et encore moins le fonctionnement des mécanismes qui le gouverne.

A acquérir pour toutes les bibliothèques de classe et à tenir à portée de main dans chaque cabinet de travail.

R.V.S.

NOTES ET GLANURES

AMÉRIQUES

MARIENSTRAS Elise, *Les mythes fondateurs de la nation américaine*, coll. « Textes à l'appui », série « Histoire contemporaine », Paris, Maspero, 1976.

Le 4 juillet 1776, après douze années de conflits intermittants avec la métropole, les colonies anglaises d'Amérique du Nord, réunies en Congrès, annoncent la rupture de leurs liens de dépendance et la naissance d'une nouvelle entité politique. Chaque Etat nouvellement constitué se donne une constitution et un gouvernement souverain. Dès 1777, les *Articles de la Confédération* donnent à l'union des treize Etats une forme institutionnelle. Cette première constitution fédérale sera ratifiée en 1781, elle recevra la consécration juridique internationale lors du traité de Versailles de 1783. Une nouvelle Constitution, invariable depuis lors exception faite des amendements, est adoptée par les *Pères fondateurs* en 1787.

Vingt et un ans pour trouver l'harmonie d'un colosse aussi important n'est pas grand chose lorsqu'on sait les débats qui suivirent pour connaître à quoi attribuer la constitution de la nation ? A la volonté de ses participants ? A sa reconnaissance par l'Europe ? A l'existence d'un Etat centralisé ? A l'union défensive contre l'ennemi de l'extérieur ? A l'idéologie des Lumières centrées sur les concepts de souveraineté populaire et de libertés individuelles ? Aux traditions héritées des nationalismes du XIX^e siècle ? Aux mythes élaborés par les fondateurs ?

Nation « organique » ou nation « artificielle », les Etats-Unis d'Amérique balancent entre ces deux extrêmes, mais le nationalisme semble les hanter. Cette idéologie toutefois est profondément intériorisée et masquée par la pluralité des mythes qui la composent : mythes de fondation rejetant toute antériorité historique sinon celle des héros biologiques ou des champs élyséens, exaltant le culte des pionniers, l'intangibilité des textes constitutionnels ; mythes de tradition et de continuité où les conquérants de l'Amérique se font les porte-flambeaux de la civilisation et assument la tâche d'anéantir la sauvagerie et les sauvages ; mythes justificateurs d'une communauté exclusive où le W.A.S.P. (anglo-saxon blanc et protestant) impose ses normes face à la rusticité primitive des peuples d'Afrique ou d'Amérique. Tous ces mythes

soutiennent et prétendent justifier la nation volontairement construite des *Pères fondateurs*, ils établissent l'universalisme proclamé mais aléatoire d'une collectivité qui se dit élue par la Providence et que son élection dispense des actes délibérés d'exclusion, voire de génocide.

L'ouvrage, très dense, ne fournit pas cette abondance de textes que le titre de la collection permettait d'espérer, mais il cite une bibliographie copieuse et se recommande par son originalité.

R.V.S.

Un Français chez les Lincoln, Lettres inédites adressées pendant la guerre de Sécession par Adolphe de Chambrun à son épouse restée en France, présentés par René de CHAMBRUN, Paris, Librairie académique Perrin, 1976.

Publiées à l'occasion du bicentenaire de la *Déclaration d'indépendance* des Etats-Unis d'Amérique, ces lettres écrites par Adolphe de Chambrun, époux d'une descendante de La Fayette, ami d'Alexis de Tocqueville, de Victor Hugo et de Jules Ferry, journaliste qui a jugé bon de s'expatrier aux Etats-Unis en raison de ses pamphlets contre le régime de Napoléon III, couvrent une période qui va du 14 février 1865 au 30 juin de la même année. Elles relatent les observations faites par leur auteur qui a fait partie de l'entourage des Lincoln, à propos des conditions de vie, de l'état des voies ferrées, de la guerre de Sécession, des Noirs, des Indiens, des institutions américaines. Les textes se rapportant à ces sujets sont souvent trop courts ou trop peu significatifs pour pouvoir être utilisés judicieusement dans l'enseignement ; par contre, l'ensemble de la correspondance est d'une lecture aisée et pourrait intéresser les élèves des classes terminales de l'enseignement secondaire (16-18 ans).

M. H.

BAUDOT G., *Utopie et histoire au Mexique. Les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1568)*, Toulouse, Privat, 1977.

Ce que nous savons des civilisations précolombiennes du Mexique, nous le devons principalement aux recherches ethnographiques des premiers missionnaires franciscains. Leurs ouvrages furent censurés dès le XVI^e siècle, sur ordre de Philippe II, sans doute parce que ces religieux avaient espéré construire là-bas, avec les Indiens, le Royaume millénariste promis par l'Apo-calyptique.

G. Baudot s'est donc efforcé de reconstituer la liste et le plan de ces travaux au travers des témoignages d'auteurs plus tardifs qui en ont eu connaissance et s'en sont inspiré, ouvertement ou pas.

Signalons que de nombreuses citations sont faites uniquement en espagnol, sans traduction, ce qui, par moments, peut gêner le lecteur qui ne possède pas cette langue.

J.C.

SCHOOYANS Michel, *Demain le Brésil ? militarisme et technocratie*, coll. « Terre de Feu », Paris, Cerf, 1977.

Si elle s'inscrit dans le procès de quête historique, l'histoire immédiate exige des précautions analogues à celles de toute autre recherche. Elle peut paraître superficielle, mal informée, sujette aux élans passionnels. Ce sont là dangers redoutables pour toute espèce d'histoire et donc d'historiens. Leur présence constante peut être favorable à la vigilance indispensable pour qui prétend poursuivre la vérité. L'histoire immédiate recourra donc volontiers à une collecte plus attentive de toute espèce d'indice et d'information, elle usera aussi de sources délaissées voire méprisées par l'histoire académique, celle de la parole, de la presse, des moyens d'expression divers dont le cinéma ou la télévision sont des exemples types. Elle se doit de contrôler la rumeur, mais elle est bien placée, si elle est attentive, pour distinguer la réalité du quotidien vécu de l'image théorique que la publicité tente d'imposer. Certes le recul lui manque souvent pour juger des effets des événements, mais elle recherche davantage l'influence des antécédents. Elle contribue mieux par là à l'enracinement de toute réflexion dans le tissu du passé perçu comme assise de tout mouvement historique.

Ceci apparaît dans cet ouvrage où sont posés quelques problèmes majeurs du Brésil depuis l'accession du général Geisel à la présidence (15 mars 1974). A propos de ce pays où sévissent les défauts caractéristiques des pays du Tiers Monde, cet ouvrage présente les faits sous l'éclairage idéologique qui lui est propre et tente un bilan critique quoique provisoire du gouvernement adepte d'un « pragmatisme responsable ».

La tentation fasciste est illustrée par l'anthropologie pessimiste du général Golbery do Couto e Silva selon laquelle une guerre totale est engagée avec le communisme dont l'armée doit assurer le succès en contrôlant le pouvoir appuyé sur une technologie adéquate. La réussite économique, élément clé, paye dès lors un lourd tribut

à la politique, autoritaire, et au social, délaissé, c'est-à-dire exploité.

Face au monde, le « pragmatisme responsable » vise à donner au Brésil une grande liberté de manœuvre par rapport aux U.S.A. comme en témoigne la création du système économique latino-américain où trouve sa place Cuba, hier rejeté. L'attrait de la politique étrangère brésilienne pour les pays de la C.E.E., ou du monde musulman, ou des Démocraties populaires en constituent d'autres témoignages.

On regrettera que, analysant ce pays moteur d'avenir de l'Amérique latine, l'auteur ne fasse qu'allusion aux problèmes sociaux et axe son propos sur l'image économique. Songeons que 75% de sa population est marginale et que 23% des propriétaires contrôlent 80% des propriétés.

Habile à pousser les entreprises d'Etat à forts investissements de capitaux, le gouvernement en assure la rentabilité en imposant les prix. Il doit cependant compter avec l'emprise des multinationales attirées par les ressources potentielles du territoire. Devant ses besoins croissants en énergie, le pays a engagé le pari, voire la course nécléaire, faute de ressources suffisantes en pétrole. Depuis 1975, l'Allemagne fédérale y prête la main, imitée par la France productrice du surgénérateur « Cobra ».

Certes le Brésil progresse dans l'absolu, mais l'avenir est hypothéqué par la proportion importante d'analphabètes, l'insuffisance de techniciens indigènes, l'endettement galopant, l'aspect somptuaire de certaines dépenses (Brasilia), le peu de rentabilité de certains investissements (Transamazonienne), la menace de l'armée et la sclérose de l'administration.

R.V.S.

IMPÉRIALISME — TIERS MONDE

FRANK André Gunder, *L'accumulation mondiale (1500-1800)*, trad. de l'anglais, coll. « L'ordre des choses », Paris, Calmann-Lévy, 1977.

Premier essai de l'*Histoire générale de l'impérialisme des origines à 1789*, cet ouvrage publié en anglais sous le titre *Accumulating exploitation* semble souffrir de lacunes et d'ambiguïtés dues à la traduction ou à une édition trop rapide. Certains raisonnements semblent, en effet, coupés nets. Ceci n'enlève rien à l'originalité de cette tentative d'articuler en un ensemble unique les

rouages de la mécanique qui au fil des siècles a permis d'installer les sociétés industrielles.

Marxiste de tendance, l'auteur critique et conteste la pertinence des thèses de Max Weber liant la naissance du capitalisme au développement de la mentalité protestante. Par référence à l'analyse d'Adam Smith, reprise et précisée par Karl Marx, il attribue le succès du capitalisme à la surexploitation de la main d'œuvre, tant en Europe que dans les territoires d'outre-mer, où le prélèvement de la plus-value fournit aux Ibériques, aux Anglais, aux Français, aux Hollandais, ensemble ou les uns contre les autres, l'accumulation primitive nécessaire à leur développement. La marchandise et les métaux précieux, lubrifiants du négoce s'imposent au détriment, en Europe centrale et orientale, des paysans dont la servitude et la misère sont le prix de l'élévation de ces régions à l'état de « grenier à blé de l'Occident » ; aux Amériques, des indigènes sacrifiés à l'exploitation minière ou à l'économie de plantation ; en Afrique noire, des autochtones razzés et livrés par leurs propres frères de race aux trafiquants fournisseurs d'armes et animateurs du commerce triangulaire anglo-saxon, français ou portugais ; aux Indes orientales, gouffre de l'argent américain échangé au plus haut prix contre les produits locaux, des artisans ruinés et des paysans spoliés et écrasés de taxes ; en Chine, où l'opium indien sert de truchement à l'asservissement des Fils du Ciel pour permettre aux fonctionnaires et aux trafiquants de la Compagnie des Indes d'échapper au contrôle par la Couronne des biens produits par le pillage ou la prévarication.

Puises dans une bibliographie très vaste peu connue en pays de langue française, les données réunies ici susciteront bien des réflexions et sans doute des révisions des thèses véhiculées par les manuels scolaires. Elles aideront à coup sûr à élargir le champ des investigations nécessaires à une meilleure compréhension des faits. Ainsi, liée par le traité de Méthuen au Portugal désireux d'échapper aux convoitises espagnoles, l'Angleterre trouve-t-elle dans les mines générales (*Minas Gerais*) du Brésil l'or de sa « cavalerie de saint Georges », instrument de son hégémonie politique et de sa suprématie économique au XVIII^e siècle que relateront après 1765 les prélèvements opérés aux Indes orientales.

Les conséquences de la chute d'Anvers et de la Guerre de Trente ans, pour la Hollande, celles des Actes de Navigation pour le Royaume-Uni, celles du trafic négrier et de la traite sucrière pour la France autant de notations qui placées dans un contexte mondial peuvent éclairer les aléas de nos modernes « multinationales » avatars récents du système.

R.V.S.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *Connaissance du Tiers Monde, Approche pluridisciplinaire*, dans *Cahiers Jussieu*, n° 4, Laboratoire Tiers Monde, U.E.R. géographie et sciences de la société, Université de Paris VII, Paris, coll. 10/18, 1977.

Ce livre est le résultat d'un séminaire réunissant autour de l'étude croisée du Tiers Monde géographes, historiens, économistes, sociologues, juristes, journalistes dont les communications et les discussions, enregistrées sur le vif, sont ici traduites. Avec les qualités propres aux intervenants et les défauts dus à ce genre d'édition, nous trouvons ici une approche méthodologique alliée à l'observation concrète des régions habituellement rangées parmi les Tiers Mondes : Afrique, Asie, Amérique latine. S'y trouvent démontés et démontrés les mécanismes de la dépendance, par l'analyse de la genèse, des modalités et des conséquences du développement inégal et du sous-développement, aspect majeur de notre temps.

Il n'est pas démontré que la famine et le sous-développement soient spécialement liés aux pays intertropicaux en raison de leur pauvreté. Bien des problèmes ont été posés par les méfaits de l'exploitation coloniale soucieuse de profit métropolitain plus que d'humanité à l'égard des naturels. L'expression Tiers Monde créée à des fins journalistiques par Alfred Sauvy, l'a été par référence au Tiers Etat. Les sens dérivés sont ambigus : pays où les gens ont faim, pays trop peuplés, pays non équipés, pays à faible P.N.B., pays à croissance bloquée, pays archaïques, pays sans industries ou à industries opposées, pays à circuits commerciaux et monétaires inégaux, pays dominés, pays sans transformations. En fait le Tiers Monde rassemble des pays capitalistes où les contradictions du sous-développement s'accroissent à mesure des progrès du capitalisme et des pays socialistes qui, s'ils ne connaissent plus ces contradictions, souffrent encore de situations coloniales ou para-coloniales et ne sont pas des pays développés.

Ces maux ne sont pas une fatalité car le comportement des hommes face aux difficultés se modifie. Vouloir cliquer la situation actuelle, bénéfique aux plus privilégiés, paraît bien être la dernière tentative du conservatisme social. Il serait vain de régler ces problèmes en dehors du contexte économique mondial. Les forces conservatrices, celles de l'Islam par exemple, finiront par engendrer une réaction de masse.

Le système de surexploitation utilise habilement le travail des marginaux : femmes, enfants, ouvriers paysans, étrangers dont l'histoire et le présent nous donnent tant d'exemples.

Le contrôle des ressources alimentaires par un seul pays présente des dangers dont le passé a donné des exemples, spécialement au moment où les formations sociales sous-développées importent de plus en plus de biens alimentaires pour l'entretien et la reproduction de leur propre force de travail. Dans les pays évolués, l'idéologie sociale démocrate tend à exporter vers les pays périphériques les problèmes de ses travailleurs, elle ne résoud pas grand chose.

L'ouvrage se termine par quelques études de cas : Afrique française, Vietnam, Algérie, Zaïre, Amérique Latine, Cuba. Une courte bibliographie renvoie à quelques ouvrages d'accès facile.

Analyses sévères pour résoudre des questions vitales sans souci de briser les mythologies.

R.V.S.

DEVEZE M., *Antilles, Guyanes, la mer des Caraïbes de 1492 à 1789*, coll. « Regards sur l'histoire », t. 29, Paris, S.E.D.E.S., 1977.

La zone de la mer des Caraïbes constitue, pour l'historien de la colonisation, un terrain d'expérience irremplaçable. A cet endroit, dans un espace relativement restreint, ont vécu jusqu'au XV^e siècles des populations indiennes relativement homogènes. Premiers arrivants, les Espagnols ont rapidement été supplantés dans une partie de la région par les Anglais, les Hollandais et les Français. Michel Devèze a saisi cette occasion exceptionnelle qui lui était donnée de comparer l'évolution de ces sociétés coloniales soumises à la politique de métropoles différentes et souvent antagonistes.

L'enseignement devrait, quant à lui, en profiter pour échapper à un certain eurocentrisme !

La richesse des thèmes abordés (organisation des sociétés primitives, « génocide culturel », formes et développement du colonialisme, problèmes des sociétés multiraciales...) permet d'échafauder de multiples leçons, et pourquoi pas de privilégier pour une fois l'événement, en abordant la guerre de Sept Ans depuis Paramaribo !

J.-M. De.

MAGASA Amidu, *Papa-Commandant a jeté un grand filet devant nous, Les exploités des rives du Niger, 1902-1962*, coll. « Textes à l'appui », Paris, Maspero, 1978.

Une explication du titre s'impose : Papa-Commandant, c'est l'administrateur colonial ;

le grand filet, ce sont ses gendarmes, ses soldats jetés devant les paysans pour les capturer et les forcer au travail.

L'ouvrage mêle la synthèse historique, — ici l'évolution de l'*Office du Niger* et l'entreprise de colonisation, — et des témoignages de ceux qui ont organisé ou subi la colonisation, témoignages qui, pour la plupart, remontent aux années 1925-1940.

Le professeur de l'enseignement secondaire (12-18 ans) y trouvera des documents significatifs sur les conditions de vie et les rapports entre les populations.

L'ouvrage pourra être utilisé par des élèves, par exemple par ceux du degré de détermination (16-18 ans) chargés d'étudier individuellement ou en groupes le problème de la colonisation.

M. H.

VENNER D., *Westerling, guerilla-story*, coll. « Les grands aventuriers », Paris, Hachette, 1977.

Le titre de l'ouvrage et l'intitulé de la collection disent assez à quel genre pseudo-historique il appartient. On trouvera ici la biographie lacunaire et fortement romancée d'un officier néerlandais, promoteur d'actions de *guerilla* dans les Indes Néerlandaises, vers 1945.

Le sujet pouvait s'avérer intéressant, dans le cadre d'une étude de la décolonisation. Malheureusement, à partir d'une telle lecture, le profit sera mince !... Rien ou quasiment rien sur les conditions économiques et sociales dans les colonies hollandaises, fort peu de choses sur les données politiques, mais par contre, que de récits détaillés et inutilement complaisants d'« actions d'éclat de ceux qui ne croient qu'à l'action et à leurs vertus d'hommes ».

A la réflexion, la seule utilisation possible de ce livre serait d'en faire un sujet d'analyse critique, permettant ainsi la démystification de telles « productions » auprès des grands élèves !

J. Del.

BOISANGIER Claude de, *On pouvait éviter la guerre d'Indochine, Souvenirs 1941-1945*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1977.

Dédié aux « Indochinois » pour servir à l'histoire de leur pays, cet ouvrage est un document relatant comment l'Indochine française a passé la guerre sous la contrainte japonaise. Arrivé en novembre 1941, peu avant le déclenchement de

la guerre du Pacifique, comme conseiller diplomatique du gouverneur général l'Amiral Decoux, représentant du gouvernement de Vichy, il s'emploie à assurer la neutralité de la France face aux Japonais. La présence de ceux-ci, l'impuissance des forces françaises à leur tenir tête détériore le prestige de la métropole aux yeux des indigènes. Après la libération de la France, la désignation du général Mordant comme chef clandestin de la résistance va détériorer la situation. Les infractions de la résistance à la politique de neutralité entraînèrent le coup de force japonais du 9 mars 1945. Aux intentions de l'amiral Decoux visant à réformer au bénéfice des indigènes le régime colonial, il oppose le personnage « hautain, infatué de soi » de Thierry d'Argenlieu, délégué par le général de Gaulle et le gouvernement provisoire de la France. Partisan de l'autodétermination de l'Indochine où le prestige de la France a été sapé par une série d'erreurs dont la moindre ne fut pas la remise du Tonkin à l'administration chinoise lors de la capitulation du Japon, le Viet Minh trouvait ainsi son terrain d'élection d'où jamais les Français ne réussirent plus à l'éliminer... Plaidoyer pour une infante défunte !

R.V.S.

BIOGRAPHIES

DE FELS Marthe, *Quatre messieurs de France*, Paris, Flammarion, 1976.

Sous ce titre le lecteur découvrira les biographies agréablement rédigées de Vauban, d'Olivier de Serres, de Nicolas Poussin et de saint Vincent de Paul.

Les deux premières, illustrées par des textes de Vauban et d'Olivier de Serres, pourront servir d'instrument de travail aux élèves des deux premiers degrés (12-16 ans) de l'enseignement secondaire, quand on y étudie l'évolution agricole et la condition des paysans.

M. H.

DESTAING Fernand, *La fin des hommes illustres, Le diagnostic au secours de l'histoire*, Paris, Presses de la Cité, 1977.

Professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Dijon, Fernand Destaing présente ici le résultat de ses observations à propos des

maladies qui ont provoqué la mort de certains hommes célèbres ou qui existaient au moment de leur condamnation à mort. Au gré des pages, il nous fait côtoyer Socrate et Alexandre, Hitler et Staline en passant par Madame, Voltaire et bien d'autres.

Bien documenté, ce livre facile à lire pourrait être mis dans les mains d'adolescents et pourrait constituer un moyen de les sensibiliser, à partir du récit biographique de tel ou tel personnage, à certaines questions de l'histoire auxquelles ces hommes ont été mêlés.

M. H.

MÉMOIRES DU PEUPLE

Mémoires du sergent Bourgogne (1812-1813), préface de Jean TULARD, introduction et notes de Marcel SPIVAK, coll. « Littérature », Paris, Hachette, 1978.

Publiés dans la collection « Littérature » ces souvenirs d'un soldat de la Grande Armée constituent un document extraordinaire sur la campagne de Russie menée par Napoléon au désastre le plus total. Certes on peut douter que toutes les péripéties détaillées par le conteur relèvent de la plus stricte authenticité personnelle encore que les recoupements opérés par les éditeurs confirment l'exactitude des grandes étapes et des grands événements de la retraite. A ses propres aventures, Bourgogne mêle assurément celles qui lui ont été rapportées par d'autres survivants de la sinistre expédition. Il devient ainsi le vecteur d'une mémoire collective d'hommes simples, ignorants les arcanes de la grande politique, emportés dans un tourbillon de mort d'où la volonté de vivre ne sauvera que le petit nombre.

La part faite à l'affabulation poétique, ce témoignage est crédible dans la mesure où il expose sur le ton du récit le plus dépouillé les faits de la vie quotidienne d'une armée en campagne formée de professionnels rompus aux opérations, confiants dans leurs chefs, soudés par la solidarité des camps par-delà les origines ethniques ou sociales, mûris par la compagnie de la mort, indulgents aux faiblesses, lucides aux réalités même les plus tragiques, imperméables à la haine. C'est peut-être ce qui frappe le plus tout au long de ce monologue historié, c'est le respect de l'autre dans l'insensibilité. Mais à cela près quel réquisitoire contre le système, contre la guerre, contre ses horreurs, quel plaidoyer pour

l'amitié entre les hommes, entre les peuples dans la connaissance des défauts, des faiblesses, des qualités de chacun, tout cela par la simple réalité des faits exposés.

Narrateur des tragédies de la guerre de Trente Ans, VON GRIMMELHAUSEN n'a guère réussi à faire connaître *Les aventures de Simplicius Simplissimus*, émule du *Candide* de VOLTAIRE témoin romancé des malheurs de son siècle, Emile ZOLA s'est à tout jamais aliéné la sympathie nationale française en publiant dans une fresque puissante l'absurdité de *La débacle* des années 1870-1871, on comprend que *Les mémoires du sergent Bourgogne* n'aient connu qu'une diffusion limitée. N'a-t-on pas intérêt à laisser se décanter la mémoire du peuple pour en éliminer les misères et en dégager le mythe de l'âge d'or ? Napoléon n'est petit que pour Victor Hugo en ce dix-neuvième siècle de la bourgeoisie triomphante. Bourgogne n'en parle que très peu sinon pour signaler qu'il s'est trouvé dans son voisinage et pour décrire la folie de Picard, le gourgard de la Vieille Garde, passant en imagination la revue de l'Empereur, dont le magnétisme humain comme les erreurs sont soulignés de-ci de-là.

On ne peut résumer ces pages, il faut les lire et les savourer à la manière de Rabelais pour en extraire la substantifique moëlle de l'épopée et ...de l'abjection.

R.V.S.

PERDIGUIER Agricol, dit AVIGNONNAIS LA VERTU, *Mémoires d'un compagnon*, édition intégrale, coll. « Actes et mémoires du peuple », Paris, Maspero, 1977.

Plus que jamais semble-t-il l'histoire révèle sa puissance latente chez tout individu, ce désir profond de découvrir ses sources ou de contempler ses racines. Du modèle dynastique, au modèle aristocratique, au modèle bourgeois dont on l'a saturé, l'homme de la rue se penche avec émotion sur le modèle populaire dont le XIX^e siècle a préservé les formes et dont nos modernes ethnologues fixent aujourd'hui les règles. Le commun a aussi son histoire, même s'il vit sa vie au ras de l'événement, s'il ne sort pas de son milieu dont chaque geste appartient au patrimoine de l'humanité.

Né avec le XIX^e siècle, Agricol Perdiguiet appartient à cette catégorie importante en nombre des paysans artisans dont l'existence est rythmée par les saisons et l'instruction dictée par la nature au contact concret de laquelle dès le plus jeune âge lui vient la connaissance des choses. La valeur essentielle que lui inculque son

père est le travail, voire l'obéissance raisonnée. C'est elle qui l'amène sur la route du compagnonnage des menuisiers, métier auquel le destin le souhaite paternel.

Outre la description des usages et des rites compagnonniques, nous découvrons ici le rôle régulateur d'une association qui tente de maintenir le respect du travail bien fait dans une société où l'industrie artisanale commence à pénétrer dans l'engrenage industriel, mortel pour ce genre de structure. Notons à ce propos ce passage éloquent : *La concurrence est une chose qui coule de source. Chaque maître veut travailler, et, pour obtenir la préférence, il offre de produire, de livrer à plus bas prix que ses confrères. Le bon marché pousse au bon marché. Mais quand les maîtres font des entreprises peu ou point lucratives, quand ils craignent de perdre, quand ils perdent en effet, que font-ils ? Ils baissent le prix des façons, le salaire de l'ouvrier... L'ouvrier, quand il travaille à très bas prix, quand il ne sait comment se suffire, ne pouvant rejeter sur personne une partie de son trop lourd fardeau, ne pouvant faire baisser dans la même proportion ni le prix de la viande, ni le prix du pain, ni le prix du loyer, et voulant cependant vivre en honnête homme, faire honneur à ses affaires, que fait-il ? Il fait grève. Aucune autre voie ne lui est offerte pour arriver à ce que justice lui soit rendue, pour relever le salaire abattu, pour équilibrer son gain et ses dépenses nécessaires. »*

Une prise de conscience ?

R.V.S.

Mémoires de femmes, mémoire du peuple, Anthologie réunie par Louis CONSTANT, coll. « Actes et mémoires du peuple », Paris, Maspero, 1978.

Dans le but de contribuer à l'histoire de la culture populaire, ce livre rassemble des témoignages de femmes qui, si elles ne sont pas toujours d'origine populaire, ont, par leurs actes, été mêlées au mouvement populaire.

D'où des extraits de Suzanne Voilquin, ouvrière-brodeuse, sage-femme et saint-simonienne sur la ville de Lyon en 1834, de Flora Tristan qui décrit la classe ouvrière sous les aspects moral, intellectuel et matériel aux environs de 1843, — description qui n'est d'ailleurs pas exempte d'un certain mépris, — de Victorine Brocher qui incarne « l'aristocratie ouvrière parisienne du XIX^e siècle au carrefour de l'artisanat et du compagnonnage, du prolétariat et de la petite bourgeoisie » ; d'où les témoignages aussi d'Alix Payen, ambulancière de la Commune de Paris, de Vera Figner sur l'exécution

du tsar Alexandre II, d'Alexandra Kollontaï, membre du parti bolchevique et enfin de Mary Jones sur le travail des enfants aux environs de 1880 aux Etats-Unis.

Ce livre est hors-commerce mais les lecteurs intéressés pourront se reporter aux ouvrages dont les extraits sont pris, publiés par le même éditeur.

M. H.

Maman Jones, Autobiographie, introduction de Paule LEJEUNE, Paris, Maspero, 1977.

Toute une vie de militante itinérante pour dénoncer la misère et soutenir la colère des travailleurs « américains », arrivés d'Europe sur les « bateaux-cercueils ». Exploitation des « mineurs du Colorado » ou des enfants dans les usines textiles de l'Alabama, cette militante dénonce toutes les exactions. Devant les premières améliorations de la condition ouvrière, Maman Jones conclut : « L'avenir est entre les mains rudes et fortes du prolétariat ». Conclusion à vérifier à la lumière de l'histoire du syndicalisme américain.

M. R. V.

MAULNY Germaine de, *Les bottines à boutons*, coll. « Si 1900 m'était conté... », propos recueillis par PASTEUR Jean-Claude, Paris, France-Empire, 1978.

L'heure semble être dans l'édition à la collecte de la mémoire populaire. Travailleurs de la terre, travailleurs des usines ou des ateliers artisanaux se voient maintenant qu'ils se font rares donner la parole. Mais ce n'est aucun d'eux qui est ici convoqué. L'ouvrage que voici nous livre le témoignage d'un pur produit de la bourgeoisie provinciale française d'avant 1914. La comtesse de Ségur, l'espiègle Lily, Bécassine sont dans le droit fil de ces mémoires décrivant sur le ton d'une ironie voilée la société fermée, croyante, conformiste, patriote, paternaliste du tournant du siècle, dont les héritiers secouent les contraintes mais sans sortir des normes. On se moque de la religion à travers ses serviteurs, on critique la médisance des petites villes mais on regrette d'être dépouillé des biens immobiliers auxquels on aurait pu avoir droit, on se déjette un peu à Paris puis on rentre dans le rang, on s'appitoie sur le sort lamentable d'une domestique comme on pleurerait sur la vie d'un bon chien, mais surtout on décrit avec vivacité autant qu'humour cette « belle époque » dont on veut bien admettre qu'elle n'était pas si belle quoique chacun (!)

y puisse manger à sa faim car proportionnellement les produits alimentaires n'étaient pas chers.

Nous laisserons la responsabilité de cette affirmation à l'auteur dont nous nous contenterons de souligner l'intérêt du témoignage comme représentation d'un aspect typique de société et de mentalité. Le livre se lit facilement en dépit de nombreuses coquilles et il aidera certainement à mieux comprendre une époque encore bien proche dans le temps et déjà si lointaine dans les usages pour nos contemporains emportés dans le typhon de la technologie de notre temps. A nos enfants pour qui lumière, eau courante, vitesse de voyage, richesse d'information sont inséparables du quotidien et du confort domestique, il n'est pas mauvais de faire connaître de manière concrète le temps des lumignons, des bassinoires, de l'hygiène pudique et des deuils permanents.

R. V. S.

ELEK Hélène, *La mémoire d'Hélène*, coll. « Actes et mémoires du peuple », Paris, Maspero, 1977.

Il y a les mémoires de Mémé Santerre, voici la mémoire d'Ilonka Hofmann, épouse Elek, juive hongroise non pratiquante, mère de Thomas Elek, fusillé par les Allemands à Paris avec les membres du groupe de résistance Manouchian illustré par l'*Affiche rouge*.

Témoignage riche, intense, émouvant d'une vie de proscrire issue d'une famille pauvre déchirée par la recherche de la justice sociale. Généreuse de tout, de soi-même, de son bien, de son affection, Hélène côtoie tous ceux qui en Europe centrale, comptent parmi les progressistes. Elle les décrit sans forfanterie ni malice, avec son bon sens populaire, sa sensibilité à fleur de peau, celle qui dicte intuitivement comment survivre dans les moments cruciaux sans rien abdiquer de ses convictions, avec la volonté obstinée au contraire de les pousser jusqu'au bout, non pour la beauté des principes, mais pour l'amour de l'humanité.

Cette communiste, membre du parti, apprécie par dessus tout la liberté, elle supporte sans le supporter le poids de la contrainte partisane. Elle s'efforce de comprendre l'autre, même ennemi, dans le respect de la personne, fidèle aux siens et à ses idéaux jusqu'au sacrifice de son propre fils.

Révolutionnaire, anti-conformiste, elle apprend à vivre dans le conformisme y compris celui de la France réputée aux yeux des immigrés comme paradis de la liberté, sans y succomber cependant.

Au total une fresque dont la « révolution des roses » en Hongrie, l'immigration étrangère en France, la résistance au nazisme, les déboires de la conscience communiste aux prises avec le stalinisme, constituent les points forts. Un monument représentatif de l'élan social populaire où le romantisme utopique rend supportable la froideur des appareils politiques. Une vie de foi, d'espérance et de charité hors de tout dogme pour la plus grande gloire de l'humanité. Une lecture qui s'impose à notre jeunesse désespérée pour qu'elle comprenne qu'il n'y a de bonheur que dans la douleur surmontée par l'action tenace, persévérante, constante.

R.V.S.

MALVA Constant, *Ma nuit au jour le jour*, coll. « La mémoire du peuple », dirigée par Louis CONSTANT, Paris, Maspero, 1978.

Voici un témoignage qui intéressera les adultes et les adolescents préoccupés de connaître les conditions de travail et la vie quotidienne des mineurs du Borinage dans les années qui ont précédé la seconde guerre mondiale. En effet, *Ma nuit au jour le jour* est le journal tenu par un mineur borain, de son vrai nom Alphonse Bourlard, de mai 1937 à mai 1938. Comme il l'indique lui-même, il a voulu prendre au hasard une année de la vie d'un homme, en l'occurrence un mineur, et rapporter les faits et gestes de la vie quotidienne, du travail dans la mine. Le lecteur est ainsi amené à se familiariser avec le vocabulaire propre à la mine, à saisir les rapports existant entre les différentes catégories d'ouvriers, les surveillants, les porions et les ingénieurs, à percevoir les rapports entre les gros actionnaires, — la *Société générale* dans ce cas-ci, — et ceux qui sont occupés dans les charbonnages, etc.

La condition du mineur est dure et difficile en ces années où le rendement est l'objectif principal du travail. Et l'auteur, écrivain prolétarien en contact avec des intellectuels belges et français, a des possibilités d'évasion inconnues de la plupart de ses compagnons ! Il s'en rend compte et ce double état n'enlève rien à la qualité du témoignage, de l'histoire vécue, au contraire.

M. H.

ZALCMAN Moshé, *La véridique histoire de Moshé, ouvrier juif et communiste au temps de Staline*. Traduit du yiddish par Halina Edelstein, Ed. Recherches, 1977.

Koestler, London et bien d'autres nous avaient déjà fait le récit de ce que fut la « grande désillusion » des vieux *bolcheviks*, « martyrs

sans reproche d'un idéal bafoué ». Après avoir souffert mille maux en Occident pour leur idéal ils aboutirent en U.R.S.S. comme à la Terre promise.

Là, cependant les « erreurs » devinrent peu à peu des crimes manifestes et l'étau se resserra sur des hommes qui avaient consacré leur âme et leur vie à la Révolution. Les réfugiés politiques ne furent pas épargnés : les humiliations, les persécutions, parfois la détention et la mort allaient torturer ces militants éprouvés, et bien plus durement pour leur moral que toutes les épreuves précédentes.

Le récit autobiographique de Moshé Zalcmán nous livre les dures expériences de l'un de ces militants communistes polonais d'avant-guerre. Qu'il fut juif n'avait à l'époque rien d'étonnant : tous les mouvements de gauche étaient alors gonflés par ce prolétariat instruit et hautement conscient de toutes les oppressions dont il était victime. Sa condition de juif avait fait vivre à Zalcmán, dès son enfance, l'antisémitisme polonais. Comme beaucoup de jeunes Polonais de l'époque il crut que l'antisémitisme disparaîtrait lors du triomphe de la Révolution. A toutes ses désillusions s'ajouta donc celle-là : les communistes polonais et russes, arrivés au pouvoir, étaient restés profondément hostiles aux juifs qu'ils avaient pourtant utilisés dans le parti aux besognes les plus dures des « temps héroïques ». La solidarité et l'amitié nées dans la clandestinité avaient fondu lorsque l'Etat prolétarien de leurs rêves était devenu un Etat policier.

Ce livre peut engendrer une réflexion plus large : il est indéniable que, dans le passé, l'idée révolutionnaire fut largement fécondée par les juifs. Si entre les générations juives d'avant et d'après-guerre quelque chose s'est rompu on peut se demander si ce n'est pas la « grande désillusion » de leurs aînés qui a ôté à tant de jeunes juifs d'aujourd'hui tout espoir qui les rattache à l'universel.

N.B. La bande entourant le livre lance une polémique quelque peu étrangère à son contenu en annonçant : « Quand les communistes parlaient yiddish ». On aurait pu, avec autant de pertinence annoncer « Quand les juifs d'Europe étaient ouvriers », mais ce serait (également) une autre histoire.

A. M.

MANUELS — RECUEILS ET DOCUMENTS

MILZA Pierre, BERSTEIN Serge, BUZA-COUX Annette et DUBREUIL Richard, *Histoire et géographie, avec le transatlas*, 6^e, accompagné d'un livret de *Travaux pratiques* et de *Documents pédagogiques réservés à Messieurs les Professeurs*, Paris, Nathan, 1977.

Les éditions Nathan mettent à la disposition des professeurs et des élèves de la première année de l'enseignement secondaire, à la suite de la réforme Haby, un bloc pédagogique se composant :

- d'un livre de l'élève. Celui-ci comporte des double-pages introductives à l'étude de chacun des chapitres, un texte-noyau rassemblant les faits essentiels et les notions explicatives qui coordonnent l'ensemble, des documents et des propositions d'exercices, un transatlas enfin ; nous n'avons pas eu l'occasion de l'analyser ;
- de dix séries de diapositives centrées sur les diverses parties du manuel et le complétant ;
- d'un cahier de travaux pratiques : la lecture de celui-ci se révèle intéressante dans la mesure où les auteurs y présentent des schémas et des croquis qui permettent de bien fixer les notions étudiées. C'est le cas d'un tableau présenté sous forme de croquis et relatif à l'assolement quadriennal (p. 53), par exemple. Il comporte également des exercices impliquant directement les élèves à qui on propose, par exemple, une élection en classe pour faire comprendre les élections municipales : il s'agit d'une pédagogie que nous aurions intérêt à pratiquer davantage ;
- d'un livret du professeur dont le but est triple : suggérer aux professeurs un découpage horaire par chapitre, leur proposer un mode d'utilisation de l'ensemble du bloc pédagogique, leur proposer des compléments documentaires soit sous forme d'éléments bibliographiques, soit sous forme de mises au point de la matière. La lecture prouve que les objectifs annoncés sont rencontrés... mais elle démontre aussi une conception encore très traditionnelle de l'histoire et de son enseignement. Ainsi, on fixera le cadre chronologique avant d'aborder tout sujet d'histoire ; on étudiera d'abord les civilisations les plus anciennes et tant pis si elles ne font pas partie du vécu ou même de l'environnement des élèves ; on étudiera à un moment de l'année la vie des hommes dans les régions froides et, plusieurs semaines après, les

civilisations de la préhistoire, etc. Enfin les sujets d'histoire diachronique abordés, parce que dit le programme, — et à juste titre, — les relations d'interdépendance sont difficiles à étudier à cet âge (p. 5) comportent dans leur structure même des éléments synchroniques : c'est le cas du chapitre sur les transformations de l'agriculture en Europe occidentale du XI^e au XVIII^e siècle qui débouche sur l'étude des transformations de la société. Dans d'autres parties du livre, l'histoire synchronique est réduite à des aspects à mon avis mineurs : c'est le cas du chapitre sur l'art de bâtir de la préhistoire à nos jours où les auteurs privilégient les styles architecturaux plutôt que de mettre l'accent sur la fonction des édifices.

Un bloc pédagogique utile, certes, mais qui risque de confirmer bien des professeurs dans les ornières de la routine plutôt que de les en sortir.

M. H.

MILZA Pierre, BERSTEIN Serge, BUZA-COUX Annette et DUBREUIL Richard, *Histoire et géographie avec le transatlas*, 5^e, accompagné des *Documents pédagogiques réservés à Messieurs les Professeurs*, Paris, Nathan, 1978.

Très actualisé puisqu'il comporte une photographie montrant la pollution des côtes bretonnes, ce volume présente les mêmes caractéristiques que le précédent. Le sujet majeur d'histoire diachronique cette fois étudié est l'évolution des moyens de transports mais, curieusement, il est traité dans trois chapitres différents entre lesquels d'autres notions sont abordées : l'aspect chronologique est ainsi respecté... Pour le reste, il est essentiellement axé, du point de vue historique, sur l'étude de la période allant du IX^e au XVI^e siècle. On peut en déduire, pour respecter le titre donné au volume, que le monde actuel relève essentiellement d'une étude géographique même si l'évolution démographique est étudiée de 1700 à 1976, même si l'étude d'une institution comme le Conseil de sécurité ou la révolution culturelle chinoise y sont abordées. Enfin les institutions politiques de la France contemporaine (niveau départemental) suivent la partie « géographique ». De quoi dérouter ou mal former les jeunes esprits !

Les *Travaux pratiques* de 5^e ne nous sont pas parvenus.

M. H.

Clio werkboek, Geschiedenis voor het eerste observatiejaar U.S.O., sous la direction des inspecteurs L.-Th. MAES (+) et J. MAJA, Antwerpen, Ontwikkeling, 1978.

Réalisé par un groupe de dix professeurs, cet instrument de travail est destiné aux élèves de 12-13 ans de l'enseignement secondaire. Il se compose de trois parties distinctes : l'évolution de l'image du monde, essentiellement traitée par une juxtaposition de cartes et de lignes du temps, le passé économique de l'homme soit essentiellement l'étude de l'agriculture, de la fabrication et du commerce et enfin le passé social de l'homme soit les formes d'oppression, le monde du travail, les groupes sociaux et les formes d'associations humaines (du groupe nomade à l'Etat en passant par le village et la ville).

Cet instrument de travail est abondamment illustré, il comporte de nombreux graphiques et schémas. Les textes sont courts et nombreux. Il est cependant dommage que les références aient été rejetées à la fin de chaque chapitre et que l'on ait mêlé extraits de témoignages et extraits de travaux scientifiques, sans faire apparaître la différence...

Deux questions se posent à la lecture de cet instrument de travail :

1. Ne devrait-il pas comporter les questionnaires obligeant à recourir à la masse de documents présentés à l'attention des élèves ?
2. Pourquoi le chapitre relatif à l'évolution de l'image du monde est-il le premier de l'ouvrage ? N'y a-t-il pas une contradiction entre une pédagogie axée sur l'histoire diachronique et le fait de présenter préalablement aux élèves un cadre spatio-temporel à remplir ?

Présenté tel quel, l'ouvrage suppose une grande virtuosité pédagogique de la part du professeur qui pourra combler les lacunes soulignées sur le plan didactique à l'intention de ses élèves. S'il y arrive, — mais pourquoi n'y arriverait-il pas ? — cet « instrument de travail » méritera véritablement son nom.

M. H.

LERAT Lucien, *La Gaule romaine*, coll. « U2 », Paris, Colin, 1977.

Nous sommes ici en présence d'un recueil de textes sur la Gaule romaine précédé d'une introduction délimitant le cadre géographique, institutionnel, économique, social, intellectuel, artistique et religieux. Plusieurs documents pourront aisément être introduits dans les cours d'histoire de l'enseignement secondaire, notamment ceux

des premier et deuxième degrés (12-16 ans). En effet outre un des textes relatifs à la moissonneuse trévière, — celui de Palladius (texte 31, p. 161-162), — on trouve des extraits d'Athénée (d'après Poseidonios), de Strabon et d'Ausonne sur la nourriture des Gaulois, l'élevage et les produits de l'élevage, les vignobles de la Moselle (textes 36, 32 et 146, pp. 166-167, 163, 257). Les communications et les échanges pourront être étudiés à partir d'un texte de Strabon (texte 50, p. 181), la société, à partir d'extraits de César et de Strabon (textes 41, 42, 43, 44, p. 170-174).

La première partie, ou du moins certains de ses chapitres, pourrait être utilisée comme instrument de travail par les élèves du deuxième degré étudiant les civilisations gauloise et gallo-romaine.

Un livre utile pour la classe d'histoire.

M. H.

La nuit du 4 août, présenté par Jean-Pierre HIRSCH, coll. « Archives », n° 71, Paris, Gallimard-Juliard, 1978.

La collection « Archives » poursuit ses publications en proposant à ses lecteurs « La nuit du 4 août », nuit mémorable de l'histoire de France, et même de l'histoire mondiale, dans la mesure où elle symbolise l'abolition de l'ancien régime.

Les textes rassemblés ici et les commentaires de l'auteur mettent en évidence la confusion qui existait à la fin du XVIII^e siècle entre « droits féodaux » et « droits seigneuriaux ». Ils nous font revivre les différents moments et la logique interne de ce qui, finalement, a été une improvisation politique : il y a une gradation dans les droits revendiqués successivement par les membres des Etats généraux. Enfin, ils montrent que les objectifs poursuivis par les hommes qui ont participé à ces séances étaient divergents : des propriétaires nobles ont espéré consolider leur fortune, les bourgeois ont espéré s'enrichir pour ensuite mieux s'affirmer sur le plan politique tandis que les paysans, à l'exception de ceux qui étaient relativement nantis obtiennent des satisfactions... plus morales que pécuniaires.

La nuit du 4 août est donc un compromis général qui fonde un nouvel ordre politique.

Les documents présentés et le lexique, de même que l'orientation bibliographique aideront à la compréhension et à l'étude approfondie de la révolution française.

M. H.

**INSTRUCTIONS POUR LES COLLABORATEURS
DES CAHIERS DE CLIO
CONSEILS POUR LA REDACTION DES MANUSCRITS**

1. TOUS LES MANUSCRITS SERONT DACTYLOGRAPHIES.
2. Les textes à imprimer en **italiques** seront soulignés d'un **trait continu**, tant pour les minuscules que pour les capitales. Les textes à imprimer en gras seront soulignés d'un **trait ondulé**.
3. Les textes **CAPITALES** courantes seront soulignés de **deux traits** continus, les **CAPITALES GRASSES** seront soulignés **trois fois**. Ces caractères seront obligatoirement utilisés pour les titres et sous-titres.
4. Toute mention manuscrite sera considérée comme exclue de la composition à condition qu'elle soit enfermée dans un ovale fermé.
5. Les références bibliographiques et les notes seront rédigées selon les modèles suivants :
MORAZE Charles, *Les bourgeois conquérants*, p. 101, coll. « Destin du Monde ». Paris, A. Collin, 1957.
CHAUNU Pierre, *La population de l'Amérique indienne (nouvelles recherches)* dans *Revue historique*, t. 232, p. 111, Paris, P.U.F., 1964.
Le nom de l'auteur sera écrit en petites capitales, le titre de la publication en italique, le reste (y compris le prénom) en romain bas de casse; les éléments de la référence seront séparés par des **virgules**, en un texte suivi, sans interruption ni changement de ligne pour une même note, ils formeront un même alinéa.
6. Toute instruction complémentaire sera prise dans l'ouvrage suivant :
HALKIN Léon-E., *La technique de l'Edition, Conseil aux auteurs pour la préparation de leur copie et la correction des épreuves*, 6^e éd. revue et augmentée, Bruxelles, Le Livre d'enseignement, 14, rue des Comédiens, 1960.
7. Toute citation de texte sera transcrite en **italique**. Les textes documentaires accompagnant les articles pédagogiques seront munis d'une notice d'identification.
8. Pour les comptes rendus d'ouvrages : pas plus d'une colonne des *Cahiers de Clio*, Notes et glanures (environ 40 lignes dactylographiées). Mentionner avec grand soin :
 - a) ce qui est utile à l'enseignement;
 - b) ce qui est original et permet une révision des vues traditionnelles sur un problème;
 - c) les ressources didactiques : cartes, statistiques, textes, iconographies, etc.

Les articles sont publiés sous la responsabilité de

Editeur responsable : Maggy H
rue Saint-Gilles, 343 - boîte 654
4000 LIEGE

ULg - C. I. C. B.



709305334

LIBER

TABLE DES MATIERES

INFORMATION SCIENTIFIQUE : ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITE GRECO-ROMAINE (Université de Liège)

Avant-propos	5
Jean SERVAIS, <i>Enseignements des fouilles belges à Thorikos</i>	6
Lilliane BODSON, <i>Des animaux parmi les hommes. L'ethnozoologie appliquée à l'antiquité gréco-romaine</i>	9
Jules LABARBE, <i>Poètes et tyrans dans la Grèce ancienne</i>	17
Pierre SOMVILLE, <i>La tombe du plongeur à Paestum. Analyse esthétique de quelques peintures grecques</i>	27
Jean LOICQ, <i>Les origines de Rome. Découvertes et perspectives nouvelles</i>	35
Jean STRAUS, <i>Aspects de l'esclavage dans l'empire romain</i>	49
Louis DEROY, <i>Vingt-cinq ans de mycénologie</i>	61
Arthur BODSON, <i>L'apport de Georges Dumézil aux latinistes</i>	73
Programme pour l'année 1978-1979 des conférences et séminaires organisés par :	
— l'Université de Liège, <i>Entretiens sur l'antiquité gréco-romaine</i>	80
— l'Université de Bruxelles, <i>Aspects des études classiques</i>	90
— l'Université de Liège, <i>La philosophie d'aujourd'hui</i>	81

INFORMATION PEDAGOGIQUE

<i>Le fascisme</i> , (suite : <i>Le franquisme</i>), Choix de documents à l'usage du troisième degré (16-18 ans) de l'enseignement secondaire rassemblés par une équipe de professeurs sous la direction de Monsieur l'Inspecteur Gérard DELCROIX	85
--	----

CHRONIQUE CINEMATOGRAPHIQUE

F.I.S.T.	101
<i>Diabolo Menthe</i>	102

INFORMATION BIBLIOGRAPHIQUE

A PROPOS DE...	
— M. MOURRE, <i>Dictionnaire encyclopédique d'histoire</i>	107
— <i>L'année économique et sociale du monde</i> , sous la direction de P. LEON	108
— <i>Le monde, L'année économique et sociale</i>	110
NOTES ET GLANURES	111